COURS COMPLET

D'ÉDUCATION

POUR LES FILLES

Première partie

ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE

(DE QUATRE ANS A DIX ANS)

PARIS. — IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Ce, RUE DE LA MONNAIE, 11.

266707

PREMIERS CONSEILS

AUX MÈRES

SUR LES MOYENS

DE DIRIGER ET D'INSTRUIRE LEURS FILLES

A L'USAGE DES MÈRES, DES INSTITUTRICES ET DES MAITRESSES DE PENSION

PAR M. A. THÉRY

PROVISEUR DU COLLÉGE ROYAL DE VERSAILLES

PARIS

CHEZ L. HACHETTE

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12

1840

372-055.2/44/"18"

96263 BWP

96.263

BIBLIOTEKA NAUKOWA

WYDANO Z DUBLETÓW
Biblioteki Narodowej
96263

1950 D 637/38

PRÉFACE.

L'éducation des filles, dans le premier âge, est si naturellement du domaine des mères de famille, que nous jugerions superflu de leur démontrer combien il leur importe de remplir ce devoir. Plus tard, dans une introduction spéciale placée en tête de la seconde partie du *Cours d'Éducation*, nous aborderons des difficultés et nous résoudrons des objections qu'il serait prématuré de discuter aujourd'hui.

Contentons-nous de bien déterminer notre sujet et ses limites, et montrons comment il nous semble que doivent se classer les diverses périodes de l'éducation.

Trois époques se distinguent au premier coup d'œil à travers toutes les diversités possibles : celle de l'*éducation élémentaire*, dont la portée s'étend, ou plutôt flotte de quatre à dix ans ; celle de l'*éducation intermédiaire* ou *moyenne*, qui peut être donnée entre dix et seize ans, en général ; enfin celle de l'*éducation supérieure*, qui commence d'ordinaire au-delà de seize ans, et n'a pas de terme bien arrêté.

Il est exact de dire que l'*éducation élémentaire* forme une préparation, une introduction, en quelque sorte, à l'*éducation moyenne*, qui est l'époque spéciale et décisive où les facultés agissent le plus librement, où les matériaux de l'instruction affluent avec le plus d'abondance. Il n'est pas moins vrai que l'*éducation supérieure* n'est autre chose que le complément, le couronnement de l'*éducation moyenne*.

Néanmoins, les trois périodes ont leur importance relative. Ce sont des parties d'un même tout, et nous allons étudier les modestes détails de l'époque élémentaire avec le même dévouement que nous inspireront des époques d'un intérêt plus varié.

La première partie du *Cours complet d'éducation* comprend cinq divisions :

D'abord, sous le titre de *Premiers Conseils aux mères*, nous étudions le caractère, les dispositions bonnes ou mauvaises de la petite fille. Nous nous arrêtons principalement sur les *instincts*, les *sens*, l'*esprit d'imitation* et le *langage*. Nous ne disons des *qualités* et des *défauts*, des *punitions* et des *récom-*

penses, que ce qui a spécialement rapport à l'enfance, nous réservant de faire une étude approfondie de ces divers sujets lorsque nous arriverons à l'*éducation moyenne*.

Ensuite vient une méthode de lecture;

En troisième lieu une méthode d'écriture;

Puis, sous le titre de *Premiers Exercices de mémoire*, un choix de morceaux en prose et en vers;

Enfin, une suite de notions usuelles sur les principaux objets qui peuvent attirer l'attention de l'enfance.

Nous nous efforçons avant tout d'imprimer un caractère pratique à chaque partie de nos leçons.

L'*éducation élémentaire* ne semble pas admettre autant de régularité dans les exercices que l'*éducation moyenne*. Il est cependant fort désirable que les heures soient réglées, et il est de l'intérêt même de la mère-institutrice que l'absence d'un plan pour la distribution des heures ne donne pas lieu à des lacunes préjudiciables. On ne peut établir de règle fixe à cet égard. Les enfants de cet âge sont placés dans des circonstances qui varient beaucoup d'une famille à l'autre. Telle petite fille est capable d'étudier pendant une heure de suite; telle autre a besoin de fractionner son travail. Les différences sont beaucoup plus saillantes alors qu'à un âge plus avancé. Nous n'avons donc pas à dresser un tableau de l'emploi du temps pour cette première partie du Cours.

Il y avait d'ailleurs un autre motif pour nous en abstenir : c'est qu'à l'âge dont nous parlons, les progrès des années augmentent la puissance d'attention. Si nous supposons que la petite fille de quatre à cinq ans aura bien assez d'une heure d'étude, morcelée peut-être ; la petite fille de sept à huit ans pourra impunément travailler deux ou trois heures par jour. La mère-institutrice marchera avec le temps, elle sera fidèle à la méthode; mais elle disposera des heures. Nous nous fions à son coup d'œil et à ses soins.

Recommandons-lui, cependant, recommandons-lui avant tout, d'éviter la précipitation dans l'enseignement. Les méthodes qui hâtent l'instruction ont joui d'une vogue momentanée, mais qui, heureusement, commence à tomber, parce que la raison publique en fait justice. Quand on apprend selon ces méthodes, on paraît quelque temps savoir à merveille; un peu de facilité et beaucoup de mémoire semblent réaliser des prodiges. Que cette action machinale reste quelque temps suspendue; comme le raisonnement et la réflexion ne sont pour rien dans les connaissances acquises, tout s'efface et s'oublie. « Une petite fille de sept à huit ans, dit madame Necker de Saussure, paraissait savoir parfaitement bien la géographie. Parmi plusieurs centaines de petits papiers sur lesquels étaient écrits des noms de villes ou de provinces, avec les degrés de latitude et de longitude pour chacun d'eux, on n'avait qu'à prendre un papier au hasard, et elle disait le nom quand on indiquait le chiffre, et le chiffre quand on indiquait le nom. Ce tour de force réussissant toujours, on se lassa de le demander, et au bout d'un an il ne restait nulle trace de tout ce savoir [1]. »

(1) *Éducation progressive*, L. VI, ch. VII

SOMMAIRES

DES

PREMIERS CONSEILS AUX MÈRES.

Pages.

PRÉFACE. v

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER. Années qui suivent la naissance. 1
— *Section I.* Réflexions générales. *ib.*
— *Section II.* Premiers développements. 2

CHAPITRE SECOND. Années qui précèdent l'éducation élémentaire. 8
— *Section I.* Nouveaux progrès. *ib.*
— *Section II.* Suite. Approche de l'Éducation élémentaire. 10

CHAPITRE TROISIÈME. Rôle de la mère-institutrice. 12
— *Section I.* Préparation. *ib.*
— *Section II.* Méthode. 14

CHAPITRE QUATRIÈME. Soins physiques. 18
— *Section I.* Soins relatifs au développement des forces. *ib.*
— *Section II.* Soins relatifs spécialement à l'entretien de la santé. 20

CHAPITRE CINQUIÈME. De l'instinct. 22

CHAPITRE SIXIÈME. Des sens. 25
— *Section I.* Étude des sens en eux-mêmes. *ib.*
— *Section II.* Parti à tirer de l'étude des sens. 28

CHAPITRE SEPTIÈME. Du langage. 31
— *Section I.* Du langage en lui-même et dans ses applications. *ib.*
— *Section II.* Inconvénients à éviter. 34
— *Section III.* Avantages divers. 36
— *Section IV.* Dernières observations. 37

CHAPITRE HUITIÈME. Des facultés. 38
Section I. Mémoire. Imagination. *ib.*

Pages.

— *Section II.* Sensibilité. 43
— *Section III.* De la volonté. 46
— *Section IV.* Du jugement. 49

CHAPITRE NEUVIÈME. De l'esprit d'imitation. *ib.*
— *Section I.* De l'esprit d'imitation en lui-même. *ib.*
— *Section II.* Effets de l'esprit d'imitation. 52
— *Section III.* Moyens de régler l'esprit d'imitation. 54

CHAPITRE DIXIÈME. Des instincts moraux. 57
— *Section I.* Des instincts moraux communs aux enfants des deux sexes. *ib.*
— *Section II.* Des instincts qui se prononcent surtout chez les petites filles. 59

CHAPITRE ONZIÈME. Qualités et défauts. 61
— *Section I.* Réflexions générales. *ib.*
— *Section II.* Défauts expansifs. 64
— *Section III.* Défauts couverts. 69
— *Section IV.* Qualités expansives. 74
— *Section V.* Qualités contenues. 75

CHAPITRE DOUZIÈME. Punitions et récompenses. 79
— *Section I.* Observations générales. *ib.*
— *Section II.* Punitions. 83
— *Section III.* Récompenses. 86

CHAPITRE TREIZIÈME. La poupée. 90
— *Section I.* Habitudes qui résultent de cet amusement. *ib.*
— *Section II.* Direction de la mère. 91

CHAPITRE QUATORZIÈME. Conditions du travail. 93
— *Section I.* Esprit de la méthode. *ib.*
— *Section II.* Détails. 94

CHAPITRE QUINZIÈME. Dernier coup d'œil. 95

PREMIERS

CONSEILS AUX MÈRES.

CHAPITRE I.

ANNÉES QUI SUIVENT LA NAISSANCE.

SECTION I.

Réflexions générales.

§ 1. *Portée du mot éducation.* — L'habitude de donner aux mots une valeur de convention, au préjudice de leur valeur réelle, est une des principales sources de nos erreurs dans la pratique. Ainsi, l'importance que prend l'enseignement, dès que l'âge d'un enfant permet de l'appliquer aux études, dispose beaucoup de personnes à croire que l'*éducation* proprement dite ne commence qu'à sept ou huit ans. Ce préjugé se fortifie de l'exemple même de ce qu'on appelle l'*éducation publique*. A peine l'âge de cinq ou six ans est-il réputé assez avancé pour l'admission dans les écoles primaires. Les salles d'asile, nées d'hier, sont encore plus estimées, en beaucoup de lieux, comme un dépôt commode aux familles du peuple, que comme une excellente préparation morale au travail des âges suivants.

Et cependant, quel est le sens véritable de ce mot si large : *éducation?* Qu'est-ce qu'*élever* un enfant, sinon l'observer et le suivre, depuis les premières et incertaines lueurs de l'instinct, jusqu'au développement de la raison perfectionnée; sinon le deviner, le préserver, le former dès le berceau, tout aussi bien qu'instruire son enfance et sa jeunesse?

La raison en est palpable. Le premier âge possède en germe les facultés et les penchants des âges qui doivent le suivre. L'homme fait est contenu d'avance dans le petit enfant qui sourit ou qui pleure. La nature humaine n'interrompt pas sa marche, et l'indifférence qui négligerait les premières années, compromettrait l'éducation tout entière.

Aussi, les plus consciencieux écrivains en matière d'éducation ont-ils porté leur attention sur les quatre ou cinq années qui suivent la naissance. Locke, Rousseau, mesdames Campan, Hamilton, Necker de Saussure, en ont traité avec un vif intérêt. Ils ont senti que déjà bien des principes se fortifient, bien des résultats s'acquièrent au milieu des soins obscurs que cette époque réclame du dévouement maternel. Peut-être à leur tour, trop préoccupés de la négligence des observateurs vulgaires, ont-ils hasardé quelquefois de trop prévoir et de trop dire, dans un sujet que l'inspiration d'une mère devine presque tout entier.

Evitons cet écueil, et cependant ne présentons pas incomplète l'œuvre que nous avons entreprise en vue des progrès de l'éducation. Rappelons en peu de mots aux mères de famille, ce qu'elles savent, ce qu'elles pratiquent sans nous, envers les très jeunes enfants. Montrons ainsi que nous rendons hommage à la haute importance de ces impressions salutaires. Puis, nous nous hâterons d'arriver à l'âge de l'*éducation élémentaire*, âge tout à la fois d'instruction morale, et de première culture intellectuelle, qui est l'objet spécial de cette partie de notre cours.

§ 2. *Tâche de la mère.* — La nature elle-même veut que les premières années de l'enfant se passent sous l'œil et la main de sa

mère. Les exceptions ne contredisent pas cette grande règle. Des enfants sont envoyés en nourrice, parce que leur mère manque de santé ou de loisir. Un peu plus tard, d'autres enfants jouissent du bienfait des salles d'asile, parce que leurs mères travaillent au dehors pour gagner du pain. Mais ce sont là des ressources raisonnables, et non des moyens fournis par la nature. La véritable nourrice, c'est la mère; le véritable asile, c'est le logis. Raisonnons donc selon la nature et la vérité. « Aux mères, dit justement miss Hamilton [1], aux mères est confié le soin des êtres raisonnables à l'époque la plus importante de leur existence. Les sources de la vie morale sont entre leurs mains. C'est d'elles que les affections et les passions naissantes doivent recevoir leur impulsion première; c'est d'elles que le germe de l'intelligence doit apprendre à se développer; ce sont elles enfin qui doivent asseoir solidement tout ce qui est grand, bon, admirable dans le cœur humain. Tels sont les merveilleux priviléges dont notre sexe est honoré. Voilà les devoirs que nous sommes appelées à remplir. »

Une mère est tellement nécessaire à son enfant dans les années qui suivent la naissance, que chacune devait trouver en elle et puiser dans son propre fonds toutes les ressources qu'exige cette éducation préparatoire. La Providence a voulu qu'il en fût ainsi; elle a placé un instinct rapide dans le cœur de la mère, comme un lait nourricier dans son sein. Pourtant, il y a quelque diversité dans la manière d'obéir à cet instinct universel, et l'observation peut ajouter quelque force à un levier déjà si puissant.

§ III. *Différence des sexes.* — D'ailleurs, ce qui nous invite encore à présenter ici quelques réflexions sur les premières années de l'enfance, c'est que déjà, à cette époque, la différence des sexes entraîne des différences morales assez nombreuses, qu'il est intéressant d'étudier. Sans doute, ces différences morales se prononcent beaucoup plus fortement à un âge plus avancé; et de très nombreuses analogies rapprochent, confondent presque sous divers rapports les habitudes des petites filles et celles des petits garçons de un à quatre ou cinq ans. Mais il n'en est pas moins vrai que déjà de fortes nuances, trop peu observées, les séparent, et, en cela surtout, la mère de famille doit s'aider de l'expérience et de la réflexion.

Commençons donc par reproduire à ses yeux son propre ouvrage; associons-nous à ses souvenirs. Pour elle, ce sera une occasion de reconnaître ce qu'une telle mission a d'admirable; pour nous, ce sera un fondement solide, sur lequel nous élèverons ensuite l'édifice de la première éducation.

(1) *Lettres sur les Principes élémentaires de l'éducation*, tome II, lettre I.

SECTION II.

Premiers développements.

§ I. *Soins physiques.* — Un très jeune enfant semble être tout à la fois ce qu'il y a de plus durable et ce qu'il y a de plus fragile. Son extrême faiblesse se compense par la surabondance de vie qui éclate en lui. Un rien l'abat, un rien le relève, et il ressaisit la fraîcheur et la santé aussi rapidement qu'il les a perdues. C'est un motif pour que la mère de famille soutienne son courage dans les épreuves si pénibles que lui préparent les petites maladies de la première enfance, l'époque de la dentition, les influences atmosphériques, les combats d'un tempérament qui se forme et se fait jour. Obligée de devancer les soins du médecin, d'anticiper le service de la garde-malade, il importe qu'elle accomplisse sans trouble les devoirs que lui facilite l'instinct maternel. Comprimant les inquiétudes que peut lui causer le mal, il faut qu'elle porte toute son attention sur le choix rapide et sûr du remède. La parole manque au petit malade pour exprimer ce qu'il souffre; mais son mal sera bien obscur, bien inconnu, s'il n'est pas deviné en grande partie, et dès les premiers symptômes, par une mère attentive. Elle ne saura pas tout ce qu'il faudra faire; mais ce qu'elle fera d'abord sera bien inspiré. La science a rarement à blâmer les premiers soins maternels.

Une des premières conditions de la santé, surtout à l'époque qui suit la naissance, c'est la propreté. On conçoit à peine, et comme des exceptions monstrueuses, l'incurie des mères qui s'occupent médiocrement de ce devoir. Plus d'une maladie, plus d'une plaie extérieure auront leur principe dans le défaut de propreté. Nous avons vu de petits enfants défigurés pour longtemps, pour toujours peut-être, parce qu'on avait laissé à leur portée des objets malpropres dont ils s'étaient frotté le visage. L'amour-propre maternel devrait suffire pour inspirer plus de prévoyance, surtout à l'égard des petites filles, dont l'extérieur ne peut être sans influence sur leur avenir.

La première nourriture, ajoutée au lait de la nourrice, exige aussi les plus grandes précautions. On voit quelquefois bourrer un pauvre enfant de soupe ou de bouillie, sans avoir examiné ce que peut supporter son estomac. Il semble que l'on compte sur lui pour régler la portion qu'on lui donne, et que, tant qu'il présentera la bouche ouverte, on ne risque rien de la remplir. Des indispositions, des accidents, sont la suite inévitable de ces imprudences. L'estomac, organe délicat et susceptible, se fatigue, s'altère; le sommeil s'éloigne; l'enfant dépérit par excès de nourriture. L'abus contraire est peu à craindre, et ce sont les ménagements qui doivent être recom-

mandés par dessus tout à la mère pour l'alimentation de son enfant.

Un peu plus tard, autre danger du même genre. Le goût des friandises commence à poindre; la gentillesse du premier âge séduit et entraîne des complaisances. La mère, par faiblesse, les étrangers, par irréflexion ou par vanterie, poussent la petite fille de deux ans à consommer des gâteaux indigestes ou des bonbons excitants. Il y a là un double mal : un tort fait à la santé, un encouragement trop efficace au plus honteux des défauts, à la gourmandise. Ne refusons pas à l'enfant tout ce qu'on peut qualifier de friandise; ce serait trop sévère, et par conséquent inapplicable; mais imposons-lui de très bonne heure une égale sobriété dans le nécessaire et dans le superflu.

La nature même nous indique que l'exercice est nécessaire aux petits enfants. Vifs, mobiles, comme ils sont, vous ne pourriez sans tyrannie les enchaîner à la même place. Leur développement d'ailleurs en souffrirait. Privés d'exercice, ils deviendraient tristes, malingres; ils seraient comme des rameaux gênés par la main de l'homme, qui ne pousseraient pas leurs jets en liberté. Cependant, prenez garde de donner une trop large carrière au besoin de mouvement qui tourmente ce premier âge. Proscrivez, si vous le voulez, bourrelets, lisières, paniers en osier même; tous ces moyens sont plus propres à rendre les enfants poltrons et maladroits qu'à les préserver des accidents; mais entourez-les de précautions dont la vigilance fasse surtout les frais. Faites-leur toucher au doigt les conséquences des mouvements trop brusques, trop accélérés. Quand ils se sont fait une bosse au front par suite de leur pétulance, saisissez le moment où la première douleur s'apaise, et faites-leur comprendre le moyen d'éviter semblable mésaventure à l'avenir. Vous ne réussirez peut-être pas de prime abord; mais encore quelques accidents et quelques avis, et l'instinct éveillera la prévoyance.

Que l'exercice soit fréquent, mais non prolongé; qu'il soit doux, sans exiger une posture sédentaire. Ces conseils s'appliqueront spécialement aux petites filles, qui ne sauraient prendre trop tôt des habitudes de modestie et de modération. Défendez-leur avec une volonté ferme les jeux qu'on a raison d'appeler jeux de garçons. Il n'est pas plus raisonnable, selon nous, de permettre qu'une petite fille enfourche un cheval de carton, qu'il ne l'est de placer entre les mains d'un petit garçon les pièces de la toilette d'une poupée. Plus tard, beaucoup plus tard, la douceur d'un sexe influera heureusement sur la vivacité hardie de l'autre; mais, à l'origine, laissez à chacun des deux sexes le développement de son caractère, et qu'il marche librement dans la voie où la Providence l'a placé.

§ II. *Facultés.* — Depuis la naissance jusqu'à deux ans, ou à peu près, le jeu des facultés dans le petit enfant est à la fois très actif et très obscur. Nous savons bien que la mère de famille surprend ou devine une infinité d'intentions, de désirs, de pensées à peine ébauchées, de sentiments qui fuient sous l'œil; néanmoins, nous sommes fondés à dire que bien des secrets de ce premier âge sont mal compris ou restent cachés. Les facultés existent; elles s'éveillent; elles essaient d'agir; elles se meuvent avec rapidité pour entrer en possession de leur domaine; mais soumises, comme le corps, à une loi de développement, elles restent d'abord incertaines, fugitives, et ne sont encore, pour ainsi dire, que l'ombre de ce qu'elles deviendront plus tard.

Ainsi qu'il est naturel de le penser, et presque inutile de le dire, les facultés les plus hautes sont moins que les autres à la portée de la première enfance. L'attention, par exemple, instrument de l'étude, outil principal de l'éducation, est très difficile à exciter, à fixer surtout, même pour bien peu de temps. La petite fille, non moins distraite et plus parleuse que le petit garçon, ne donne son attention qu'aux choses d'un intérêt palpable pour elle, et se détourne bientôt pour entamer un nouveau sujet.

L'imagination, ayant plus de rapport avec les sens, a déjà quelque force à cet âge. On se représente assez bien quelques détails saillants d'une scène dont on a été témoin; on s'effraie facilement d'un danger inconnu. Seulement toutes ces impressions meurent presque en naissant; elles flottent et tournoient sans consistance. Ce sont des bulles d'air qui crèvent; c'est une plume que le souffle enlève et fait disparaître.

La mémoire est moins fugitive. L'enfant y loge quelques souvenirs. Il se rappelle les personnes qu'il a vues plusieurs fois; certaines recommandations lui sont présentes. Mais cette faculté, quoique promptement éveillée, demande des ménagements pleins de prudence. On la tuerait dans son germe, en se laissant aller à la tentation de l'exercer hâtivement.

Tout entier aux impressions des sens, l'enfant d'un âge si tendre reçoit de toute part les connaissances précieuses, les erreurs nuisibles qui en dérivent. Rectifions les erreurs, mais applaudissons-nous de ce que la nature a placé sous les lèvres de la première enfance cette source vive de connaissances puisées et absorbées sans effort. Tout le monde extérieur se réfléchit dans l'œil du petit enfant comme dans un miroir, et les jouissances que lui procure la vue sont si grandes, qu'elles peuvent figurer au premier rang parmi les consolations dont il a souvent besoin. Le toucher l'instruit aussi en le divertissant, et ses joujoux, comme par une première leçon, lui enseignent les formes variées des objets.

Au sens de l'ouïe, il doit les rudiments du langage, le premier éveil du sentiment musical. Les sens enfin l'entourent, l'enveloppent de leur toute puissante influence, et c'est plus tard qu'une autre force, plus intelligente, distribuera les trésors acquis, réglera l'abondance confuse de cette large et incessante moisson.

Hâtons-nous d'ajouter que la Providence n'a pourtant pas exposé sans défense les premières années aux illusions que produit l'action des sens. Elle a suscité un instinct merveilleux, approprié à la faiblesse du petit enfant, et qui l'arme d'une force étrangère; instinct aveugle en lui-même, mais éclairant ceux qu'il conduit; inférieur aux grandes facultés de l'âme humaine, mais à des facultés dont l'enfant ne peut encore exercer la puissance; le seul qui puisse le diriger, quand il est incapable de trouver ses ressources en lui-même; nous voulons parler de l'*instinct d'imitation*.

L'enfant vient au monde, doué de facultés qui sommeillent, muni d'organes qui ne savent pas agir. Il faut qu'une main instruise ses organes, qu'une intelligence fasse mouvoir ses facultés. Or, voyez comme tout concourt à cette double éducation! La main de la mère, l'intelligence de la mère accueillent l'enfant qui vient de naître, le poussent doucement vers des progrès toujours nouveaux, et le font passer par de bienfaisantes métamorphoses. Plus l'enfant se dégage des premières obscurités qui l'enveloppaient, plus il distingue clairement et avec amour ce guide toujours présent, vigilant, infatigable. Ses pas sont mal assurés, ses idées sont faibles et flottantes; mais quelqu'un est là qui affermit sa marche et qui pense pour lui. Il le sait, ou plutôt il le sent. Tout lui montre sa mère. C'est toujours la voix maternelle qu'il entend, le visage maternel qu'il voit ou qu'il touche. Alors, se trouvant si faible et ignorant de tout, il s'identifie avec sa mère; il vit en elle; il la copie constamment. Les premières paroles qu'il prononce sont celles qu'elle lui a fait entendre; gestes, mouvements, habitudes, il prend d'elle tout ce que comporte un âge si tendre. Il n'invente rien, il imite, selon la mesure de sa faiblesse, et son premier modèle, son modèle unique d'abord, c'est la seule personne qui soit tout pour lui.

Quoique l'imitation, à cette époque, soit le produit à peu près exclusif de l'instinct, elle n'en laisse pas moins des traces aussi profondes que si un choix réfléchi l'avait dictée. Aussi rien n'est-il plus important pour la mère de famille que d'offrir tout d'abord à son enfant de bons et utiles objets d'imitation. La plus vulgaire observation nous prouve que l'enfant même de un ou deux ans, trop habituellement laissé dans la compagnie des *bonnes*, contracte facilement des habitudes de langage ou de manières qui ne sont pas celles de la meilleure compagnie, et qu'on aura quelque peine à détruire. Au contraire, la présence, aussi constante que possible, de la mère, qui s'efforce de dire ce qu'il faut dire, de faire ce qu'il faut faire devant le petit enfant, est la plus admirable et la plus sûre préparation aux soins qui doivent bientôt commencer. Vous n'oublierez donc pas, mère de famille, qu'on peut dire de votre enfant, selon l'expression d'un poëte :

Comme un miroir, il a tout répété.

Mais c'est ici que nous devons faire ressortir la force ajoutée à cette obligation par le sexe de notre élève. Ce guide, que suit aujourd'hui la petite fille, continuera longtemps à être son guide, et à l'âge où, plus tard, le jeune garçon devra échapper à sa mère pour entrer dans l'éducation publique, la petite fille, qui n'aura pas atteint même l'adolescence, verra devant elle dix années à passer sous les exemples maternels. Oh! qu'il serait malheureux pour elle d'avoir fait fausse route au départ! Que d'obstacles naîtraient, pour n'avoir pas été rendus assez tôt impossibles! tandis qu'en mettant à profit toute la puissance de l'instinct d'imitation, pour habituer la petite fille à s'approprier les leçons de sa mère, on lui rend uni et facile le chemin où elle doit marcher enfant, puis adolescente, puis grande jeune fille, et qu'elle n'abandonnera que pour enseigner à son tour à le suivre avec le même succès.

Bien que nous passions rapidement sur ces préliminaires, pour entrer dans le cœur de notre sujet, nous croyons devoir faire encore quelques réflexions sur la faculté du langage dans les premières années qui suivent la naissance.

Nous possédons la faculté de parler, comme nous possédons celles d'imaginer et de vouloir. Seulement, pour le langage comme pour tout le reste, un premier enseignement doit nous apprendre à mettre en mouvement la faculté qui repose en nous. Cet enseignement vient de la mère de famille, et l'instinct de son cœur lui fait rencontrer, mieux que ne le ferait la science, le premier vocabulaire que supporte la faiblesse et que réclament les besoins du petit enfant. Elle sent jusqu'à quel point elle peut s'avancer, et s'arrête juste avant de cesser d'être comprise. Un sens admirable la dirige naturellement, et, pour peu qu'elle y joigne de calcul et d'adresse, elle opère bien plus de merveilles dans cet enseignement tout puéril, que n'en opère à l'égard d'un autre âge le professeur le plus habile appuyé sur le plus savant grammairien.

« Il se passe ordinairement plusieurs mois, dit madame Necker de Saussure [1], dont les ingénieux écrits seront plus d'une fois cités

(1) *L'Éducation progressive*, L. II, ch. IV.

dans ce cours, avant que l'enfant qui a commencé à parler fasse de grands progrès dans le langage; il apprend de temps à autre un nouveau mot; mais, tant que ces mots restent épars dans son cerveau, tant qu'il ne les lie pas ensemble, les acquisitions qu'il fait dans ce genre paraissent assez indépendantes de son développement moral, et n'ont pas à cet égard beaucoup d'influence.

« Néanmoins ce développement s'opère, il avance même rapidement. Si l'on pouvait mesurer les pas de l'intelligence, peut-être les premiers paraîtraient-ils les plus merveilleux; les jeunes facultés doivent avoir pris l'élan pour franchir un intervalle immense, celui qui sépare la vie toute sensitive de l'enfant de la vie intellectuelle de l'homme; à l'âge dont je parle, ce pas est près d'être franchi, mais il ne l'est pas; désirs, affections, peines, plaisirs, tout est vif, tout est bien prononcé chez l'enfant; il nous ressemble en plusieurs points, mais il ne pense pas en paroles, et c'est par là surtout qu'il diffère de nous. »

Ainsi, ne nous étonnons pas trop de l'incertitude des premiers résultats, de la lenteur apparente des premiers progrès; il se fait un travail intérieur chez l'enfant qui écoute la parole de sa mère, travail sûr, progressif, et dont les fruits se révèlent tout à coup comme une soudaine richesse.

« Un enfant d'un an, dit encore une célèbre institutrice [1], développe rapidement tant d'intelligence, qu'il est bien certain que sa première année, quoique vouée au silence, a été en grande partie employée à observer. Voyez-le à six mois reconnaître sa mère ou sa nourrice, peu de temps après montrer son père, sa sœur; il crie, on lui présente le sein : il sourit, il agite ses petits pieds en signe de satisfaction; d'autres fois il crie, on le sort de la maison, il respire l'air pur des jardins; et le sourire qui, tout à coup, succède à ses larmes, vous dit : C'est là ce que je voulais. Quand on se fait si bien entendre, on a déjà entendu. »

Et remarquez bien que, dès cette époque, la précoce ouverture d'esprit qui distingue les petites filles, leur donne sur les petits garçons une évidente supériorité. Les signes d'intelligence sont plus vifs, plus multipliés, les mots répétés plus fréquemment, avec des intonations plus expressives. Tout annonce le progrès de la parole et le progrès de la pensée se développant de concert.

Au fond de ces jeunes intelligences se cache encore une force incertaine et confuse, qui pourtant commence déjà son œuvre, et prend d'abord la forme de l'instinct qu'elle doit remplacer un jour. Cette force est le jugement. Il y a, tout le monde le répète, sans peut-être le remarquer assez, il y a chez les enfants une *logique naturelle*, qui agit incessamment, quoiqu'elle ne se montre pas toujours, et dont nous aurons bientôt l'occasion de surprendre un peu plus clairement les secrets.

§ III. *Caractère.* — De la naissance à deux ans, on peut dire que les nuances du caractère sont vagues et changeantes. Elles ressemblent à celles du visage, qui se modifient de mois en mois, de semaine en semaine. Il y a bien un fond qui subsiste, mais tout un cercle mobile tourne autour de ce frêle et unique pivot. Vous entendez dire d'un enfant âgé de trois mois qu'il ressemble à son père; à six mois, on le proclame le portrait de sa mère; à un an, c'est l'image vivante de son aïeule. Il y a quelque chose de vrai dans toutes ces comparaisons; mais ordinairement le bon sens les commence, et l'imagination les termine. Les traits de l'enfant sont indécis; il rappelle par tel ou tel côté le visage de ses parents les plus proches; mais il ne prendra caractère qu'un peu plus tard. Il en est de même pour l'esprit. Comme le très jeune enfant ne parle pas, ou n'a que peu d'idées bien distinctes, vous pouvez prendre un état accidentel pour un trait caractéristique. Il souffre, vous allez le croire naturellement maussade ou colère; il languit, vous lui ferez un mérite de sa sagesse, qui disparaîtra sans doute lorsqu'un sang plus actif reviendra circuler dans ses veines. Ne nous hâtons pas de prononcer. C'est pour la mère de famille une époque d'observation bien intéressante, qui lui permettra d'amasser, pour les années suivantes, des matériaux précieux. Qu'elle les recueille donc, mais qu'elle n'arrête pas encore son opinion sur quelque chose d'aussi grave que le caractère de son enfant; car, une fois prévenue, soit en bien, soit en mal, elle comprimerait mal à propos un naturel heureux et facile, ou elle achèverait de gâter par des complaisances un naturel difficile et rebelle à sa direction.

Quelquefois, on se tire d'affaire en déclarant qu'un enfant a des caprices. Cela peut arriver sans doute; mais, dans ce premier âge, où les besoins de l'enfant dépassent les moyens qu'il a de les exprimer, nous sommes portés à croire que ce qu'on prend pour un trait de caractère n'est le plus souvent que le cri d'un besoin non compris et non satisfait. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas un âge auquel cette imputation s'adresse avec plus de vraisemblance? Nous verrons bientôt qu'il n'en est pas ainsi; mais, jusqu'à deux ans environ, la première explication nous paraît plus exacte que la seconde; et même, à l'époque où se dessine plus nettement l'habitude du caprice, nous reconnaîtrons qu'il s'agit moins d'un trait durable que d'une crise morale qui doit finir.

§ IV. *Moyens d'action.* — Comment gouverner cette première époque? ou plutôt quels conseils ajouter à l'inspiration spontanée de la mère de famille, dont le premier guide est dans son cœur?

Heureuse, dirons-nous d'abord, heureuse

(1) *De l'Éducation*, par Madame Campan, L. I, ch. IV.

celle qui elle-même aura trouvé dans sa mère cette douce et sage institutrice dont elle va remplir à son tour les devoirs! Plus heureuse si, au moment d'élever le petit enfant qui commence la vie, elle entend près d'elle cette voix grave et tendre qui lui enseigne en tremblant de joie à guider la faible créature, comme elle a été guidée, elle aussi, par le génie maternel! Les bonnes traditions se transmettent par une chaîne mystérieuse. La fille bien élevée, devenue mère de famille, saura élever ses enfants. Les conseils d'une aïeule éclairée, conservatrice des souvenirs, lien des générations, reposent comme une bénédiction sur le berceau de la première enfance.

On pourrait presque réduire à un seul tous les moyens d'agir sur l'âge le plus tendre. Ce moyen, c'est la patience. Néanmoins, pour nous faire bien comprendre, nous diviserons en quelque sorte notre moyen unique en deux applications, l'adresse et la douceur.

L'adresse! avons-nous dit. Mais quel besoin d'une telle arme contre un enfant qui bégaie à peine, ou qui essaie ses premiers mots; qui a les facultés si mobiles, les idées si faibles et si flottantes? C'est dresser une machine de guerre contre un château de cartes. C'est bloquer une place ouverte qui livre accès de toutes parts.

Nous répondrons que si l'enfant lie peu ses impressions, chacune de ses impressions isolément est vive et sûre; que son coup d'œil instinctif étonne souvent notre réflexion, et qu'en fait, les parents qui, à cause de l'extrême jeunesse des enfants, se croient dispensés de ménager leur humeur, gâtent la première éducation. Nous ne saurions trop le redire. Le très petit enfant n'a qu'un regard, mais un regard qui pénètre. Si vous grondez à contre-temps, il le sentira; si vous grondez à propos, il le sentira aussi. Applaudissez-le étourdiment quand il a fait une sottise, et soyez sûr que votre approbation a laissé une trace. Louez-le lorsqu'il fait bien, votre éloge ne sera pas perdu. Quelque jeune que soit une petite fille, elle comprendra que sa mère la gronde justement, si elle bat son frère ou sa *bonne;* et, quand elle voudra qu'on la loue, elle caressera au lieu de frapper.

Il faut donc de l'adresse et de l'à propos dans la conduite morale du premier âge, et pour cela il faut observer patiemment ce que chaque moment exige, et ce que comportent les dispositions changeantes de l'enfant. Mais il n'est pas moins nécessaire de prendre une habitude de douceur affectueuse, que nous comprenons également dans cette qualité de la patience maternelle. Il est vrai que, de temps en temps, on est obligé de parler plus haut et plus ferme que de coutume; mais, lorsque le ton devient sévère, il peut rester affectueux, si la mère évite tout ce qui sentirait l'irritation. L'irritation, produit trop naturel de l'impatience, fatigue la mère et ne corrige pas l'enfant.

Tout se rattache à ce double moyen, c'est-à-dire au calcul adroit des moments favorables et à l'emploi d'une douceur intelligente. C'est ainsi que la mère tirera parti du principe puissant de l'imitation. Persuadé que les impressions de la tendre enfance influent sur la vie entière, Fénélon croit que, par un langage d'action approprié aux circonstances, on peut inspirer aux petits enfants de justes et salutaires idées des choses. « Vous pouvez, dit-il [1], leur donner, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer : vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère, ou dans quelque autre dérèglement, et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

« Je ne donne pas ces petites choses pour grandes, ajoute l'excellent évêque; mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation. »

Arrêtons-nous un moment sur un grand exemple de maladresse qu'on donne quelquefois dans la famille. Dans tout cœur humain il y a de l'amour-propre; dans tout cœur de petite fille il y a un germe de coquetterie. Cependant des parents, des mères ne craignent pas de proclamer tout haut et sans précaution la beauté ou la malice ingénieuse d'une enfant qui les écoute. Bien plus, ils ont l'imprudence de comparer ces qualités aux défauts de ses frères ou sœurs, ou bien de louer les qualités de ceux-ci en les comparant aux défauts de celle-là. On s'imagine qu'une si petite fille ne remarque pas, ne comprend pas toutes ces paroles; mais si quelqu'un a observé du coin de l'œil le jeu de sa physionomie pendant que sa mère parlait, il sera d'avis, comme nous, que tout a été recueilli, enregistré avec soin, et que la jalousie et la vanité pousseront sans trop de peine dans ce terrain si malheureusement préparé.

Madame Campan [2] appuiera notre opinion de son autorité et de son expérience. « Quand le nouveau-né commence à grandir, dit-elle, que ses traits peuvent être jugés, qu'on évite les comparaisons avec ceux d'un frère ou d'une sœur aînés; qu'on ne dise pas : il sera le plus beau, elle sera la plus jolie; on oublie trop souvent qu'on est entendu par les plus jeunes enfants. Cette manie de comparer les avantages physiques des enfants est si générale, qu'il n'y a personne qui n'en ait vu mille

(1) *De l'Éducation des Filles*, ch. III.
(2) *De l'Éducation*, L. I, ch. VI.

exemples. Les facultés intellectuelles sont comparées avec la même indiscrétion. Celui-ci, dit une mère, en désignant l'un de ses enfants, a plus de mémoire que les autres; le cadet est d'une étonnante adresse; ma fille aînée aime l'étude, sa sœur ne veut rien apprendre. Si vous avez fait toutes ces remarques, gardez-les pour vous seule; elles vous seront utiles dans le choix des divers moyens à employer pour diriger des caractères variés, mais ne les communiquez pas aux étrangers, et encore moins à vos enfants. »

Nous avons dit que certaines personnes nous paraissaient trop disposées à tout expliquer par le caprice dans les inégalités de la première enfance. Nous ne voulons pas nier cependant que la faiblesse même des enfants ne les porte à des fantaisies qu'il faut savoir réprimer. Locke [1] veut « qu'on accoutume les enfants à dompter leurs désirs, et à n'avoir point de fantaisies, même dès le berceau. La première chose qu'il faudrait leur apprendre, ajoute ce grave écrivain, c'est qu'ils ne doivent pas avoir une chose parce qu'elle leur plaît, mais parce qu'on a jugé qu'elle leur est utile. Ainsi, après leur avoir fourni tout ce qui leur serait absolument nécessaire, si on ne leur donnait jamais ce qu'ils auraient demandé en pleurant, ils apprendraient à s'en passer; ils n'auraient garde de criailler et de se dépiter pour se faire obéir, et ne seraient point par conséquent de moitié si incommodes à eux-mêmes et aux autres. »

Tout ne doit pas être répression à l'égard de l'enfance, et, dans les deux premières années, ce qui est répression doit se déguiser adroitement sans s'affaiblir. Le grand point est d'intéresser le petit enfant, de le tenir en éveil sans trop l'exciter, de l'amuser doucement et de l'instruire sans qu'il s'en doute. Racontez-lui vivement, familièrement, comme Fénélon le conseille [2], quelque jolie fable, quelque histoire choisie, qui contiendra une bonne leçon morale, sous un voile transparent même à de si faibles yeux. Ce moyen, puissant à cause de la passion naturelle que les enfants montrent pour les récits, le sera davantage encore dans l'âge suivant. Il en est un autre dont la principale influence, au contraire, agit sur les premières années, et qui épargne à la mère de famille plus d'un embarras : cette ressource victorieuse est tout simplement la *distraction*.

Rousseau l'a dit [3] : « Quand les enfants pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer est de les distraire par quelque objet agréable et frappant, qui leur fasse oublier qu'ils voulaient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art, et, bien ménagé, il est très utile; mais il est de la dernière importance que l'enfant n'aperçoive pas l'intention de le distraire, et qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui. »

Ajoutons quelques réflexions à ces brèves et incisives paroles du maître. Il est bon que la mère n'emploie pas la distraction comme une ressource commode seulement, et qu'elle y voie autre chose qu'un piége tendu à la mobilité de la première enfance. Distraire l'enfant, c'est bien écarter de la mère une difficulté, mais c'est aussi arrêter une mauvaise habitude dans son premier élan, comprimer une mauvaise passion naissante, supprimer, autant qu'on le peut, un défaut, en lui retirant une occasion. L'entêtement, la colère, la jalousie, qui peuvent déjà faire tant de ravages, et prendre possession de ces jeunes cœurs, seront peut-être étouffés dans leur germe, si des images riantes, pures, agréables, variées, attirent l'attention ailleurs. Et ce n'est pas uniquement lorsque l'enfant pleure qu'il est utile de le distraire, mais dans toutes les circonstances où une faute va se commettre, où un défaut va saillir. La petite fille, trop occupée de sa belle robe ou de son beau tablier, et qui, par un babil réitéré, appelle votre admiration sur sa toilette, sera fort utilement détournée par la production d'une image nouvelle, ou le galop d'un cheval qui passe, et qui emporte l'accès de coquetterie avec lui.

Cette méthode de prévenir les fautes, pour n'avoir pas à les punir, nous paraît une des lois les plus fécondes de l'éducation morale. Tout doit tendre à ce but, et spécialement dans l'éducation des filles, pour qui leur sensibilité naturelle rend les punitions plus dangereuses. La *distraction* ne supplée pas à tous les moyens, quoiqu'elle les domine; mais que tous ceux dont la mère de famille dispose soient marqués d'un caractère de ménagement. Nous lui recommanderons avec confiance celui d'une *gradation* prudente. N'étonnons pas, n'effrayons pas une organisation si frêle. La soudaineté froisse, la brusquerie repousse. Que notre pensée soit bien arrêtée; mais que notre action soit lente et progressive. Ne reculons pas, mais n'avançons que peu à peu. C'est dans cette pensée que Madame Necker de Saussure, prenant pour exemple un cas de désobéissance, établit ce qu'elle appelle son « code pénal pour l'âge de deux ans. » En voici les articles [1] :

« *Désobéissance causée par oubli.* S'opposer à la continuation de l'acte, en renouvelant la défense de bonne amitié.

« *Récidive un peu plus volontaire.* Prendre un air sérieux et avertir l'enfant que, s'il recommence, on lui ôtera les moyens de désobéir.

(1) *De l'Éducation des Enfants*, § XXXIX.
(2) *De l'Éducation des Filles*, ch. VI.
(3) *Emile*, L. I.

(1) *L'Éducation progressive*, L. III, ch. II.

« *Seconde récidive tout-à-fait volontaire.* Mettre la menace à exécution en prenant silencieusement tel arrangement matériel qui rende la désobéissance impossible. »

Etendons à d'autres petits méfaits l'application de ce système. Il est naturel, raisonnable, et l'expérience prouve qu'il réussit.

CHAPITRE II.

ANNÉES QUI PRÉCÈDENT L'ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE.

SECTION I.

Nouveaux progrès.

§ I. *Développement physique.* — Ce n'est déjà plus cette première enfance obscure et confuse, qu'il faut deviner dans ses gestes, dans son langage; qui s'essaie à vivre, et transforme lentement en une vie active l'existence passive du berceau. Et néanmoins ce n'est pas encore l'enfance pleine et se possédant elle-même, qui a sa couleur déterminée et sa tâche à remplir. De deux à quatre ou cinq ans, le progrès est sensible, rapide même. La fin de cette époque entre dans l'époque suivante et la pénètre. Les extrêmes limites en sont même indécises, et ce qui serait vrai d'une petite fille deviendrait inexact pour une autre. Il suffira que ce que nous allons dire s'applique à toutes, jusqu'à un âge dont le terme ne peut différer beaucoup de celui-là.

Occupons-nous d'abord du progrès physique. Après deux ans, la taille de l'enfant se dessine davantage. La petite fille piétine moins, parce qu'elle est plus ferme sur ses jambes. Elle a plus de contenance, et déjà elle met à se tenir droite, surtout sous le costume du dimanche, un amour-propre qu'on n'a pas besoin d'exciter.

Sa physionomie, jusqu'alors animée seulement par l'expression alternative de la douleur ou de la joie, prend un air de finesse, et souvent de malice remarquable. L'embonpoint, toujours un peu informe, des joues du très petit enfant, tombe pour faire place à une courbe plus gracieuse. Le regard reçoit comme un nouveau rayon d'intelligence, qui annonce non seulement le progrès de facultés primitives, mais l'approche de nouvelles idées et de sentiments inconnus. A aucune époque, la petite fille n'a plus de séductions extérieures, des mouvements plus vifs et plus doux; jamais elle ne se trouverait plus exposée à être gâtée par sa mère, si, par une permission de la Providence, son caractère, précisément à cet âge, ne révélait un défaut qui avertit souvent la mère de famille, et dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

A mesure que les forces physiques s'accroissent et se développent, le développement moral, selon une loi constante, se prononce également. L'esprit se fait jour à travers les sens, et l'observation maternelle commence à saisir les premières lueurs d'une raison qui est encore bien chargée de nuages.

§ II. *Langage.* — C'est peut-être dans le langage que le progrès se trahit le plus vite et le plus hardiment. La petite fille de deux à quatre ans, dont la précocité gagne bien une année sur le petit garçon du même âge, nous étonne souvent à bon droit par la justesse de ses erreurs et la régularité de ses barbarismes. Elle ne se contente plus de reproduire, comme un écho fidèle, les mots et les tours de phrase qu'elle a entendu prononcer. Elle en forme, nous pouvons dire elle en forge, par analogie. Accoutumée à entendre dire qu'on l'*approche* de la table, elle va vous prier, à la fin du repas, de la *désapprocher*, ou, mieux encore, selon elle, de la *déprocher*; ce qui lui paraît plus naturel et plus régulier que les mots *éloigner*, ou *retirer*, qui exigent, en pure perte, l'emploi d'une nouvelle locution. Elle vous demande à se servir *de le* couteau qui est devant vous; et, en effet, elle n'est pas obligée de savoir que, par une contraction savante, il faut dire *du* couteau. Les exemples seraient innombrables. Quel père, quelle mère de famille ne sont pas à même de vérifier à chaque instant l'exactitude de ces détails?

Il est bien rare que l'enfant, à cet âge, se trompe autrement qu'en vertu de l'analogie, dont la loi le guide à son insu. Lorsque nous le reprenons, pour le faire rentrer de force sous le despotisme de la grammaire, il hésite quelquefois par justesse de calcul, et nous croit enfin par obéissance. Alors un nouveau progrès se décide. Notre petite grammairienne commence à faire des distinctions, comme elle a établi jusqu'à présent des rapports. La diver-

sité des genres, des nombres, l'altération des formes du verbe entrent dans son intelligence, et ne lui paraissent plus si étranges. Essayez de prononcer, à dessein, en lui parlant, quelques phrases où une des règles qu'elle a déjà comprises soit violée, et vous l'entendez aussitôt s'écrier : *On ne dit pas comme cela!* Vous d'ajouter sans doute cette question insidieuse : *Eh bien! comment dit-on?* N'ayez pas peur que le petit docteur femelle se trompe dans sa réponse. Ceci est encore une observation de fait très facile à constater.

Ainsi, on ne peut en douter, une logique naturelle dirige et fait avancer cette tendre enfance dans la pratique du langage. Elle paraît d'abord égarer par son exactitude même, à cause des conventions arbitaires que les hommes et le temps imposent au génie d'une langue; mais ensuite, elle emploie à comprendre les exceptions la force qui a voulu d'abord tout absorber dans la règle.

La mère de famille, sans beaucoup d'efforts, peut accélérer ce progrès. L'enfant lui-même se porte, avec un sentiment de curiosité et d'amour-propre satisfait, à augmenter le bagage des mots et des tournures qu'il possède. Il lance quelques ballons d'essai que nous ne devons pas laisser tomber dédaigneusement à terre. Rectifions-le sans affectation, et il achèvera de se rectifier lui-même. Seulement, ne laissons pas une trop libre carrière à un défaut qui menace de naître dans cette première gymnastique du langage, et qu'on reproche surtout aux petites filles. Ce défaut, c'est le babil.

A l'âge dont nous esquissons le tableau, le babil a un caractère à part. Il consiste surtout dans l'interminable répétition des mêmes paroles. Les idées sont peu nombreuses, et le besoin de parler est grand. De là, nécessité, pour ne pas rester muette, de revenir à satiété sur ce qui a déjà été dit, d'y revenir même après plusieurs réponses, quelquefois après plusieurs avertissements. Cela arrive notamment quand la petite parleuse croit avoir trouvé quelque chose qui vaut la peine d'être dit. Elle le répète jusqu'à ce qu'on le remarque; elle le répète surtout quand on l'a trop remarqué dès le commencement. Dans ce cas, le plaisir du babil se complique d'un sentiment de petite vanité satisfaite. On ne parle pas seulement; on s'écoute parler, et ce n'est que par une grande indifférence apparente pour le mérite de la découverte, et par une défense amicale, mais sérieuse, de redire encore ce qui charme, que la mère peut en détourner à propos.

§ III. *Caractère.* — Une modification incontestable s'opère dans le jeu de toutes les facultés à la fois.

La sensibilité devient moins machinale, moins physique. Elle s'attache à des objets choisis, et la sympathie de l'enfant va au devant des caresses de sa mère. La pitié naît dans son cœur à la vue de ceux qui souffrent. Le reproche, même doux et affectueux, fait couler ses larmes. Elle sait regretter et se repentir.

Mais, en même temps, la disposition à la jalousie s'accroît; la souffrance d'autrui cause une émotion qui fatigue les organes; les pleurs que fait couler une gronderie peuvent rendre maussade pour longtemps. Les inconvénients de la sensibilité se sont accrus avec ses avantages.

La jeune imagination s'évertue dans un étroit espace, mais enfin commence à se faire remarquer. Les petits contes, surtout lorsqu'ils ont une teinte de merveilleux, sont écoutés avec une attention inquiète. Il arrive même que les traits les plus saillants sont retenus et reproduits ensuite par saccades. L'enfant s'étudie comiquement à singer le langage et les habitudes des grandes personnes. Elle s'aide de ses souvenirs, pour arranger son petit roman grotesque, et promet à sa mère, à sa bonne, de *leur acheter quelque chose, si elles sont sages, et quand elle aura de l'argent.* Ce que l'imagination lui montre surtout, et avec trop de vivacité, c'est l'agrément des beaux habits, l'attrait de la parure. Il y a certes de quoi s'étonner de la promptitude avec laquelle le goût de la coquetterie s'empare d'une petite fille de deux à quatre ans. En vérité, comment nier une disposition naturelle, lorsque nous voyons une si rapide invasion du mal? Nous n'avons pas la moindre envie d'examiner si le système du docteur Gall trouverait ici sa place; mais l'observation la plus impartiale surprend dans ce premier âge les signes d'un penchant qui demande à être dès lors combattu.

Nous arrivons à un défaut dont nous avions reconnu jusqu'ici peu de traces, et qui éclate surtout, ainsi que nous l'avons remarqué, et que nous l'avons entendu dire à un grand nombre de mères de famille, au moment même où l'enfant déploie ses plus gracieuses séductions. Ce défaut, qui peut n'être que passager, ce préservatif contre la faiblesse d'une mère, d'ailleurs éclairée, c'est le caprice. Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette exclamation d'une tendresse naïve : *Nous l'aimerions trop, si elle était moins capricieuse!* Cela est vrai et bien dit. Dussions-nous paraître faire le panégyrique d'un défaut, nous croyons que celui-là est à sa place.

Examinons néanmoins quelle en peut être la cause, pour arriver au moyen de le guérir par degrés. C'est, à ce qu'il nous semble, que la petite fille de deux à trois ou quatre ans joint à un développement assez rapide de l'intelligence une dose fort légère encore de réflexion. Quand elle a compris quelque chose, reconnu l'utilité ou l'agrément d'un objet, elle est prise d'un désir immodéré de faire ce qui est peut-être hors de sa portée, d'obtenir ce que la prudence défend de lui accorder. De là des idées fixes, obstinées, qui disparaissent un moment pour se reproduire encore, et qui se combinent d'une étrange manière avec la mobilité de l'âge. De là les pleurs qui viennent

tout à coup interrompre le rire, les colères qui ont l'air de s'allumer à propos de rien, les désobéissances que rien n'explique à la première vue, les inégalités d'humeur, les demandes bizarres, les refus maussades. Sans doute, le travail physique qui s'opère parallèlement au travail moral, contribue à cet état du caractère. La croissance du corps agite et agace l'esprit. L'activité du progrès stimule, fatigue, et c'est à ce prix qu'il faut acheter les résultats des âges suivants.

Chercher les causes du caprice, c'est presque nier le caprice même; car, ainsi que le hasard, il ne devrait point connaître d'origine. En effet, à parler rigoureusement, nul effet sans cause, nul caprice sans motif; mais les motifs sont souvent cachés ou imperceptibles. Sachant que le caprice s'attaque fréquemment à cet âge, la mère de famille s'efforcera d'y remédier à force de patience, d'esprit de suite et de ménagement, ainsi que nous l'expliquerons un peu plus bas.

SECTION II.

Suite. Approche de l'éducation élémentaire.

§ I. *Jugement.* — Quoique l'instinct domine encore entre deux et quatre ou cinq ans, moins chez les unes, plus chez les autres, on voit déjà percer dans les petites filles non seulement des facultés supérieures à l'instinct, comme la sensibilité, l'imagination, une compréhension plus vive, ou cette logique naturelle qui semble se confondre avec l'instinct lui-même, tant elle est soudaine dans son action et infaillible dans ses résultats, mais encore cette faculté, maîtresse de toutes les autres, qui ne grandit qu'avec le temps et ne se complète qu'avec la maturité de l'âge, c'est-à-dire le *jugement.* Quelquefois déjà la petite fille compare et veut comparer deux objets, deux idées, énonce et veut énoncer une opinion après avoir réfléchi. Tout cela est vif, mais faible; tranchant, mais vague et indécis. N'importe, voilà un nouveau don qui orne son intelligence. Mère de famille, soyez attentive! voilà une puissante ressource qui va croître sous vos mains.

N'oublions pas de remarquer qu'une des plus heureuses facultés de l'enfance, la mémoire, commence vers trois ou quatre ans à prêter secours au jugement. Jusqu'alors tout souvenir était fugitif, ou du moins la mémoire instinctive agissait seule, l'exercice de la mémoire volontaire était impossible; à trois ou quatre ans, il est utile de faire un premier essai. On choisit d'abord de très courtes prières; c'est une des premières impressions qu'il faut graver dans le cœur de la petite fille. Puis on hasarde quelque fragment de fable, et on fait répéter du moins les finales des vers, en s'assurant que l'enfant comprend quelque chose au récit. Peu à peu on gagne du terrain. La mémoire s'assouplit et retient deux ou trois vers, puis une petite tirade. N'allons pas trop vite; arrêtons-nous avant la fatigue. Avec de l'impatience, nous perdrions tout pour vouloir tout gagner. Comment aller vite avec ce dessein bien arrêté et si nécessaire à suivre, de ne pas permettre un exercice purement machinal de la mémoire? Sans commenter toute phrase, toute syllabe, la mère doit être sûre que son enfant ne répète pas des sons qui ne représentent rien à son esprit. Elle ne fait cette première part à la mémoire que sous le contrôle du jugement.

Cette attention scrupuleuse lui ménagera sans doute une jouissance nouvelle. En plus d'une occasion, elle verra son enfant essayer plus qu'une comparaison, plus qu'un jugement pur et simple, un véritable raisonnement. Il ne sera pas toujours juste, parce que cette opération de l'esprit exige un effort soutenu que cet âge ne comporte guère; il manquera bien par quelque côté, mais ne sera-ce pas déjà beaucoup que la pensée d'une telle ébauche? Et ne doit-on pas plutôt se féliciter de ce que l'argument renferme de plausible, que se plaindre de ce qu'il trahit de défectueux?

Habitués que nous sommes à regarder comme très importantes les anciennes locutions populaires, nous sommes tentés de nous demander ici, à propos des premiers essais du raisonnement chez notre future élève, ce qu'il convient décidément d'entendre par ces expressions reçues : *l'âge de raison.* On commence à sourire de la religieuse exactitude avec laquelle nos pères ou nos mères fixaient ce moment critique à l'âge de sept ans accomplis. Evidemment, si l'on voulait parler d'un âge où la raison fût capable de prendre un sérieux empire, nous risquerions d'ajourner à l'époque de l'éducation moyenne l'usage d'une si flatteuse expression. Mais s'il n'est question que d'un âge où la raison se dégage avec assez de force des étreintes de l'instinct pour réclamer une place dans la vie morale de l'enfance, et pour compter parmi ses facultés, nous sommes portés à fixer l'*âge de raison* vers cinq ou six ans pour les petits garçons, vers quatre ou cinq ans pour les petites filles. Aussi est-ce à cette époque que nous jugeons possible de soumettre celles-ci à un premier enseignement méthodique, et d'appliquer à leur amélioration morale un ensemble de moyens réfléchis.

§ II. *Culture de l'esprit.* — Un peu avant l'*âge de raison*, ou de *discrétion*, ou de *discernement*, toutes expressions qui servent à rendre la même pensée, des tâtonnements que règle la prudence essaient les forces de ce jeune esprit. La mère s'étudie à le provoquer sans trop d'excitation; elle favorise doucement son impulsion naturelle. Également éloignée d'une inaction imprévoyante et d'une dangereuse impatience, elle fait pour l'intelligence de son enfant ce qu'elle a commencé dès long-

temps pour son développement physique, c'est-à-dire qu'elle soutient les pas, préserve des écarts, prescrit les prudentes limites dans lesquelles on peut marcher, sauter ou courir. L'analogie des idées est aussi complète que celle des mots entre les deux grands objets de l'éducation. Comme le corps grandit, l'esprit s'accroît et s'élève; l'esprit a son exercice, sa gymnastique, aussi bien que le corps. Et de même que les membres des jeunes enfants, quoique toujours en mouvement, ont besoin d'un exercice réglé qui n'épuise pas leurs forces, de même l'esprit, que le mouvement développe, ne doit cependant suivre qu'une impulsion douce, facile, propre à lui conserver sa force et sa fraîcheur. Rien de forcé n'est utile; rien d'artificiel n'est durable. La mère ne laissera pas languir l'esprit de sa petite fille, mais elle en ménagera le ressort.

Les histoires, les historiettes, les contes, dont nous avons déjà vanté le pouvoir, sont devenus de plus en plus efficaces. Il est si facile et si naturel d'inventer quelque petit récit dans lequel, sous des noms empruntés, agissent, parlent, pèchent et se corrigent les enfants mêmes à qui ce récit s'adresse! Ils écoutent avec curiosité, avec avidité. Le plaisir que leur causent les aventures n'empêche pas la leçon morale de porter son fruit. L'un ne distrait pas de l'autre, mais au contraire fait goûter l'autre. Il y aurait plutôt à craindre la vivacité de l'impression. Nous connaissons une petite fille de trois ans qui obsédait sans cesse sa mère pour qu'elle lui racontât encore une fois (c'était la dixième peut-être) l'histoire de la petite Elisabeth, ou de Marie, ou de Valentine, ou de toute autre, expliquant très bien que celle-ci avait été désobéissante, celle-là gourmande, une troisième babillarde. On s'applaudissait de voir qu'elle profitât du sermon sans prendre moins de goût à l'enveloppe. Un jour qu'elle avait désobéi à sa mère, la mobilité de son âge ayant promptement changé la mauvaise humeur en gaieté, et les larmes en sourire, elle demande une de ses histoires accoutumées. La mère cède aussitôt à son désir. Les premiers mots sont écoutés avec cette attention profonde que les petits enfants apportent aux récits qu'ils souhaitent et qui ne durent pas longtemps; mais la narratrice ayant dit, très naturellement d'ailleurs, que l'héroïne de l'historiette *n'était pas très obéissante*, la pauvre petite fondit en larmes, effrayée de l'allusion. Il fut sage de différer la suite du récit, et d'en substituer un qui fût relatif à des fautes plus éloignées. Ici, la leçon avait été si réelle, qu'elle avait changé subitement un plaisir en douleur.

§ III. *Nouveaux moyens d'action.* — Ce mode d'influence qui consiste à ne rien hâter, à ne rien développer avant le temps, s'applique donc aussi bien au caractère qu'à l'intelligence. Pour le mettre à profit, la mère fait le premier apprentissage de cet empire sur soi-même qui lui sera si nécessaire dans toute la suite de l'éducation. Ce n'est point de l'indifférence, de l'insensibilité apparente; qui conseillerait de pareils moyens à une mère? Ce qui lui réussit, c'est un regard ferme et bienveillant, un visage souriant et calme, une parole douce, claire, une humeur égale. Elle ne s'attendrit pas mal à propos, en s'abandonnant à une molle et trop complaisante tendresse. Elle évite de s'irriter non moins à contre-temps, parce que l'irritation lui dérobe la vue de tout ce qu'il lui importe d'observer.

Ainsi affranchie de ces inégalités de caractère qui ne permettent pas à l'institutrice de les corriger dans autrui, la mère porte son attention sur les progrès de l'intelligence et de la raison dans sa chère élève. La *distraction*, moyen facile dont nous avons déjà recommandé l'emploi, est encore une de ses ressources contre la mauvaise humeur, les idées fixes, et en général contre l'invasion des défauts de l'enfance. Pourtant cette ressource n'est plus aussi exclusive, et, à mesure que le jugement gagne un peu de place entre les facultés de la petite fille, la mère accorde un peu d'influence au raisonnement.

Il y a de ces démonstrations qui persuadent plus vite que les paroles, nous ne voulons pas le nier, surtout en présence de cet âge qui goûte médiocrement les discours. Par exemple, la mère de famille permet à son enfant de manger avec elle, aux mêmes heures, à la même table. Nous ne la blâmons pas, car elle soustrait ainsi la petite fille, autant qu'il est en elle, à la compagnie nuisible des domestiques, et elle peut, au milieu de l'innocente liberté du repas, donner déjà une première habitude de politesse et d'esprit de convenance, qu'il est à propos d'inspirer de bonne heure aux enfants. Elle exige qu'on soit tranquille, qu'on garde le silence, surtout lorsqu'il y a quelque étranger. « Au moindre cri que pousse un enfant, dit Madame Campan [1], au plus léger trouble qu'il cause pendant le repas, elle le fera sortir, sans souffrir que personne intercède; et, si jeune qu'il soit, il jugera dès lors que sa place à la table de ses parents est un privilége, une récompense, et s'efforcera de s'en rendre digne. » Cela est raisonnable; mais il l'est aussi de marcher avec le progrès de l'âge, et d'ajouter, pour la petite fille de quatre ans, une fois qu'elle a subi cette exclusion nécessaire, quelques explications douces et fermes, qui ne seraient pas arrivées à l'intelligence de la petite fille de deux ans.

§ IV. *Transition.* — En effet, une des grandes lois de l'éducation est celle-ci : que l'enseignement moral et l'étude suivent, degré par degré, la marche des années. Or, nous voici amenés à une époque où la culture de l'esprit commence, où la formation du carac-

(1) *De l'Éducation*, L. I, ch. V.

tère se prononce et s'étend. Marquons encore par quelques observations cet intéressant passage.

Jusqu'à présent, il n'est pas de mère qui recule devant sa tâche. Chacune sent bien que les quatre ou cinq premières années de l'enfance ne peuvent se passer des soins maternels. D'ailleurs, il a suffi de cette prévoyance instinctive, de ce sentiment profond que rien ne trompe ou ne décourage, pour prévenir les besoins de cet être si faible, assurer ses premiers pas, surveiller les mouvements primitifs de sa pensée et de son cœur. Enfin, pour trancher d'un mot la difficulté, il n'y avait pas d'enseignement à donner, et le rôle d'institutrice effraie toujours un peu les mères. Maintenant, au contraire, l'étude commence. Elle vient s'ajouter à l'observation morale, et la pensée de confier la petite fille à des mains étrangères peut naître dans l'esprit de la mère le plus tendrement dévouée. Tout en admettant des circonstances dans lesquelles elle n'a rien de mieux à faire que de choisir une bonne et sage institutrice, nous ne saurions trop redire que le devoir d'une mère, quand des obstacles extraordinaires ne l'arrêtent pas, est d'élever sa fille; que l'accomplissement de ce devoir exige surtout des vertus à la portée de chacune d'elles, la bonne volonté et la persévérance; et que notre vœu le plus cher, comme notre espoir, sont d'avoir mis entre les mains de la mère de famille les moyens d'enseigner et d'observer sans effort.

Nous allons toujours adresser nos *conseils* à cette naturelle et spéciale institutrice, et entrer avec elle dans la curieuse étude de l'*éducation élémentaire*. Tous les germes qui vont paraître et s'ouvrir dans l'enfance proprement dite existaient déjà, et fermentaient secrètement dans les premières années. Les éléments seront les mêmes; mais leurs rapports et les phases de leur développement auront changé.

CHAPITRE III.

ROLE DE LA MÈRE-INSTITUTRICE.

SECTION I.

Préparation.

§ I. *Retour sur le passé.* — Avant l'âge de quatre ou cinq ans, la petite fille a dû acquérir certaines connaissances indispensables; elle a pu en acquérir certaines autres, moins importantes que les premières, grâce à l'occasion ou à sa facilité. Un rapide inventaire de ce qu'elle possède précédera l'étude spéciale de l'âge où elle commence à recevoir des *leçons*.

En première ligne, nous inscrirons les prières. Aucune petite fille, élevée comme nous supposons qu'elle doit l'être, n'ignorera ces naïves et simples paroles, senties par le cœur de l'enfant bien avant d'être comprises par son intelligence, qui mettent si admirablement en rapport la créature avec le créateur. Sa mère en aura graduellement augmenté la mesure. A quelques mots de soumission envers Dieu et de tendresse pour les parents, auront succédé des prières plus développées, celles que la religion même nous enseigne, et que ses livres les plus élémentaires proposent à notre piété. Maintenant la mémoire, quelque peu exercée, est capable de contenir ce précieux dépôt.

Il est à propos que les travaux d'aiguille commencent de bonne heure. Aussi avons-nous essayé les plus faciles, les plus amusants peut-être de ces travaux. Des canevas fort clairs d'abord, puis plus serrés, ont servi pour nous apprendre la *marque*, et déjà nous faisons preuve de quelque habileté en ce genre. Cependant, il y a bien encore, dans cette espèce d'écriture par l'aiguille, des traits manqués, des lettres de travers ou mal alignées. On ne nous a pas beaucoup grondées jusqu'ici, parce que le travail nous était plutôt accordé comme distraction agréable, qu'imposé comme obligation. Nous avons profité pourtant des principes qui nous étaient donnés sous forme de jeu, et cet avantage ne sera pas perdu pour la suite.

C'est à peu près de la même manière que nous avons appris à lire, ou, disons mieux, préludé à la connaissance de la lecture. On n'a pas voulu nous imposer de contrainte; seulement, on provoquait et on employait notre bonne volonté. Le peu que nous savons est fort incomplet, mais n'est pas faux ni emprunté à de mauvaises méthodes. C'est un essai qui aura aussi son utilité.

Nous ne sommes pas encore bien habiles dans la science du langage, ou, du moins, nous ne sommes pas fort accoutumées à remplacer les tours réguliers que l'analogie indique, par les exceptions que l'usage a consacrées. Néanmoins, ce que nous savons en ce genre est déjà beaucoup, et l'enseignement n'aura qu'à compléter ce que nous possédons réellement en principe, pourvu qu'il ne nous apporte pas ce qui rend tout progrès impossible, l'ennui.

Nos facultés ont acquis un degré de développement qui ouvre notre esprit à toutes les leçons de la mère-institutrice. Nous savons peu, mais nous sommes préparées pour apprendre. L'intelligence fait jouer ses mystérieux ressorts; le sentiment s'épanouit, et va au devant de l'influence maternelle. La mémoire, cette grande faculté de l'enfance, porte avec assurance un léger fardeau. L'attention a pris un certain aplomb, et résisterait peut-être à l'assaut des distractions pendant un gros quart d'heure. L'imagination, la sensibilité se tempèrent par une dose plus ou moins forte de jugement, et, bien qu'elles conservent une supériorité incontestable sur cette dernière faculté, encore bien timide, elles reçoivent déjà de son contact un caractère plus posé et plus rassis. Les erreurs des sens nous trouvent moins crédules, et un peu de réflexion corrige les impressions inexactes. L'ensemble des facultés dénote plus d'harmonie. Nous chancelons encore, mais nous avons marché à grands pas.

Hélas ! les défauts aussi, certains défauts du moins, ont suivi une progression ascendante ! nous étions gourmandes par instinct, jalouses, désobéissantes, par instinct ; nous avons commencé à l'être avec intention. Ce que notre petite volonté a gagné en force, ne s'est pas toujours appliqué au profit du bien. Nous savons cependant qu'un enfant a des devoirs à remplir ; que le bon Dieu et nos parents nous défendent d'être méchantes, et nous aiment davantage quand nous sommes bonnes. Nous avons aussi des qualités plus décidées, plus faciles à reconnaître que dans nos premières années ; plus de complaisance pour les autres, plus de facilité à nous repentir quand nous avons mal fait, un plus vif désir d'être approuvées de notre mère. Le bon et le mauvais côté de notre nature se sont étendus à la fois, offrant à la mère-institutrice plus de dangers, et en même temps plus de ressources pour l'avenir.

§ II. *Prévisions.* — Tout s'enchaîne ; il n'y a pas de faits isolés dans l'éducation, et il faut en bénir la Providence. Quelle rude et impraticable tâche ce serait, que de renouveler à chaque période du jeune âge des études et des soins qui n'auraient pas leurs racines dans le passé ! aussi madame Guizot [1] a-t-elle raison de dire, en parlant de ses deux petites filles qu'elle élève : « Je vois dans ces deux enfants de cinq et sept ans la créature humaine tout entière, telle à la fois qu'elle est aujourd'hui, et qu'elle doit devenir un jour. Dans ces organes imparfaits, dans cette intelligence incomplète, sont renfermés, depuis le premier moment de son existence, les germes de ce qui doit jamais en sortir de meilleur ou de plus mauvais : l'homme n'aura pas, dans tout le cours de sa vie, un mouvement qui n'appartienne à cette nature dont tout les traits sont déjà ébauchés dans l'enfant ; l'enfant ne recevra pas une impression un peu vive, un peu durable, une forme quelconque, dont l'effet ne doive influer sur la vie de l'homme. Ainsi la destinée, le but et le bonheur de l'existence, le développement des facultés, tout ce que nous sentons en nous de grand, d'important et d'utile, est contenu dans la pensée de l'éducation. »

Cette grande idée doit encourager, et non pas effrayer la mère de famille. Quand elle s'est rendu compte de ce que possède déjà sa fille, elle sait que son calcul n'est pas vain, et que ces éléments acquis lui serviront pour meubler l'esprit et développer le caractère. La prudente ménagère évalue les ressources de sa caisse, et sourit de joie lorsqu'elle voit dans ses économies un fonds qui ne manquera pas. Ainsi la bonne mère qui entreprend d'élever sa fille, à l'âge de l'éducation élémentaire, jette un regard satisfait sur le petit trésor amassé durant les dernières années, et qui doit s'accroître sous ses mains.

Elle devra même reconnaître que l'âge de cinq à dix ans, quelle que soit son importance, est celui qui se présente comme le plus facile, tant pour l'éducation morale que pour l'enseignement.

Sous le premier rapport, quoi de plus laborieux que les soins réclamés par la plus tendre enfance? La mère qui nourrit elle-même sa fille; qui, ensuite, la laisse le moins possible entre les mains des domestiques; qui lui prodigue tous les secours nécessaires à sa faiblesse et à son ignorance; qui démêle à travers les douteuses lumières de l'instinct le trait à peine indiqué de la pensée; qui, à toute heure, à tout moment, est occupée de sa fille, et, ne pouvant encore lui laisser un peu de liberté, la remet avec défiance, pour quelques instants qu'elle regrette, entre des mains étrangères; cette mère-là (et le portrait convient à beaucoup de mères) accomplit la partie la plus rude de son sublime apostolat.

Après dix ans, les études se compliquent, même dans le système d'instruction le plus modeste. Les objets d'enseignement, sans être abstraits, présentent des difficultés dont la mère-institutrice vient à bout, mais qu'on ne peut méconnaître. Grâce aux matériaux qui sont fournis à son zèle, elle a toujours assez d'avance pour communiquer à sa fille ce qu'elle-même revoit ou apprend ; mais enfin il faut bien convenir que la grammaire, l'histoire, la

(1) *Lettres de Famille sur l'éducation*, lettre I.

BIBLIOTEKA NARODOWA

géographie, l'arithmétique, imposeront à la mère un travail personnel sérieux. D'ailleurs, cette époque est en même temps celle d'un développement complet du caractère, celle des observations nombreuses, doublement intéressantes, et en elles-mêmes, et à cause de l'âge qui va suivre. Que d'attention, que d'efforts sont alors nécessaires! Que de moyens variés à mettre en œuvre! Que d'attraits à bien suivre cette tâche, mais que d'écueils à éviter!

Voyez au contraire comme tout sourit à l'éducation élémentaire. La mobilité de la petite fille est le défaut qui peut embarrasser le plus sa mère, parce qu'il empêche les qualités de prendre dès lors une solide assiette. Mais cet obstacle n'est pas comparable à la résistance que certains défauts, soutenus par une volonté mieux établie, opposeront peut-être un jour. L'inspiration du moment, sans beaucoup de réflexion et de calcul, suffira souvent pour placer ou maintenir la jeune élève dans une bonne voie. Sa mère aura besoin d'observer; l'esprit de suite lui sera du plus grand secours, cela est incontestable; mais il l'est également qu'elle peut réussir à moins de frais et toucher le port avec des manœuvres moins savantes qu'à la seconde période de l'éducation.

Pour l'étude, la démonstration est encore plus claire. Que prétendons-nous enseigner ou achever d'enseigner dans le cours élémentaire? la lecture, l'écriture, et ces premières notions qui se gravent si bien dans la mémoire des jeunes enfants, faculté que nous cultiverons encore par de simples et utiles exercices. Assurément, il n'y a rien là qui promette des difficultés d'enseignement, et, pour cette partie de son œuvre, la mère de famille n'a en quelque sorte qu'à suivre ses habitudes de chaque jour.

Elle comprendra donc à merveille, au début de l'éducation élémentaire, que, sans rien enlever à l'importance et au sérieux d'une semblable mission, tout doit être pour elle motif de courage et de persévérance. Mais aussi elle aura le bon esprit de croire qu'il n'y a tâche si facile qui ne demande une attention suivie, une modeste défiance de soi-même. Les rêves de succès, les châteaux en Espagne faussent la marche de l'éducation. Il faut que les projets, comme les moyens, soient simples, raisonnables, tout empreints d'un caractère pratique.

Entrons plus avant dans l'étude et l'appréciation des moyens. Il est prudent à nous de commencer par prier qu'on nous pardonne, si chaque observation n'est pas exclusivement relative à l'enfance. Si l'on pouvait parler d'un âge sans faire aucune allusion aux intérêts d'un autre âge, il faudrait supposer que l'enfant, l'adolescent, l'homme fait, sont trois personnes qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre; tandis qu'au contraire ce n'est que la même personne aux différentes époques de son développement. Il est donc inévitable que nos études sur l'éducation élémentaire entrent déjà par quelques points dans celles que nous ferons sur l'éducation moyenne. Mais nous tâcherons qu'elles les annoncent brièvement, parce que l'enfance n'exige pas une analyse aussi détaillée que l'adolescence; et surtout nous nous efforcerons de saisir et d'indiquer à la mère-institutrice les traits spéciaux, les difficultés et les ressources propres de l'âge qui nous occupe aujourd'hui.

SECTION II.

Méthode.

§ I. *Études.* — Madame Campan détermine dans les termes suivants [1] la somme de connaissances qu'une jeune fille, arrivée à l'âge de dix ans, doit avoir reçue de sa mère : «Quand un enfant de dix ans sait parfaitement lire... Quand il sait et répète avec intelligence vingt ou trente fables... Quand il écrit très bien pour son âge, qu'il fait déjà de petites dictées choisies dans les livres qu'il a lus; qu'il sait compter, tracer les chiffres, les ranger avec ordre et faire bien l'addition et la soustraction, il a parfaitement employé ses premières années, et la mère qui l'a conduit jusqu'à ce degré doit jouir du fruit de ses soins. » C'est à peu près ainsi que nous avons conçu l'enseignement élémentaire. Cependant, le besoin universel de connaissances qui se fait sentir aujourd'hui nous a imposé l'obligation de l'étendre un peu, en consacrant une partie aux premières notions indispensables. Nous n'avons pas à faire connaître ici les diverses parties du cours, si ce n'est par leurs titres; mais quelques réflexions sur la méthode commune d'enseignement qui leur est applicable ne seront pas hors de propos.

La modestie même de l'enseignement que nous conseillons proclame assez haut que nous n'aimons pas les petits prodiges. Nous ne les aimons pas même à l'âge où les forces se sont accrues, où l'intelligence s'est exercée, enfin où il semble qu'il y ait moins de péril à sortir de la voie ordinaire. Que sera-ce, lorsque la funeste indulgence de l'institutrice, ou son ardeur imprudente, poussera la petite fille de sept à huit ans à étonner par des résultats d'étude prématurés? Quelle pitié de faner cette fleur de jeunesse en la couvrant de la poussière des livres! de noircir ces petites mains rosées d'une encre ineffaçable! de plisser ce front ingénu! de courber cette mémoire svelte et flexible sous de lourds et indigestes souvenirs! Non, non; il ne faut pas forcer la nature. Il ne faut demander aux facultés de l'enfance que ce qu'elles peuvent produire sans contrainte. Chez celle-ci la moisson sera plus

(1) *De l'Éducation*, L. IV, ch. II.

abondante, elle le sera moins chez celle-là; mais du moins la culture chez l'une et l'autre aura été libre et facile. L'enfant dont la santé résisterait à la folle ambition de sa mère, jalouse de la voir briller si tôt, courrait au moins le risque de devenir pédante. Pédante à huit ans! quelle dérision! et cependant ce n'est pas une chimère, mais une chose fort possible, fort probable même, si le bon sens de la mère n'impose silence à sa vanité.

Une fois bien décidée à n'instruire sa fille que d'une manière simple et raisonnable, sans fatigue, sans prétention, la mère-institutrice doit s'appliquer à connaître les moments les plus favorables pour donner à son élève la vive intelligence de ses leçons. Expliquons-nous.

Avant tout, une règle est nécessaire. Comme nous supposons répartis entre plusieurs années des matériaux qui ne sont pas très nombreux, deux heures d'étude, partagées par une récréation, et placées dans la matinée, sembleront suffire au besoin de chaque jour. Ces heures seront régulières, invariables même, s'il est possible, et cela sera presque toujours possible. Nous ne parlons pas ici des travaux d'aiguille, des petites occupations de ménage, qui pourront occuper quelques autres moments dans la journée; mais seulement des leçons relatives à la lecture, à l'écriture, des exercices de mémoire, et de l'enseignement des premières notions les plus utiles.

Ce principe posé, il faut reconnaître qu'une petite fille de quatre ou cinq à neuf ou dix ans n'est pas toujours, à point nommé, dans la disposition la plus heureuse pour s'appliquer à chacun de ces modestes travaux. Aujourd'hui, grâce à la mobilité de son humeur, l'écriture la fatigue, tandis que la lecture l'intéresse; ou bien la lecture la fait bâiller, quoiqu'elle se prête volontiers à la récitation d'une fable assez longue. Ce n'est pas une raison pour changer les heures, pour déranger les habitudes. Un motif de santé, un cas imprévu et de force majeure, justifieraient seuls cette irrégularité. L'esprit d'ordre est si précieux, qu'il faut accoutumer l'enfant de très bonne heure à comprendre que chaque chose a son temps et sa place. Mais voici ce que nous conseillerions pour donner le change à une disposition capricieuse, et peut-être tout-à-fait involontaire. Que chaque partie de la tâche s'accomplisse; mais que celle qu'on remplit actuellement sans goût dure moins qu'à l'ordinaire. Ajoutons un attrait de plus à celle qui attire déjà notre élève. Ne luttons pas ce jour-là contre ses dégoûts, et profitons de la direction que prend son zèle. Le lendemain, comptons-y, la préférence aura changé d'objet. Alors, même prudence de notre part, même réserve à l'égard de ce qui déplaira; mêmes encouragements pour ce qui sera devenu agréable. Et ne craignons pas de provoquer ainsi le caprice. Nous faisons comme le cavalier qui rend et retire la bride à propos. Nous n'abandonnons rien, et ainsi la règle est sauvée; mais nous ne mettons pas d'obstination à faire goûter aujourd'hui ce qu'on goûtera de soi-même demain, parce que nous pourrions bien étendre un dégoût contagieux à tous les objets d'étude. Cet âge veut être induit doucement à s'instruire, et non pas être précipité dans la science. Il la prendrait en haine, et une mauvaise méthode le rendrait injuste envers ce qu'on doit lui faire aimer. Nous reviendrons plus tard, et en temps convenable, sur cette importante matière.

§ II. *Formation du caractère.* — Rien ne serait plus curieux pour un observateur même désintéressé, que les degrés successifs par lesquels passe un enfant pour développer son caractère. Au reste, un semblable observateur ne se rencontre guère dans l'éducation de famille. Mais le père, par exemple, qui n'usurpe pas sur les droits maternels le plaisir d'élever sa fille, et qui jouit de la gentillesse de cette enfant, sans avoir la charge de corriger ses défauts, distingue, avec une surprise toujours nouvelle, les progrès tantôt insensibles, tantôt subits, en apparence du moins, qui marquent le passage des premières aux dernières années de l'enfance. A plus forte raison, la mère-institutrice, qui sent et qui touche cette argile façonnée sous sa main, éprouve-t-elle un intérêt tendre et profond à la vue d'un développement si plein de merveilles. Qu'elle ne se laisse pas trop séduire à ce charme. Elle surtout, elle a besoin de conserver son rôle d'observatrice, et elle fera sagement de se rendre compte à l'avance de ce que ce rôle suppose de courageuses qualités.

La patience est certainement la première, pourvu qu'elle n'ait rien de commun avec la faiblesse et l'habitude des concessions malheureuses. L'observation fructueuse est impossible sans la patience, car elle seule peut donner le moyen de comparer et de mettre à profit mille détails fugitifs, qui, lorsqu'on les isole, paraissent sans valeur. La petite fille sur qui sa mère essaiera d'agir après quelques rapides et inexactes observations, lui sera complétement inconnue. Ses qualités pourront être réputées défauts, et ses défauts honorés du nom de qualités. L'enfant silencieuse et soumise passera pour têtue et maussade; la paresseuse pour timide, la curieuse pour avide d'instruction. Rien ne serait plus dangereux que de conclure en toute hâte, avant d'avoir pris la peine de recueillir ses souvenirs, de remonter au jour précédent, à la semaine écoulée. Ces comparaisons changent souvent la face des choses, et restituent à notre élève le blâme ou l'éloge qui lui est dû.

Or, de quoi s'agit-il? de corriger ce que cette souple et mobile nature a de défectueux, d'affermir ce qu'elle a de pur et de noble. Même quand nous la connaissons bien, il faut encore que la patience nous inspire pour di-

riger notre élève, comme elle nous a préparés à l'observer. « Montrez-lui toujours que vous vous possédez, dit le tendre et judicieux auteur de l'*Education des Filles*[1]. Rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. »

Cette qualité en entraîne presque nécessairement une autre, la douceur. Nous en craindrions plutôt l'abus que l'absence dans l'éducation maternelle. Aussi ne la recommanderons-nous qu'avec des réserves, froides sans doute pour le cœur d'une mère, mais qui seront comprises de toute mère aspirant au succès d'une solide éducation, son œuvre et sa gloire.

« Il est bien vrai, dit Locke[2], qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser passer sans en prendre connaissance; mais, à moins que la volonté n'y ait quelque part, il ne faudrait jamais les exagérer et les censurer fort rudement; on devrait plutôt les redresser avec une douceur proportionnée à la faiblesse de l'âge. Par ce moyen les enfants s'apercevront de ce qu'il y a de plus choquant dans chaque faute et apprendront à l'éviter; et, ce qui est le grand point, ils seront encouragés par là à se conserver l'intention droite et sincère, voyant que cette sincérité les met à couvert de toute réprimande considérable. »

Nous irons plus loin que cet écrivain, et nous dirons que, même en faisant une plus grande part à la volonté dans l'accomplissement de la faute, c'est encore par la douceur que l'action maternelle doit commencer. La vraie méthode de discipline en éducation, et envers tous les âges, est, selon nous, de faire d'abord usage d'avertissements doux, modérés, qui prouvent qu'on est patient parce qu'on est fort. Mais, après avoir établi ce principe, nous ajouterons que, si la faute ainsi traitée se renouvelle, l'institutrice doit être aussi prompte à la réprimer qu'elle a été prudente pour la prévenir. Quelque léger que soit le châtiment, il tirera de la rapidité de l'exécution une grande partie de son avantage. En outre, il est bien important que la douceur même conserve quelque chose de digne et de grave qui ne laisse jamais soupçonner la faiblesse. La mère la plus tendre peut trouver ce courage dans le désir de former le caractère de son enfant.

§ III. *Premiers obstacles.* — Ne craignons pas d'insister sur les obstacles qui attendent la mère-institutrice au début de l'éducation, assurés que nous sommes de trouver en elle une force suffisante pour les écarter de sa route.

La mobilité d'esprit de notre chère élève est sans contredit une raison pour que ses progrès soient un peu lents au gré de nos désirs. Lorsque nous parlons à une jeune fille déjà grande, non seulement elle nous comprend, mais elle se souvient de nos paroles; elle y attache du prix, et parce qu'elle a confiance en nous, et aussi parce qu'elle compare les avantages déjà recueillis à ceux qu'elle recueillera encore de son obéissance. Ici, rien de semblable, du moins dans la marche ordinaire des choses. La petite fille de cinq à dix ans comprend vite et oublie de même, veut nous complaire et se détourne de l'objet que nous lui recommandons, passe rapidement de la joie à la douleur et de la douleur à la joie, se console tout à coup par une niaiserie d'un reproche qui l'avait profondément touchée, enfin déroute souvent notre prudence et trompe nos calculs. Elle est encore trop près des premières années, toutes d'instinct mobile et irréfléchi, pour offrir une prise assurée à la main qui la gouverne. Les commencements de cette période surtout ont retenu en grande partie le caractère de celle qui la précède, et ce n'est guère que dans la seconde moitié qu'on sent croître l'influence jusqu'alors bornée et incertaine de la réflexion. Aussi, nous pouvons l'avouer, l'institutrice sans dévouement serait exposée à bien des mécomptes, et, par là même, à bien des dégoûts dans l'éducation élémentaire; plus d'une fois ses conseils, religieusement écoutés d'abord, seront interrompus par le nuage qui flotte ou la mouche qui vole; plus d'une fois, à la promesse sincère d'éviter une faute, succédera sans intervalle cette faute elle-même. Comme le poète de l'antiquité[1] qui, sous le fouet paternel, déclarait en vers qu'il ne versifierait plus, l'enfant promet de ne plus grimper sur une chaise, et, au dernier mot, tombe d'une chaise qu'il vient d'escalader en parlant. Il ne cherche pas à vous tromper; il est mobile, distrait, étourdi; il oublie, et il faut que son expérience sur un point se compose de souvenirs réitérés.

Ce n'est pas qu'il n'y ait chez les enfants de cet âge des idées arrêtées, ou plutôt des sensations persévérantes à plusieurs égards. Il n'est pas rare que les mêmes paroles se placent sur leurs lèvres à certains moments périodiques, comme si le renouvellement de circonstances pareilles ramenait invariablement les mêmes impressions. Mais aussi, on voit que cette régularité doit être provoquée par des occasions qui ne dépendent pas de la volonté des enfants. Quant à eux, leur naturel est variable, et leur pensée erre sans cesse sur des objets divers. Il est difficile de fixer leur attention, et quand nous croyons l'avoir subjuguée, nous la sentons glisser et s'échapper pour ainsi dire entre nos doigts.

Puis, il y a réellement des parties obscures, et que l'œil même d'une mère pourrait méconnaître, dans le caractère d'une petite fille

(1) Fénélon, *Éducation des Filles*, ch. v.
(2) *De l'Éducation des Enfants*, § LXXXIII.

(1) Ovide, auteur du livre *des Métamorphoses*; il vivait à Rome sous l'empereur Auguste.

de cinq à dix ans. C'est encore là un obstacle aux soins de l'institutrice. Si le médecin le plus habile est obligé assez souvent de faire des essais, de risquer des remèdes, de tâtonner enfin, parce que le vrai principe du mal sur lequel on le consulte ne se trahit pas tout d'abord même à la science exercée, il arrive à la mère-institutrice d'hésiter sur les moyens convenables pour fortifier une qualité mal déterminée, ou guérir un défaut qui n'a peut-être pas de racines. On a beau dire que le caractère des jeunes enfants est tout en dehors. Cela est vrai en ce sens qu'ils ne dissimulent pas, qu'ils n'ont pas le talent de prendre des masques, comme peuvent le faire les grandes personnes. Mais les enfants sont des êtres dont le développement est incomplet, dont les facultés, les qualités, les défauts ne sont pas plus nettement déterminés que les formes extérieures. L'esprit, le caractère de notre petite élève sont comme son visage; vifs, gracieux, peu prononcés, ébauche quelquefois menteuse de ce qu'ils pourront être un jour.

Enfin, et c'est le dernier aveu que nous arrachera notre sincérité, les premiers éléments des études ont quelque chose d'aride et d'ingrat qui peut coûter à transmettre. Ce n'est pas une occupation fort divertissante en elle-même que d'enseigner à lire, à écrire, que de faire réciter à plusieurs reprises des fragments d'une leçon enfantine. Pour les femmes qui ont de la littérature, voilà un travail facile et ennuyeux; pour celles qui s'occupent surtout de la science du ménage, c'est une tâche déjà difficile, parce qu'elle change les habitudes, et trop peu piquante en apparence pour dédommager de l'ennui.

Nous avons fait assez large la part des premiers obstacles qui peuvent effaroucher d'abord l'institutrice, et nous en avons parlé d'autant plus librement que la réponse à ces objections est partout, dans nos réflexions précédentes comme dans celles qui vont suivre, dans la nature même des choses, dans l'esprit et les ressources toutes spéciales de ce cours.

On ne saurait trop le redire; l'éducation, même au degré le plus humble et dans les conditions les plus simples, l'éducation élémentaire de la jeune fille, comme l'éducation moyenne, est impossible sans le dévouement de la mère-institutrice. Voilà le mot magique, la baguette de fée, le talisman qui fait crouler toute cette fantasmagorie d'obstacles impuissants. Animée de ce dévouement, qui n'est pas une vertu surnaturelle, mais la persévérance dans une œuvre selon son cœur, la mère de famille verra toute difficulté s'aplanir. Elle se sentira capable de cette patience dont nous avons déjà fait entrevoir les heureux fruits, de cette fermeté alliée à la douceur qu'il lui appartient mieux qu'à aucune personne étrangère de conserver envers sa fille. Pourquoi s'effraierait-elle d'une mission qui lui est départie par la Providence, et que nous aspirons à lui faciliter par nos études et nos conseils?

Cet immense amour que Dieu a placé dans le cœur des mères a déjà triomphé de bien des préjugés, et s'est révolté enfin contre les tyranniques séductions du monde. Nous ne sommes plus au siècle où il était de mauvais ton que la jeune mère allaitât sa fille, et celle qui se fait plus tard l'institutrice de son enfant, loin de paraître une femme pédante ou bizarre, ne recueille que des respects. L'intérieur de la famille, la discipline domestique, ont conquis les hommages qui leur sont dus. Ainsi, point de place au respect humain. Le monde même loue la mère qui instruit sa fille.

Et si maintenant nous examinons de plus près une tâche qui semblait rebutante et stérile, combien n'y reconnaîtrons-nous pas de charme, d'intérêt, de fécondité! La joie de la mère-institutrice, auteur et témoin des progrès de sa gracieuse élève dans le bien et dans l'étude, est bien plus intime que celle du sculpteur qui voit avec amour une statue de la beauté jaillir de son ciseau. Les résultats délassent des fatigues de l'entreprise, et ces résultats ne se font pas attendre. Ils éclosent en détail, à chaque épreuve, dans le mouvement de chaque jour. A travers les oscillations d'une nature mobile, l'œil de la mère distingue et saisit ce qui est resté de ses leçons. Tout n'est pas perdu, parce qu'une distraction a été plus forte qu'un souvenir; plus l'éducation marche en avant, plus la puissance aveugle des distractions s'affaiblit, non seulement par le progrès de l'âge, mais par l'habitude fréquente des impressions salutaires.

Un grand encouragement pour la mère-institutrice, c'est de voir que son élève prend goût même aux études qui passent pour arides, et aux occupations qu'on répute sévères, pourvu que ces études et ces occupations lui soient présentées comme il convient. En effet, un très grand tort en éducation, c'est de rester à notre point de vue, au lieu de nous placer à celui de l'enfance. N'oublions donc pas qu'à cinq ou six ans tout est nouveau, tout a de l'attrait dans la vie. Rien n'est plus naturel à l'enfant que de sourire aux choses inconnues. Parez à ses yeux les devoirs, les études que nous appelons graves; offrez-les-lui sous des couleurs qui ne soient pas fausses, mais qui ne soient pas tristes surtout, et vous le verrez impatient d'obtenir ce qui fait reculer quelquefois notre tiédeur ou notre paresse. Le sérieux des offices religieux, par exemple, la durée des cérémonies, l'immobilité et le silence qu'il convient de garder dans une église, et la contrainte nécessaire qu'impose la sainteté du lieu, pourraient effrayer les habitudes rieuses et indépendantes de l'enfance. Cependant, nous connaissons une petite fille de sept ans, à qui l'office du dimanche, présenté en perspective, cause pendant toute la semaine une préoccupation singulière, sans qu'elle paraisse

portée le moins du monde à l'exaltation religieuse. Il lui arrive fréquemment de demander à son réveil si l'on est arrivé au dimanche, et si la messe ne va pas bientôt commencer. Nous conviendrons que l'idée beaucoup plus profane de la petite toilette que le dimanche ramène est pour quelque chose dans son impatience ; mais il est bien vrai aussi que cette enfant, pleine de vivacité, de pétulance même, garde, pendant tout l'office, dont elle n'apprécie pas encore le caractère, une tenue aisée et calme, une physionomie reposée et satisfaite, qui excluent toute supposition de fatigue ou d'ennui. Tout dépend du mouvement imprimé par la mère de famille. Le culte n'aura rien de trop sévère, l'étude rien de trop épineux, la morale rien de trop abstrait pour la petite fille dont la mère saura revêtir chaque objet du charme qui peut le faire aimer.

CHAPITRE IV.

SOINS PHYSIQUES.

SECTION I.

Soins relatifs au développement des forces.

§ I. *Repas.* — Pour que le caractère se forme, pour que l'esprit s'exerce et s'enrichisse, sans qu'une cause toute matérielle vienne compliquer la tâche de la mère, il faut assurer d'abord la santé de notre élève, et un des moyens les plus efficaces pour atteindre ce but, c'est d'apporter le plus grand soin au choix et à la distribution des aliments.

Tout mets épicé, échauffant, n'est bon qu'à exciter un tempérament à la fois actif et délicat, à blaser le goût, à rendre difficile sur les aliments doux et simples, qui conviennent seuls à l'estomac de l'enfant. Cette sorte de nourriture encourage la gourmandise, parce qu'elle crée un appétit factice, qui ne se satisfait pas à bon marché. Il semble même que, s'il est raisonnable d'habituer le petit garçon à ce régime tempérant, malgré l'intérêt qu'il peut y avoir à l'aguerrir de bonne heure contre des changements de régime, c'est une obligation encore plus stricte envers la petite fille, que son avenir n'expose pas à de brusques changements. Néanmoins, ce que nous disons doit s'entendre de la nourriture en général, du système qu'il convient de suivre. Il serait aussi nuisible que puéril d'exclure complétement les mets de haut goût. Il suffit que l'emploi en soit très rare, que l'épreuve soit arrêtée si elle incommode, et que surtout la quantité dans ce cas soit tellement minime, qu'il ne puisse en résulter aucun mal sérieux.

Les repas, de quelque manière qu'on les compose, doivent toujours être pris sobrement. La digestion est active à l'âge de notre élève, mais l'organe qui accomplit la digestion se fatigue aisément. Fournissez assez souvent à ses besoins, mais avec modération. Ne vous laissez pas vaincre par des prières indiscrètes. La petite fille suit machinalement l'instinct de son appétit, et le mouvement commencé de son repas. Mais sa mère est obligée de se montrer prudente pour elle, et, en lui distribuant une nourriture calculée d'avance, elle lui mesure la santé.

Appuyons même quelque peu sur le grave inconvénient qu'il y aurait à tolérer l'insistance de la petite fille pour obtenir plus que sa mère ne juge à propos de lui donner. Il arriverait certainement des occasions où, de guerre lasse, la mère céderait sur quelque point, et se repentirait trop tard d'avoir cédé, lorsqu'elle verrait son enfant malade. Mettons ordre à cette habitude dès le commencement ; nous n'aurons qu'à nous en applaudir. Le mieux serait peut-être de refuser tout ce qui serait demandé, par cela seul qu'on le demanderait. S'il est difficile d'attendre tant de raison et un souvenir si exact de la part d'un enfant de cet âge, il faut du moins faire comprendre que le *non* une fois prononcé doit interdire toute réclamation nouvelle.

Comme aucun détail n'est indifférent dans un sujet dont les détails mêmes font l'importance, nous remarquerons que les jeunes enfants sont beaucoup plus avides des aliments solides que des boissons, excepté le lait, peut-être, qui a des droits si anciens à leur préférence. Il n'est pas rare qu'on soit obligé de contraindre pour ainsi dire à boire un enfant qu'on n'a nul besoin de contraindre à manger. Or, manger longtemps sans boire est chose peu favorable à la digestion, et la mère de famille fera bien de diriger quelquefois son attention sur ce point, de peur que l'indifférence

de l'enfant ne devienne de la répugnance, et la répugnance une cause de digestion laborieuse.

Il est utile que les heures des repas soient réglées, et non seulement celles des repas principaux, mais aussi celles des petites collations. Ce n'est pas qu'on ne puisse tenter quelquefois des exceptions, de peur qu'une exception, survenue par force majeure, ne nuise à la santé de la petite fille qui ne s'y serait nullement préparée; mais cet avantage peut être obtenu sans qu'on abandonne une règle en harmonie avec les usages de la famille, et qui est après tout ce qu'il y a de plus favorable à la santé de l'enfant.

§ II. *Sommeil.* — Un long sommeil est nécessaire à notre élève ; car nous devons espérer qu'elle se sera donné assez de mouvement dans la journée pour acquérir le droit de prolonger son repos pendant la nuit. Elle se couchera de bonne heure, parce qu'elle a perdu sans doute l'habitude des sommes que les très petits enfants font d'ordinaire au milieu du jour. Le coup de huit heures, par exemple, est généralement un instant bien choisi, commode pour les parents, naturel pour les enfants de cinq à dix ans, qui, de là, peuvent dormir bravement jusqu'au lendemain matin vers sept heures.

Quand il n'y a pas quelque raison particulière de santé qui force à des concessions inusitées, il est à propos d'éviter la mollesse du coucher, et de maintenir le lit de l'enfant assez dur pour qu'elle ne puisse y contracter d'échauffement, assez souple pour que ses membres délicats puissent s'y étendre sans fatigue. C'est là une recommandation qui peut s'appliquer aux deux sexes et à tous les âges.

Ce qui s'applique plus spécialement à l'âge de l'éducation élémentaire pour les filles, c'est le conseil que nous donnerons de prendre garde aux histoires racontées en leur présence avant l'heure du sommeil. Mobiles, crédules, sans expérience, d'une imagination vive que ne règle pas encore la réflexion, elles écoutent avec curiosité les récits étranges d'aventures tragiques ou mystérieuses. Le soir a d'ailleurs quelque chose qui prête de la force aux impressions lugubres. L'heure du coucher arrive. Les parents, qui croient avoir seulement occupé la veillée par une anecdote sans conséquence, s'endorment tranquillement. Cependant, la petite tête travaille sur l'oreiller; des figures inconnues tourbillonnent devant les yeux fermés de la petite fille ; des sons discordants tintent dans ses oreilles ; elle s'agite en dormant ; le pesant cauchemar oppresse sa poitrine ; elle prononce des mots entrecoupés, dans lesquels on reconnaît facilement le souvenir qui la tourmente. Elle se tourne et retourne vingt fois sans s'éveiller tout à fait, et le lendemain matin son teint pâle et ses yeux battus attestent la mauvaise nuit qu'elle a passée. Leçon sévère pour le narrateur inconsidéré qui a compromis la santé de cette enfant par une sorte d'excitation morale. Nous nous bornons maintenant au point de vue physique; il sera facile d'en déduire plus tard les graves inconvénients qu'une telle imprudence entraînerait pour le caractère de notre élève.

§ III. *Exercice.* — Le corps ne prendra son libre développement que par le mouvement et l'exercice, moyen que la nature impose et que la prudence doit régler.

Le plus naturel, le plus universel des exercices, c'est la promenade. Utile à tous les âges, elle est indispensable à l'enfance. Rien ne fortifiera notre élève et ne secondera sa croissance comme l'habitude régulière d'aller au grand air toutes les fois que le temps ne suscite pas un obstacle sérieux.

C'est surtout à la suite des repas que nous conseillerons volontiers de conduire la petite fille à la promenade, parce que le mouvement lui étant toujours nécessaire, elle sera bien obligée, à défaut de cet exercice, d'en prendre un qui sera moins favorable peut-être à la digestion. Nous pensons qu'il vaut mieux pour elle marcher que sauter après avoir pris de la nourriture. Cependant, outre l'obstacle du mauvais temps que nous indiquions tout à l'heure, nous avouons que l'inconvénient est beaucoup moindre pour un enfant que pour une personne faite. L'enfant sain et bien constitué n'est pas sensible à cette différence, comme peuvent l'être ceux qui auraient une santé délicate à un âge plus avancé. Puis, la mère de famille n'est pas toujours libre de choisir pour une promenade le temps qui suit le repas. Il se pourrait, par exemple, qu'un enfant plus jeune la retînt au logis, parce qu'elle éviterait avec raison de le laisser entre les mains des domestiques, au moment où ceux-ci déjeunent et dînent à leur tour. Bornons-nous donc à dire que cette combinaison, quand elle est possible, nous semble celle qu'il convient d'adopter.

La promenade, au reste, est loin de suffire à l'activité de notre élève. Quoiqu'elle ne puisse pas être accoutumée aux gambades, aux cris poussés à pleine poitrine, comme on les tolère chez les petits garçons, il y a des exercices moins paisibles, moins méthodiques que la promenade, qui sont très propres à développer ses forces, et auxquels nous lui permettrons de se livrer. Ces exercices ne sont pas très variés à l'époque de l'éducation élémentaire, du moins jusque vers la neuvième année. Sauter, bondir, courir dans un jardin, folâtrer en famille dans certains jeux enfantins qui exigent qu'on exécute quelques mouvements rapides, telles sont à peu près les seules ressources de ce genre, et, quoique assez uniformes, la vivacité de celles qui les emploient sait les varier abondamment. Lorsque l'éducation moyenne approche, de la neuvième à la dixième année, on peut songer aux moyens les plus simples de la gymnastique. Alors cet art commence à paraître utile. Jus-

que-là, il y a trop de fragilité dans les membres délicats de la petite fille, pour qu'on risque d'ajouter à l'action de la nature une méthode artificielle qui deviendrait un danger.

Les exercices propres à développer les forces doivent, aussi bien que les repas, être sobres et fréquents. Il y a des excès de mouvement comme des excès de nourriture. Si l'attention maternelle ne suivait pas les jeux de l'enfant, la première impulsion qu'il se donne à lui-même ne s'arrêterait qu'avec l'épuisement de ses forces. Son courage au jeu survit au besoin réel d'exercice, comme son désir de manger se prolonge souvent après l'appétit. Il tournera sur lui-même jusqu'à ce qu'il tombe étourdi et troublé; il sautera jusqu'à ce que le sang se porte violemment au visage. Arrêtez-le à temps, et laissez-lui la perspective de recommencer après un repos suffisant.

Cette observation est commune aux deux sexes; mais elle acquiert une double force quand nous l'appliquons aux petites filles. Celles-ci, en effet, doivent de très bonne heure observer dans leurs jeux et exercices, comme dans toutes leurs habitudes, une mesure, une réserve, qu'on n'exige pas au même degré des jeunes garçons.

Plus mobiles, plus susceptibles d'impressions vives, elles sont encore plus agitées qu'eux par des exercices prolongés. Il leur est plus nuisible, en même temps qu'il leur sied moins, de jouer d'une façon bruyante. Elles savent moins s'arrêter, une fois lancées, et la certitude que nous n'entravons en rien leur développement, parce que nous restreignons un peu leur pétulance, doit nous rassurer sur la peine que nous pouvons leur causer par la défense de prolonger quelque tapage peut-être amusant.

Voyons toujours, dans la petite fille qui va croître sous nos yeux, les premiers traits de la jeune fille qui s'élèvera ensuite à l'éducation moyenne, puis à l'éducation supérieure. Quoique ce soit un heureux système, suivant nous, que d'épargner le plus de chagrins possible à l'enfance, il en est qu'on doit avoir le courage de leur faire éprouver dans leur intérêt à venir. C'est là ce qui distingue les enfants gâtés de ceux qu'on élève avec une tendresse intelligente. Les premiers ne savent ni se priver ni souffrir, et arrivent à penser que tout ce qui les contrarie leur est hostile. Les seconds, au contraire, s'habituent peu à peu à discerner à travers la privation l'utilité plus grande qu'ils en retirent, et ils apprennent à une bonne école, à celle de l'obéissance filiale, une vertu nécessaire à toutes les époques de la vie, la résignation.

SECTION II.

Soins relatifs spécialement à l'entretien de la santé.

§ I. ***Propreté.*** — **Notre élève est parvenue** à cet âge où la petite fille doit épargner à sa mère l'embarras d'une grande partie des soins de propreté dont elle ne pouvait s'acquitter jusqu'alors sans quelque secours. On ne risque rien à se montrer de plus en plus exigeant sur ce chapitre dont il est temps de s'occuper très sérieusement.

D'abord, la santé réclame une propreté constante, et c'est le premier point de vue sous lequel nous l'envisageons ici. Plus l'enfant aime à jouer, plus elle aura de peine à contracter cette salutaire habitude. Les joujoux couverts d'une peinture qui se détache entre les doigts, les mains souillées de poussière et portées au visage, peuvent nuire et défigurer. Souvent, les petits maux extérieurs qui viennent aux enfants n'ont pas d'autre cause. La santé veut que le linge soit bien blanc, les mains et le visage fréquemment lavés. On sait bien qu'il faut passer quelques oublis à l'étourderie de l'enfance; mais, à cinq ou six ans, notre élève peut très bien faire son apprentissage. Sa mère la surveillera, pour ainsi dire, du coin de l'œil, et la guidera sans la dispenser d'une besogne personnelle.

Heureusement, c'est là une des qualités que la mère-institutrice inspirera le plus aisément à sa jeune élève. Les petites filles, par un pressentiment de leur vocation de ménage, sont naturellement portées au soin et à la propreté. Quand elles ont franchi ces premières années où rien de ce qui exige une dose de réflexion ne les occupe, elles commencent à se faire à elles-mêmes de petits principes qu'elles exagèrent même quelquefois, par exemple lorsque la vanité ou l'esprit de coquetterie s'en mêle. Et qu'on ne s'étonne pas de nous entendre appliquer de si grands mots à de si petites personnes. L'expérience prouve que bien des défauts, regardés comme le triste privilége d'un âge plus avancé, s'agitent déjà en germe remuant et vivace dans les cœurs des jeunes enfants.

Ainsi, l'institutrice aura parfaitement raison de recommander à sa fille, obligée de marcher dans une route boueuse, de suivre aussi proprement que possible ce chemin malencontreux. Elle doit l'habituer à conserver sa bonne tenue dans les occasions où un peu de négligence la lui ferait perdre; ce n'est pas une leçon de coquetterie qu'elle prétend lui donner. Cependant, nous avons rencontré, il y a peu de jours, une petite coquette de trois ans, qui, en pareille circonstance, se désespérait d'une tache de boue dont sa prudence n'avait pu la préserver. Rien n'était risible comme l'expression naïve de sa douleur. A six ou sept ans, cette expression eût été plus poignante encore, si nous admettons la même disposition d'esprit.

Néanmoins, ne nous croyons pas dispensés de prêcher sans cesse la propreté, parce que la petite fille s'y trouverait portée, quelquefois outre mesure, par une inclination natu-

relle. Il y a toujours moins d'inconvénient à présumer la négligence qu'à se reposer sur le soin d'un enfant, pourvu que les conseils ne tombent pas dans les minuties, et qu'on ne fatigue pas celle qu'on veut diriger.

Les distractions fréquentes, pendant les repas, compromettent beaucoup l'observance des règles de la propreté. C'est un texte habituel de remontrances pour les mères de famille. La bonne tenue à table est une habitude qu'il doit être facile de donner à notre élève, dont le petit amour-propre est déjà fort éveillé, et capable de lui répéter tout bas avec force les avis maternels.

Mais où la propreté doit régner sans distraction et sans partage, c'est la conservation, c'est l'emploi des objets de toilette, du linge, et de tous les effets d'habillement. La petite fille de sept ou huit ans n'aura pas, comme la jeune fille de douze ans, l'*administration* des effets qu'elle possède; mais elle sera déjà pour une grande part dans les soins que sa mère et sa bonne prendront pour en assurer la tenue. Nettoyer, ployer, ranger dans un ordre convenable, abriter contre la poussière, toutes choses que notre élève peut commencer à faire sans maladresse et avec goût, sous une surveillance éclairée.

Et il n'est aucune de ces précautions qui n'intéresse directement ou indirectement la santé; car l'usage, les scrupules même de la propreté entretiennent la fraîcheur du teint, l'élasticité de la peau, la facile circulation du sang, et assurent ainsi aux forces vives de l'enfance tout leur ressort.

§ II. *Toilette.* — Il convient d'ajouter quelques mots sur la question de la toilette. La *propreté* ne suffirait pas pour que la petite fille parût habillée comme l'intérêt de sa santé le réclame. Il faut aussi que les vêtements soient *aisés*; il n'y a rien d'aussi dangereux que l'oubli de cette règle de prudence. Les infirmités précoces, le rachitisme, les maladies graves peuvent être le triste fruit des habits trop serrés ou des souliers trop étroits. Aussi comprenons-nous l'indignation, un peu hardie en paroles, du philosophe Locke, qui, après avoir donné un conseil analogue au nôtre, s'écrie [1] : « J'ai vu tant d'exemples d'enfants qui ont reçu de grandes incommodités pour avoir été trop serrés, que je ne saurais m'empêcher d'en conclure qu'il y a d'autres créatures que les singes, qui, peu supérieures en sagesse à ces animaux, perdent leurs enfants par une passion insensée, et les étouffent, pour ainsi dire, en les embrassant trop fortement. »

D'ailleurs, à l'intérêt de santé proprement dit s'ajoute un autre intérêt qui s'y rattache par un lien très intime. Les vêtements étroits, sous prétexte de donner à la toilette une grâce très contestable et peu nécessaire, mettent obstacle aux jeux, aux exercices salutaires dont notre élève a besoin. Il est même à propos que, pour se livrer sans contrainte à ces jeux de son âge, elle soit habillée ordinairement d'étoffes commodes, mais un peu grossières, qui ne craignent que médiocrement les chutes ou les accrocs; qui résistent un peu, s'il en est besoin, à l'action momentanée du soleil ou de la pluie; enfin qui soient destinées à couvrir la petite fille, et non à la parer.

Nous savons que, plus d'une fois, la vue des robes humbles et communes, qui n'ont que le mérite d'être utiles, chagrinera la petite personne qui tient déjà aux atours. La mère-institutrice saura résister aux prières et même aux larmes qui proviendront de cette cause, et elle fera comprendre que vouloir toujours être *belle*, c'est s'exposer à demeurer comme une statue, privée de courir, de sauter, et craignant à chaque mouvement de déranger une pièce de cet attirail hors de saison.

Quoique nous regardions comme très utile d'habituer les enfants de bonne heure et par degrés à certaines intempéries, nous pensons que, pour les jeunes filles surtout, une éducation à la spartiate entraînerait dix imprudences en compensation d'un succès. Par exemple, nous ne pourrions nous associer au conseil du philosophe que nous avons cité plus haut, et qui voudrait voir aux enfants des chaussures tellement minces que l'eau pût y pénétrer à coup sûr. Au contraire, nous recommanderons à la mère, jalouse de la santé de sa fille, de veiller à ce qu'elle soit toujours chaussée de manière à se maintenir les pieds secs. On peut avouer qu'alors les accidents sont plus graves, parce que l'habitude n'y a point préparé. Mais comment nier le danger de la précaution elle-même, et comment ne pas préférer à un essai toujours périlleux les soins raisonnables d'une surveillance attentive?

Ajoutons, pour ce qui regarde la coiffure, que la tête de la petite fille restant d'ordinaire garnie de ses cheveux, on peut sans difficulté l'habituer à demeurer tête nue, sauf le cas d'une indisposition, ou à moins qu'il ne soit nécessaire de la préserver de la pluie ou du soleil. Dans ces moments d'exception, on évitera de la charger d'une lourde coiffure, d'autant plus nuisible pour elle qu'elle ne la porterait qu'en passant.

§ III. *Influence du moral sur le physique.* — Dans nos réflexions sur les soins qui intéressent la santé de notre chère élève, nous ne pouvons oublier un conseil bien important. Tout le monde sait quelle influence les dispositions physiques exercent sur l'âme. Une personne malade devient grondeuse et difficile; un mal de tête rend maussade; une fatigue nerveuse inspire des caprices. C'est là une des conditions de notre faible humanité.

(1) *De l'Éducation des Enfants*, § XII.

Mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est l'influence que les dispositions morales étendent sur les habitudes de la santé. L'irritation du caractère excite l'agitation du corps. Un chagrin cause une maladie; un reproche reçu cause une migraine; un accès de colère trouble les organes de la digestion. En revanche, le calme de l'esprit se reflète en quelque sorte sur le visage, et s'y rend visible par le sourire et la fraîcheur. La satisfaction intérieure tient les organes dans un harmonieux équilibre; et, pour nous attacher plus spécialement à notre sujet, la petite fille qui se trouve heureuse a beaucoup plus de chances qu'une autre de se bien porter.

Quelle conclusion tirerons-nous de ces vérités? La mère-institutrice la déduira facilement elle-même. C'est qu'elle doit s'efforcer de maintenir la paix dans le cœur de son enfant, d'éloigner d'elle les agitations et les inquiétudes, de la conduire enfin, le visage souriant, l'humeur facile, dans une voie de bonheur et de santé.

Est-ce à dire que, de peur de lui causer de la peine, elle doive s'asservir à ses fantaisies, et composer avec ses défauts? Nous lui donnons précisément un conseil tout opposé. Une volonté douce et ferme, accommodée à la faiblesse, mais persévérante jusqu'à la ténacité, voilà ce qui doit abréger l'épreuve par laquelle toute éducation passe nécessairement. Attaquez à la racine, quoique avec des ménagements pleins de prudence, les défauts de votre enfant; ne craignez pas de lui faire voir, outre le mal qu'elle a pu faire, les inconvénients qui en résultent pour sa santé : ce gonflement des yeux et du visage qui suit un accès d'emportement, ce malaise qu'entraîne un acte de gourmandise, cet accident même auquel une faute de désobéissance a donné lieu. Allez plus loin. Faites voir que tous les défauts produisent des conséquences physiques, presque également funestes : que la petite fille colère, indocile, menteuse, étant toujours grondée, et par cela même toujours triste, souvent occupée à pleurer dans un coin, au lieu de jouer et de courir librement au grand air, ne se développera pas comme celle qui goûte tous les utiles plaisirs de son âge; que, lorsqu'on n'est pas *sage*, on est moins sûr de grandir; que les pleurs et les chagrins perpétuels font enfin maigrir une petite fille déraisonnable, fanent ses joues, et lui font perdre l'appétit avec la franche gaieté. Ces conséquences ne les atteindront pas toutes, mais toutes peuvent, doivent les craindre, et, quoique vous ayez à leur inspirer des scrupules plus nobles, celui-là n'est pas méprisable, et il vous fournira toujours un argument de plus.

C'est une remarque faite depuis longtemps, et qui n'a rien perdu de sa justesse, que les enfants de la dernière classe du peuple ont souvent les traits déformés, la taille gâtée, l'extérieur maladif sans maladie réelle, et que ces indices d'une race qui dégénère tiennent surtout à la mauvaise éducation, tant morale que physique. Le défaut de propreté, les privations, les fatigues, y sont pour beaucoup sans doute; mais il est certain que l'habitude des clameurs violentes, des grimaces à l'appui des injures, d'une mauvaise humeur qui ne se refuse aucun geste, aucune démonstration grossière, contribue beaucoup aussi à ce hideux résultat.

CHAPITRE V.

DE L'INSTINCT.

§ I. *Ses caractères.* — Rejetées au second plan dans l'étude de l'éducation moyenne, les considérations que l'instinct peut fournir occuperont dans l'éducation élémentaire une place beaucoup plus importante. C'est ici en effet que nous sommes intéressés à connaître cette influence vive et mystérieuse qu'on appelle l'instinct; car c'est ici qu'elle commence à s'exercer au détriment ou à l'avantage de notre élève, à l'honneur ou à la ruine de l'éducation.

Les premières années, il est vrai, sont encore plus exclusivement remplies des œuvres de l'instinct; mais, dans les premières années, cette puissance est presque aveugle, et ses effets sont assez indistincts. Dans l'enfance comme nous l'entendons, de quatre ou cinq ans à neuf ou dix, il n'en est plus de même. Une combinaison s'effectue; un mélange s'opère; un élément très peu sensible jusqu'alors modifie de plus en plus l'instinct en l'éclairant d'une lumière encore indécise; cet élément, c'est la réflexion. « L'âge de cinq à sept ans, dit Mme Necker de Saussure [1], a cela de particulier que les instincts primitifs s'y joignent

(1) *L'Éducation progressive*, L. V, ch. IV.

à la raison naissante, et que l'enfant qui s'en va s'y rencontre avec l'homme qui arrive. Ce moment est en conséquence le plus favorable pour conserver ce qu'il peut y avoir d'heureux dans les dispositions du premier âge, en les liant intimement à celles de l'âge suivant. »

Distinguons avant tout, et avec le plus de précision possible, l'instinct de la réflexion.

L'instinct est une disposition naturelle et simple qui se développe d'elle-même, et qui ne se rend pas raison de son mouvement. Il y a des instincts de l'esprit et des instincts du corps. L'appétit est un instinct matériel ; la curiosité est un instinct de l'intelligence. Nous apportons tous en naissant des dispositions instinctives que nous tenons de la Providence, et que, par cela même, nous devons croire à leur place, alors que des facultés plus hautes seraient au-dessus de nos forces et de nos besoins.

La réflexion est cet acte de l'esprit qui fait que nous nous replions sur nous-mêmes pour juger de ce que nous avons dit ou à dire, fait ou à faire, pensé ou à penser. Cet acte suppose des observations séparées, puis des comparaisons ; il n'est pas simple comme l'instinct ; et il appartient essentiellement à une période plus avancée.

Mais il est facile de comprendre que ces deux forces, quoique très diverses, ne sont pas incompatibles. La réflexion n'est pas infaillible ; l'instinct est souvent la plus rapide expression de la vérité. Il peut donc, il doit y avoir un moment où la première vienne s'associer au second, lui prête son concours sérieux et reçoive son impulsion naïve. Il en résulte une alliance, quelquefois aussi un combat. Peu à peu les parts, inégales dans les premières années, où la principale appartenait à l'instinct, redeviennent inégales dans le sens contraire, et le progrès de l'âge accroît chaque jour la supériorité de la réflexion.

Au temps de l'éducation élémentaire, l'instinct domine encore, quoiqu'il perde chaque jour quelque portion de son empire. Tantôt il est justifié par la réflexion, tantôt il est contredit par elle. Toujours il exerce une puissante influence, que nous ne saurions trop étudier.

Nous avons à peine besoin de faire remarquer que les dispositions instinctives, considérées chez les enfants, sont beaucoup plus nombreuses et, pour la plupart, plus nobles que celles dont la volonté de Dieu a doué les animaux privés de la raison. Ceux-ci n'ont que les instincts purement corporels, ou ceux qui les mettent en rapport avec leurs maîtres, comme la fidélité du chien par exemple. Leur conservation personnelle, et le service de l'homme, tels sont les mobiles qui les font agir. Chez les enfants, les instincts primitifs renferment et annoncent à l'avance les produits d'une faculté plus haute, et qui est propre à l'espèce humaine, la raison.

Ce qu'il est intéressant d'établir, pour donner à nos efforts une direction vraiment pratique, c'est qu'un certain nombre des instincts primitifs est commun aux deux sexes ; mais que plusieurs d'entre eux, sans être totalement étrangers à l'un des deux sexes, appartiennent beaucoup plus spécialement à l'autre. Ce serait donc rester dans le vague, et affaiblir l'action de la mère-institutrice, que de lui montrer dans une esquisse hâtive les divers accidents de l'instinct, sans appeler toute son attention sur ceux qu'elle devra surtout observer dans sa fille. Nous tâcherons d'échapper à ce reproche dans les chapitres suivants.

L'opinion de Locke [1] est que, dès les premières années, on peut juger si bien des passions et des inclinations dominantes d'un enfant, que, dans la suite, on ne sera pas embarrassé de deviner ses vues, lors même que ses desseins seront plus cachés. Ce que le philosophe fait reposer sur l'attentive observation des instincts de l'enfance, une science moderne et périlleuse, la phrénologie, veut l'appuyer sur des saillies du crâne, qui correspondent, suivant elle, à la puissance plus ou moins grande de nos penchants. Quel que fût notre désir d'offrir à la mère de famille un moyen d'observation aussi commode, puisqu'elle n'aurait qu'à promener le doigt sur la tête de sa fille pour reconnaître en elle l'instinct de la soumission ou de la colère, de la bienveillance ou de la jalousie, nous ne croyons pas que cette science soit encore assez sûre d'elle-même pour prêter un si grand secours à l'éducation. Bornons-nous donc, jusqu'à plus ample informé, à l'observation morale, patiente, persévérante. Jugeons des dispositions par les actes, et consacrons tout notre zèle à l'emploi des moyens nécessaires pour rectifier ce qui est mal, et pour développer ce qui est bien.

§ II. *Dangers de l'instinct.*— Presque tous les dangers de l'instinct sont dans ses nombreuses chances d'erreur. Les mauvais instincts sont souvent des inspirations qui se trompent d'objet, comme les mauvais desseins seront plus tard des écarts de logique, en même temps que des atteintes portées au devoir. Les bons instincts eux-mêmes peuvent s'attacher à des objets qui n'aient point avec eux d'affinité naturelle. Quelques exemples viendront à l'appui de ces assertions.

Jenny, avec ses sept ans bien sonnés, est déjà capable de réfléchir quelquefois ; mais, comme à la mobilité de son âge elle joint beaucoup d'étourderie, elle agit de premier mouvement, bien plus souvent que par réflexion. Aussi se trompe-t-elle maintes fois, tantôt parce qu'elle cède à l'entraînement d'un vilain défaut, comme la jalousie ou la colère, tantôt parce qu'elle exerce mal à propos une de ses bonnes qualités, comme la sympathie ou l'obéissance. Observons-la quelque temps. La voici qui s'a-

(1) *De l'Éducation des Enfants*, § CV.

gite et qui s'emporte sans préambule? Pourquoi? parce que sa *bonne* refuse de l'emmener avec elle dans une course assez longue, dont elle ne pourrait se tirer sans fatigue. Si elle lui donnait le temps d'expliquer ce que nous disons là, elle serait affliger peut-être, mais non irritée; elle aurait compris que sa bonne n'a pas formé le dessein de la contrister; au contraire, elle a supposé cette mauvaise intention sans réfléchir, et sans penser que la mauvaise intention même justifierait fort peu un accès de colère. Pourquoi maintenant Jenny regarde-t-elle de travers son frère âgé de neuf ans, à qui sa mère vient de faire cadeau d'un joli petit livre? La jalousie s'est glissée si vite dans son cœur, qu'elle n'a pas vu un second petit livre, non moins joli que le premier, que la bonne mère lui tendait avec un sourire. Elle n'a pas songé le moins du monde qu'on ne peut faire deux choses à la fois, qu'il était naturel de commencer par l'aîné de la famille. Un instinct mauvais, parti d'une erreur que la moindre réflexion eût corrigée, s'est fait jour subitement. L'autre jour, elle s'est mise à pleurer à chaudes larmes, parce que son père, fort gai d'ailleurs, lui racontait les aventures lamentables d'un petit chien. Il l'avait prévenue que c'était un conte; mais la vivacité d'une imagination que la réflexion ne règle pas encore l'a emportée. Nous l'avons vue aussi faire une chute assez dangereuse en suivant un louable instinct d'obéissance; sa mère lui avait demandé un objet placé sur un meuble élevé, et qu'elle croyait plus à sa portée. Jenny aurait pu reconnaître et dire que l'entreprise était trop difficile, et sa bonne mère l'eût excusée; elle ne l'a pas fait, elle a grimpé maladroitement sur le meuble, elle est retombée et s'est ouvert le front.

En un mot, l'instinct, comme on le dit, est naturellement aveugle, et nous sommes obligés de nous prémunir contre ses erreurs.

Ajoutons néanmoins que cette considération ne doit pas acquérir trop d'importance; autrement, l'instinct deviendrait un prétexte, une sorte d'excuse banale, qui semblerait pouvoir expliquer des erreurs même de la réflexion. L'éducation n'est jamais stationnaire; les facultés marchent et se développent avec l'âge, et la petite fille de neuf ans réfléchit déjà beaucoup plus que celle de six ans. Ainsi, des idées, vraies dans leur ensemble pour tout ce qui regarde la période élémentaire, se modifient dans leur application, à mesure que la période moyenne approche. C'est un tissu qui doit être souple, flexible sous la main chargée de lui donner forme et couleur.

§ III. *Avantages de l'instinct.* — Le grand avantage de l'instinct, c'est d'être merveilleusement approprié aux besoins de chaque âge.

Il remplace presque toutes les facultés dans les premières années; ou plutôt il est presque à lui seul toute leur expression sensible. C'est qu'en effet, à cette époque, la réflexion maternelle entoure, enveloppe le petit enfant, et le dispense de la réflexion personnelle. Qu'en ferait-il, lui qui ne peut rien par lui-même, et dont tous les besoins sont satisfaits?

A l'âge où est parvenue notre élève, que lui faut-il? des moyens de former son caractère et de cultiver son intelligence; moyens encore modestes, timides, mais enfin qui constituent un progrès. Or, dans ce progrès, ne voyons-nous pas déjà deux rôles s'annoncer? d'une part, il faut à la petite fille un guide éclairé et qui sache réfléchir; de l'autre, il faut à la mère, qui est ce guide dévoué, une élève portée à l'entendre, à la suivre, et poussée vers ses leçons par un instinct généreux. C'est ainsi, en effet, que la mission s'accomplit; non sans que les rôles se rapprochent quelquefois; car il y a des moments de réflexion pour l'enfant, des moments d'inspiration, de décision instinctive pour la mère; mais, en somme, l'instinct est d'un côté, la réflexion de l'autre, et l'éducation se poursuit sous la double influence des deux plus grandes forces de l'esprit humain.

Supposons un moment que l'instinct n'agisse pas en notre élève, qu'il n'exprime pas au dehors ses dispositions intérieures, et que la mère-institutrice soit réduite à inculquer par degrés à la petite fille l'apprentissage de la réflexion. Quelle tâche ingrate, ou, pour mieux dire, impraticable! L'enfant serait alors comme une machine inerte qui attend tout son mouvement d'une force étrangère; comme le bois d'un instrument où la main du facteur n'a pas encore logé une âme sonore; comme le verre dont la transparence est impuissante pour reproduire l'image des objets, avant que le tain l'ait métamorphosé en une glace fidèle. Heureusement, il n'en est pas ainsi. L'instinct de notre élève manifeste, sans qu'elle puisse s'en défendre, ses bons et ses mauvais penchants. Il la trahit, mais en la trahissant il la sert, car il met sa mère sur la voie des ressources qu'elle doit développer pour lui donner de l'instruction et un heureux caractère. Il lui fait commettre beaucoup d'erreurs, mais ces erreurs mêmes profitent à l'éducation, puisqu'elles sont aisément reconnues, et qu'il devient alors facile d'en attaquer et d'en combattre le principe.

Et non seulement l'instinct est un moyen d'action qui seconde puissamment l'institutrice; il est encore le lien naturel, la transition prévue qui rattache l'enfance à l'adolescence; l'enfance où une faculté nouvelle, la raison, commence à poindre, à l'adolescence où cette même faculté, la raison, la réflexion, le jugement, comme il conviendra de l'appeler, prend une assez grande importance pour être opposée souvent avec bonheur aux aveugles inspirations de l'instinct.

CHAPITRE VI.

DES SENS.

SECTION I.

Étude des sens en eux-mêmes.

§ I. *Caractères des sens.* — Tout résolus que nous sommes à fuir le langage métaphysique, et à nous préserver de tout ce qui pourrait donner à nos simples conseils une prétention savante, il faut bien que nous entrions, avec la mère de famille qui nous écoute, dans quelques détails sur les principaux objets méditités, et plus d'une fois obscurcis, par les écoles philosophiques. Notre sujet nous amène d'abord à parler des sens.

Quelle marche suivra naturellement l'éducation de notre élève? le progrès s'opérera-t-il d'abord par l'intelligence, ou d'abord par les instincts sensibles! Question facile à résoudre. C'est le côté sensible de notre nature qui s'exerce et se fortifie le premier, ou du moins, si l'intelligence ne reste jamais inactive, son mouvement caché et timide ne peut lutter de puissance à l'origine avec l'immense activité et l'énergique progrès des sens. Il viendra bientôt un moment où cette surabondance de vie physique se réglera en proportion du développement acquis par le principe intellectuel; mais, lorsque l'éducation élémentaire commence, les sens dominent, et les objets extérieurs éclipsent le jour bien pâle encore de la réflexion.

Connaissons-la donc, cette puissance si grande, et quelquefois si tyrannique; interrogeons-la sur tout ce qu'elle a de relatif à nos études. Demandons-lui la révélation de ses erreurs, la confidence de ses ressources.

La première distinction à faire est celle-ci: Lorsqu'on parle des *sens*, on entend souvent cette disposition générale que nous avons à recevoir des impressions agréables ou désagréables, comme lorsqu'on dit d'une personne évanouie qu'elle va *reprendre ses sens*, ou d'une personne effrayée par l'orage, que le tonnerre *trouble ses sens*.

Dans une acception plus restreinte, on appelle *les cinq sens* les diverses facultés que nous possédons d'être affectés par les objets extérieurs, c'est-à-dire, la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat et le goût. L'œil, organe de la vue, l'oreille, organe de l'ouïe, quelquefois la main, principal organe du toucher, se prennent dans le langage pour ces facultés elles-mêmes.

Ceci brièvement établi, nous nous comprendrons facilement quand nous parlerons des sens. Tantôt, il s'agira des cinq sens proprement dits, tantôt du principe de la sensibilité physique en général.

Une étroite relation unit le corps à l'âme, et, conséquemment, les sens à l'intelligence. Sans cesse nous recourons au témoignage de nos sens, et l'enfant plus souvent que personne, car, dans cette croissance simultanée de son corps et des facultés de son esprit, c'est le corps, la sensibilité physique, le domaine des sens enfin, qui reçoit le premier son libre et fort développement.

Et en effet, d'où viennent un grand nombre de nos connaissances? d'où viennent toutes celles dont il est facile à notre élève elle-même de reconnaître l'origine? Elles sont fournies par les sens. Les propriétés des corps, nous ne les connaissons que par les impressions sensibles. La vue nous donne la couleur, et, jusqu'à un certain point, la forme, la distance, le mouvement des objets. Nous devons à l'ouïe la connaissance du son, et, par suite, de la parole et de la musique; à l'odorat, sens moins fécond, le discernement des odeurs; au goût, la notion des saveurs; au toucher enfin, celle de la forme, du mouvement, de l'étendue, de la résistance, de la température, et de plusieurs autres propriétés importantes.

Dans un corps bien organisé, les cinq sens, en vertu de leurs relations, se contrôlent et se rectifient. On a remarqué avec raison que le toucher est plus exact, plus impartial que les autres sens, et qu'il se trompe plus rarement. Nous reviendrons bientôt sur leurs erreurs.

La sensibilité physique est extrême dans le jeune âge, et la raison en est simple. Tout ce qui frappe les sens de notre élève est nouveau pour elle. Elle n'a pas assez d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre, de mains pour toucher. Elle voudrait prendre possession de tout ce qu'elle ignore. Déjà visible et constante dans le petit enfant au berceau, cette avidité de tout saisir change de forme, mais ne perd rien de son énergie, dans la petite fille de sept ou huit ans. Au lieu d'agiter ses bras et de

crier d'impatience, elle parle, elle interroge, elle va et vient avec une émotion toujours croissante. Elle ne comprend que faiblement la difficulté d'obtenir, parce que cette difficulté est quelque chose d'abstrait, tandis que l'objet désiré est matériel et palpable. Le spectacle d'une fête la fait trépigner d'aise, la perte d'un jouet préféré lui coûte des larmes abondantes. Chez la petite fille, bien plus que chez le jeune garçon, et malgré le frein de la réserve naturelle, tout se tourne en excitation vive, mais heureusement peu profonde. La mobilité de l'âge guérit les blessures que fait à ce jeune cœur le principe irritable de la sensibilité.

Cette puissance n'est pas isolée. Elle exerce et subit à son tour une double influence. Les sens agissent fortement sur l'esprit, et en accélèrent ou en retardent le progrès ; l'esprit réagit sur les sens, les stimule ou les modère.

Regardez l'enfant arrivé à l'âge de l'éducation élémentaire: admirez ce teint fleuri, cette santé solide, cette pleine jouissance des facultés qui s'exercent par les organes des sens. Sauf des exceptions douloureuses, où est la petite fille de huit ans qui n'ait pas l'ouïe fine, la vue perçante, le palais et l'odorat susceptibles, le toucher prompt et délicat? Les sens, chez elle, atteignent dès lors une perfection relative, qui peut durer, puis se perdre, mais qui ne s'accroîtra plus. Sa taille, il est vrai, n'est pas développée ; elle grandira, elle se fortifiera ; mais enfin elle se tient ferme, elle marche droit ; elle a beaucoup d'agilité et assez de vigueur. En outre, son appétit est excellent, son sommeil long et tranquille. Tout ce qui constitue la vie physique, elle le possède au degré le plus éminent.

En est-il de même de la vie intellectuelle et morale? Arrêtons maintenant nos regards sur cette autre partie du tableau.

Ici, ce n'est plus un petit monde tout organisé qui se révèle; c'est le chaos qui se débrouille. Nous voyons passer devant nous des ombres de facultés, légères et privées jusqu'alors de substance ; un jugement dont nous distinguons à peine la marche ; une volonté qui trébuche à chaque pas ; une sensibilité morale, une imagination, qui n'empruntent guère qu'aux sens le peu de couleur et de caractère qu'on y soupçonne ; une mémoire, enfin, qui a plus de corps et de consistance que les autres facultés, mais qui ne sera guère pendant longtemps que le souvenir des faits matériels et des choses sensibles. Toutes ces ombres se meuvent avec rapidité, mais leurs mouvements s'interrompent brusquement, recommencent sans ordre, et l'œuvre à laquelle elles semblent concourir avance lentement. Elle avance néanmoins, et l'âge suivant en recueillera les fruits. Chaque jour apporte aux facultés de l'enfant un peu de force et de richesse. Graduellement, et selon le progrès des années, toutes grandissent, s'étendent, fleurissent, et c'est peut-être vers le terme de l'éducation supérieure, vers la dix-huitième année, que l'esprit de la jeune fille est arrivé à son plus harmonieux développement.

Il en est des dispositions morales, des qualités et des défauts, comme des facultés intellectuelles. De six à dix ans, ces dispositions germent et essaient de s'épanouir au jour ; mais il faut bien des tâtonnements pour les diriger, les étouffer, les affermir. Elles se montrent, puis se cachent pour reparaître encore sous des formes indécises. Il faudra découvrir la tendresse filiale sous l'étourderie oublieuse, l'égoïsme naissant sous les caresses en apparence désintéressées, la franchise sous l'impolitesse, la paresse sous les distractions. Tous ces principes fermentent et se font jour, mais ils sont encore faibles, hésitants ; ils se prononcent par degrés et suivent le cours de l'âge. L'éducation moyenne les verra déjà sous une forme assez complète pour pouvoir les saisir et leur donner la plus favorable direction.

De cette inégale répartition de force entre le principe sensible et le principe intellectuel ou moral, chez la petite fille de cinq à dix ans, il résulte que l'influence d'un principe sur l'autre, quoique réelle des deux parts, appartient bien plus spécialement aux sens. Quelques observations vont nous en convaincre, et prouveront à la mère-institutrice combien il lui importe, dans l'éducation élémentaire, d'étudier le pouvoir des sens sur l'esprit.

Supposons qu'une faute ait été commise, qu'une mercuriale maternelle en ait été la conséquence, et que l'enfant, grondée par sa mère, soit dans l'affliction ; maintenant, qu'une troupe de musiciens ambulants passe sous vos fenêtres, faisant retentir les airs des aigres sons de leurs instruments; ou, si vous l'aimez mieux, qu'un livre de gravures enluminées soit ouvert et feuilleté par vous pour la première fois; ou encore, il faut bien le dire, que le fumet appétissant d'un plat qu'on aime, et qui va paraître, arrive jusqu'à vous. Qu'est devenu le chagrin? Où est le regret? Que reste-t-il de l'impression morale? Tout cela est, sinon détruit, du moins bien affaibli par l'impression qui a frappé les sens. On a presque honte de le dire, mais il faut être sincère; à cet âge, une ritournelle plaisante, une belle image, un mets bien sucré ont la puissance de calmer subitement bien des douleurs.

Tournons la médaille. Notre élève assiste à un spectacle de marionnettes. Les aventures de Polichinelle, ses querelles avec sa femme, avec le diable, avec le procureur pire et plus noir que le diable même, l'intéressent au plus haut degré. Toute son âme est dans ses yeux; elle ne perd pas un geste, pas une parole ; elle rit de tout son cœur ; elle a peur ; elle se rassure ; elle se met avec une singulière vivacité d'émotion à la place des personnages. Le plaisir qu'éprouve son petit frère qui a neuf ans,

juste un an de plus qu'elle, n'est rien en comparaison du sien. Vous cependant, mère prudente, qui ne vous souciez pas de voir votre enfant assister à ce drame suspect qui se joue en plein air, vous vous êtes doutée que sa *bonne*, mue par une niaise curiosité, l'y conduirait malgré votre défense. Vous avez suivi la promenade, et, après quelques observations faites à la *bonne*, vous ramenez l'enfant. Elle obéit, mais avec quelle tristesse! l'envie de vous complaire, vos douces et amicales réflexions sur la sottise, sur le mauvais genre de ce spectacle bouffon, ont bien peu de force contre ce souvenir tout animé, tout vivant, contre ces figures que votre fille voit encore, ces joyeux lazzis qui bourdonnent à ses oreilles. Les sens, occupés par toutes ces folies, empêchent la voix bien faible encor du jugement de se faire entendre. Vous ne parlez qu'à l'esprit; Polichinelle parlait aux yeux.

Chacun peut multiplier à son gré ces deux sortes d'exemples, et il lui sera démontré qu'à l'époque de l'éducation élémentaire, le principe intellectuel et moral exerce quelque influence sur le principe sensible; mais que le mobile tout puissant alors, c'est celui des sens.

§ II. *Erreurs des sens.* — De quelle importance n'est-il donc pas de bien examiner le degré de confiance que mérite cette faculté prépondérante, ou, en d'autres termes, de bien discerner les erreurs des sens et les secours qu'ils peuvent prêter à l'éducation!

L'histoire de leurs erreurs serait si longue, que nous nous sentons portés à l'abréger tout d'abord. D'ailleurs, nous ne pourrions la détailler sans faire une de ces dissertations philosophiques qui inspirent à la mère de famille et à nous une frayeur salutaire; et ces longs détails n'importent pas à notre sujet.

Reconnaissons toutefois les principales erreurs auxquelles les sens nous exposent.

Nous pouvons nous convaincre que, dans un état parfaitement sain des organes, les sens se trompent, et trompent souvent notre jugement. Un objet carré paraîtra rond à l'œil, en raison de la distance; un son viendra de gauche et semblera venir de droite. L'œil et l'oreille, affectés inexactement, causeront une erreur du jugement qui affirmera un fait sans réalité. Réduits à l'odorat ou au goût, nous attribuerons à certains corps des propriétés qui appartiendront à d'autres. Le toucher nous trompera moins, parce qu'il exclut les erreurs provenant de la distance, et qu'il fait des expériences toutes positives. Néanmoins, nous n'oserions déclarer qu'il se maintiendra exempt d'erreur.

Et tantôt les sens se trompent, chacun dans son action particulière; tantôt, et c'est le cas le plus fréquent, ils s'induisent en erreur en se substituant les uns aux autres. Le vieil Isaac, privé du secours de la vue, croit reconnaître, en touchant la peau de chevreau qui couvre Jacob, la poitrine velue de son fils Esaü. Vous croyez entendre le roulement du tonnerre; c'est une voiture de pierres qu'on décharge à quelque distance. Vous voyez un fruit appétissant; vous pensez qu'il est succulent au goût; ce que la vue ne vous dit pas, c'est que ce fruit est une pâte habilement nuancée des couleurs de la nature. Vous vous êtes trop pressé de vouloir en exprimer le jus.

Rien n'est donc plus fertile en illusions que le domaine des sens. Imprimée d'abord sur l'organe, l'erreur, par une route invisible dont nous ne possédons pas le secret, arrive à l'esprit qu'elle abuse. Encore peu exercé dans l'enfance, le jugement accepte souvent sans contrôle le fait inexact, ou même chimérique, qui parvient jusqu'à lui par la voie des sens. De là, cette crédulité immense des enfants, crédulité qui se retrouve même chez les personnes avancées en âge, soit dans les pays où la civilisation n'a pas pénétré, soit dans les familles sans culture intellectuelle, dans bon nombre de nos paysans même du dix-neuvième siècle, qui sont quelquefois des années à découvrir l'imposture des charlatans et des faux sorciers. C'est toujours l'enfance de l'esprit à des âges divers. Notre élève, toute aux impressions des sens, croira sans examen aux apparences que la réflexion jugerait les moins vraisemblables. Aussi sera-t-il bien facile de lui faire peur, en grossissant la voix, en supposant un diable descendant de la cheminée ou grattant à la porte, en faisant ou disant quelqu'une de ces mille sottises que des domestiques imprudents se permettent quelquefois. Il ne sera pas moins aisé de lui donner de fausses joies, en lui promettant quelque chose qu'on n'a ni l'intention ni le pouvoir de mettre à sa discrétion. Oh! combien l'imprévoyance, la légèreté de ceux qui l'entourent ajoutent aux chances déjà si nombreuses de ses illusions! Elle est ignorante et crédule; elle se tromperait à chaque instant par la faute des sens dont elle ne peut encore secouer le joug; que sera-ce si nos propres fautes s'ajoutent à sa faiblesse, et quels dangers n'en seront pas la conséquence inévitable?

Ajoutons, pour dernière considération, que les erreurs des sens ne constituent pas tout le danger du principe sensible. Il faut craindre aussi l'excitation trop vive de ce principe, même lorsqu'il ne se trompe pas et qu'il n'est pas trompé. Nous ne pourrions sans péril pour la santé, pour le développement des autres facultés de notre élève, satisfaire au-delà d'une certaine mesure les plus innocentes de ses préférences. Elle aime à entendre de la musique; mais, si vous frappez sans repos son oreille des sons d'un instrument, vous la rendrez malade ou folle. Sachez vous arrêter quand la fatigue commence, ou quand vous sentez qu'elle peut commencer.

Les émotions qui viennent des sens ont

toujours quelque chose de maladif, de fébrile, qui indique leur origine. Nous parlons des émotions trop fortes, et non de celles qui favorisent au contraire les progrès de l'intelligence par un doux et naturel ébranlement.

§ III. *Exercice raisonnable des sens.* — Nous ne voudrions pas laisser conclure de nos réflexions, que nous voyons uniquement dans les sens une source d'erreurs funestes, une occasion de sérieux dangers. Il est très vrai que cette puissance, qui pèse surtout sur les années de l'enfance, expose l'éducation à un double écueil. Voyons pourtant quel côté favorable elle présente, et nous descendrons ensuite dans le détail des ressources qu'elle peut fournir.

D'abord il faut reconnaître que la faculté sensible, comme les autres facultés, a été mise en nous par la Providence, qui en a prescrit le bon usage, mais en a permis l'abus. Notre mérite consiste précisément à ne pas en abuser, quoique nous soyons libres de le faire.

Naturellement donc la faculté sensible, les sens, ne sont qu'un moyen de plus de répondre aux vues de la Providence, et de satisfaire à notre destinée.

Tout se réduit donc à bien diriger cette faculté, à régler le développement, et à prévenir les écarts de cette puissance.

Les sens, avons-nous dit, causent de nombreuses erreurs; mais nous avons commencé par leur faire honneur d'une grande partie de nos connaissances. Privés de ces instruments admirables, si une telle supposition pouvait être un moment admise, nous changerions de nature. Eux seuls nous mettent en communication avec tout ce qui nous entoure, nous révèlent l'univers, et nous rendent possible la société de nos semblables.

Puis ces erreurs mêmes, que nous avons dû signaler, peuvent se rectifier de deux manières.

Quelques-unes, les plus grossières, ne s'accréditeront pas chez notre élève, parce que la lumière naturelle et spontanée de l'esprit, même avant que le jugement l'éclaire d'une lumière réfléchie, peut montrer soudain ce qui est et ce qui n'est pas. La petite fille de six ans, qui voit un jeune homme se couvrir la figure d'un masque représentant un vieillard, sait bien, quelle que soit la perfection du masque, qu'elle a toujours devant elle le jeune homme dont elle n'aperçoit plus les traits.

Mais une cause très efficace de réduction dans le nombre des erreurs signalées, c'est la surveillance réciproque que les sens exercent les uns sur les autres pour se rectifier mutuellement. La peinture, par la magie de ses couleurs, a donné à une surface unie l'apparence des aspérités et des accidents d'un terrain; votre œil s'y trompe; mais que votre doigt touche la toile, et vous revenez de l'illusion à la vérité. Le peintre qui avait si bien représenté un rideau, que son rival le pressait avec ironie d'enlever ce voile jeté sur un chef-d'œuvre, le tira de son illusion en lui faisant toucher son tableau. Une ressemblance extrême entre deux personnes nous trouble, nous embarrasse. Écoutons-les. Le son de leur voix va peut-être nous délivrer aussitôt de ce doute, et nos oreilles viendront en aide à nos yeux.

Enfin, si les sens offrent des chances d'erreur et de danger, ils ont leur utile et glorieux emploi dans l'ordre des desseins de la Providence. Il nous reste à examiner comment nous devons mettre à profit, en faveur de notre élève, les moyens nombreux qu'ils peuvent fournir.

SECTION II.

Parti à tirer de l'étude des sens.

§ I. *Enseignement.* — Nous n'aurions rien fait si, après avoir essayé de nous rendre compte de ce que les sens renferment de dangereux ou d'utile à notre point de vue, nous restions enveloppés dans des observations générales, toujours un peu vagues, malgré les efforts sérieux qu'on peut faire pour leur donner un caractère de précision.

Arrivons donc promptement à la pratique, ce grand et infaillible contrôle de la théorie, et faisons passer les idées dans les faits.

Il y a deux branches dans l'éducation complète : l'enseignement ou les études, l'éducation morale ou la formation du caractère.

Notre première question sera donc celle-ci : Comment nous servirons-nous, pour l'enseignement de notre élève, des lumières que nous aura données une étude simple ou raisonnable des sens?

Cette étude nous a fait connaître que l'enfance est toute soumise à leur empire; qu'elle recherche tout ce qui est sensible, palpable; qu'elle comprend ce qui se touche, beaucoup mieux que ce qui arrive à son intelligence par une abstraction; que, d'un autre côté, elle est très accessible aux erreurs auxquelles donne lieu le principe sensible, et très exposée aux dangers qui résultent de ces erreurs.

Notre marche est toute tracée par ce relevé de nos observations.

Il en résulte d'abord que nous devons substituer autant que possible l'examen et la description des objets à leur définition abstraite, les faits aux paroles, faire toucher au doigt tout ce qui peut tomber sous les sens.

Précisons davantage encore, et bornons-nous strictement à ce que comprendra l'enseignement élémentaire.

Pour la lecture, nous éviterons les préceptes, et nous ferons beaucoup pratiquer. Nous tâcherons que les mots abstraits soient rares, surtout dans les commencements, et que la plupart expriment des êtres sensibles,

comme les animaux, toujours intéressants pour l'enfance, ou des actions très connues d'elle, comme se promener, parler, dormir. Il se glissera bien quelques mots, quelques tours abstraits parmi les autres ; ceux-là passeront à la faveur des premiers, et plus tard vous en accroîtrez naturellement le nombre. Les figures d'hommes, d'animaux, les représentations de lieux, d'actions, au-dessous desquelles le nom se trouve, nous paraissent même une bonne manière d'attirer notre élève. Seulement ne la laissons pas s'intéresser au signe au point d'oublier le nom, et que ces deux souvenirs soient inséparables pour elle.

Dans l'enseignement de l'écriture, suivons les mêmes errements. Point d'abstractions dans les exemples ; mais des mots connus, représentant des choses sensibles ou des actions usuelles ; quelques enjolivements au besoin, qui amusent les yeux, en préparant l'esprit sans trop le distraire. Quant à l'exécution, l'art de l'écriture est tout positif, et l'intelligence n'a presque aucun effort à faire pour le saisir. L'œil et la main de l'enfant sont pour la plus grande part dans son œuvre.

Les exercices de mémoire présenteront surtout, comme les pages de lecture, comme les exemples d'écriture, et plus nécessairement encore, des faits sensibles, des traits bien connus. Remarquons qu'ici notre élève a besoin de comprendre assez pour retenir, ce qui nous impose la loi de choisir des choses doublement compréhensibles. Les petites fables bien choisies, dans La Fontaine, dans Fénelon, dans Florian, sont excellentes pour cet objet. L'enfant s'intéresse naturellement aux animaux ; il les connaît, ou les comprend ; il aime passionnément les historiettes, et ces fables ne sont pas autre chose. Puissants motifs pour qu'il apprenne avec plaisir, et qu'il retienne d'une manière durable ! Il ne comprend pas ces fables, dites-vous avec J.-J. Rousseau. Il n'en saisit pas toutes les délicatesses. Ni vous non plus peut-être ; mais ce qu'il en conçoit très distinctement suffit pour l'attacher aujourd'hui, et pour réduire à peu de chose l'inconvénient de ne pouvoir goûter le reste que plus tard.

Mais combien n'est-il pas à propos de mettre à profit cette étude des sens dans l'enseignement des notions diverses et usuelles que notre élève doit recevoir de nous ? C'est même cette considération qui posera une limite à la liste nombreuse que nous aurions pu former. Nous voulons que l'enfant connaisse tout ce qu'on peut comprendre, à son âge, des faits et des conventions qui se rencontrent dans la pratique. Or, à son âge, on goûte, on saisit, on retient les faits qui prennent un corps et un visage, les conventions tellement usuelles qu'on s'y heurte, pour ainsi dire, à chaque pas. Point de préceptes, encore un coup, ou que les préceptes, chose abstraite et rebutante pour notre élève, arrivent le plus tard possible ; mais des faits, des descriptions qui parlent aux yeux, des souvenirs familiers, des détails connus pour arriver au résultat encore ignoré.

Et c'est ici le théâtre le plus vaste pour l'application de notre conseil. Les notions utiles ne s'apprendront pas seulement dans notre livre ; elles seront recueillies et enseignées par la mère-institutrice dans des occasions de tous les instants. La curiosité de la petite fille ne laissera rien passer d'inconnu sans questionner sa mère. Chaque objet nouveau qu'elle rencontrera, chaque phénomène dont elle sera témoin, excitera son impatience d'apprendre. Quand sa mère ne sera pas en mesure de la satisfaire, elle lui dira simplement que l'explication ne pourra être donnée que plus tard ; mais, si elle peut répondre, qu'elle ait soin de ne rien dire de vague ni d'abstrait ; qu'elle anime, qu'elle personnifie, qu'elle donne à ses paroles quelque chose de palpable, qui soit à la portée de son enfant.

Même avec ce caractère tout sensible, l'enseignement fatiguerait la petite fille, s'il était prolongé. Parlez aux sens, et par là même à cette faculté si voisine des sens, l'imagination ; mais que vos explications soient brèves. C'est un tableau que vous faites ; n'en délayez pas les couleurs.

Fuyez aussi la monotonie. Vous perdriez, par le défaut de variété, ce que vous obtenez d'avantages en renonçant aux abstractions. Les abstractions ne sont pas comprises ; elles ennuient. L'uniformité ôte bientôt la force de comprendre ; elle ennuie également ; et l'ennemi mortel de tout enseignement, c'est l'ennui. Intéressez donc, non seulement par un choix de moyens qui s'adressent aux sens, mais par la diversité et l'heureuse combinaison de ces moyens. Changez à temps de signes et d'images. L'expérience, si vous êtes attentive, vous montrera promptement l'à-propos.

§ II. *Formation du caractère.* — Nous arrivons à la seconde question : comment profiterons-nous de l'étude des sens pour former le caractère de notre chère élève ?

Évidemment la première conséquence qui sorte encore de cette étude, c'est que nous ne pouvons trop éviter les moyens qui supposent une intelligence développée et une faculté de comprendre les abstractions.

Le plus remarquable de ces moyens, ce sont les préceptes, les règles générales de conduite. Risquez-les quelquefois sans prétention à la suite d'un fait. Si notre élève s'est approprié un jouet qui ne lui appartienne pas ; lorsque vous l'aurez fait convenir qu'elle n'aimerait pas à voir prendre un de ses joujoux, puisque celui-là était à un autre, et que cet autre est fondé à le réclamer, ajoutez, si vous voulez, qu'on ne doit jamais s'approprier le bien d'autrui. Le fait fera comprendre

la règle. Mais si vous commenciez par une belle théorie sur le droit de propriété, en l'absence d'un fait qui fît concevoir sensiblement la propriété violée, vous risqueriez fort de voir l'enfant ouvrir de grands yeux, étouffer bientôt un bâillement, et chercher à droite et à gauche un moyen prompt d'échapper à votre éloquence.

Nous affirmons avec confiance que cette observation peut être étendue à tous les cas. Le fait d'abord, et quelquefois le fait seul, car il renferme implicitement l'idée générale, et, quoique le jeune enfant ne s'en rende pas compte, il garde intérieurement une impression qui se grave et s'éclaire plus tard sous la lumière croissante de la conscience.

La petite Mathilde, à sept ans, n'avait pas encore pris des habitudes bien décidées d'obéissance. Elle avait été plusieurs fois grondée par sa mère pour avoir tardé à faire ce qu'elle lui ordonnait, pour avoir grimpé sur un siége d'où elle pouvait faire une chute dangereuse, enfin pour plus d'une négligence volontaire. Sa bonne mère ne lui avait jamais adressé de phrases abstraites et générales. Elle s'était contentée de lui remontrer le tort qu'elle avait de braver des défenses déjà faites, et de lui témoigner combien sa désobéissance l'affligeait. Cependant, comme la petite mutine ne manquait pas d'adresse, elle trouvait toujours quelque moyen d'atténuer les inconvénients de sa conduite. Un jour qu'elle s'était hissée sur un meuble où il lui avait été interdit de monter, elle tombe la tête la première et se fait une énorme bosse au front. Nous étions présents, et nous fûmes bien surpris quand nous la vîmes se relever sans pousser un cri, sans verser une larme, souriant presque, et se remettant à des jeux moins hasardeux. Un travail se faisait dans ce jeune esprit. Elle se reportait aux actes de désobéissance déjà commis; elle se souvenait des reproches, et peut-être des prédictions de sa mère; un avertissement plus rude que la parole maternelle parlait à ses sens, et lui révélait subitement que, blessée par sa faute, elle perdait le droit de se plaindre. Elle ne dissimulait pas; elle démêlait instinctivement un précepte général dans le fait particulier dont elle avait à souffrir.

La mère-institutrice sera brève, sans sécheresse, dans ses exhortations, parce que, malgré tout le soin possible, elle ne leur ôtera qu'à moitié le caractère indirect et abstrait qui menace toujours de s'y attacher. Veut-elle récompenser? Que la récompense, annoncée en peu de mots, frappe les yeux, et soit touchée par la main de notre heureuse élève. Doit-elle punir? Que le châtiment, sans longues menaces, s'accomplisse par une action simple et rapide. L'enfant s'endort sur une récompense trop soigneusement analysée d'avance, et une punition, précédée d'une longue préface, perd son influence sensible, sa vivante efficacité.

Le spectacle des bonnes actions, des scènes douces et riantes, est un puissant moyen de former le caractère par les impressions des sens. La vue d'une aumône bien faite est la meilleure leçon de charité. Une visite faite à propos dans une excellente école est le plus éloquent panégyrique de l'instruction. De même, rien ne rendra notre élève prudente comme la vue d'un accident arrivé par imprudence; une petite fille dont l'orgueil sera humilié en sa présence lui donnera, sans le savoir, une leçon ineffaçable d'humilité.

Tous les sens peuvent concourir en quelque sorte à rectifier les travers du caractère. Que répondra la petite fille obstinée à nier de loin la chaleur d'un poêle, lorsque sa mère la forcera d'y poser la main et que la sensation d'une demi-brûlure avertira son opiniâtreté? L'épreuve du toucher sera venue au secours de l'éducation morale. Et de quelle utilité la musique, ce charme de l'oreille, ne sera-t-elle pas pour inspirer le goût des récréations décentes et contribuer à la douce politesse des mœurs!

L'extérieur de notre élève sera pour sa mère un constant objet de soins et d'attention. La propreté, la tenue simple et convenable, seront tout aussi bien des moyens d'affermir les bonnes qualités de cette enfant, que des mesures d'ordre matériel. La petite fille de huit ans qui est *malpropre sur soi*, comme parle Molière [1], n'aura pas plus d'ordre dans les idées que dans ses vêtements; celle qui aura la tête ou les épaules chargées de colifichets ridicules aura aussi l'esprit de bizarrerie et de coquetterie, et de grandes dispositions à se fausser le jugement.

Il importe donc que tout ce qui s'adresse aux sens de notre élève soit réglé, ménagé par l'intelligence de sa mère. Toute soumise à l'influence du principe sensible, il faut que, grâce à sa vigilante institutrice, elle n'en reçoive que des bienfaits.

Voilà le but moral que nous pouvons atteindre, le parti que nous pouvons tirer de l'étude des sens. Ce but est un; les moyens d'y parvenir sont divers, puisque la source des impressions sensibles est d'une variété inépuisable. Est-il en notre pouvoir d'énumérer toutes les occasions qui s'offriront à nous d'agir sur le cœur de notre élève par les impressions salutaires dont nous frapperons ses sens? Non, sans doute, et il suffit que la mère-institutrice, persuadée de l'importance qui caractérise cette partie de sa tâche, se tienne toujours prête à l'accomplir.

Rappelons, en terminant ce chapitre, une vérité que nous avons déjà reconnue, et qui doit encourager les efforts de la mère de fa-

(1) *Misanthrope.*

mille en les rendant plus fructueux; c'est que les sens se rectifient souvent les uns par les autres, et qu'elle pourra, plus d'une fois, convaincre par le toucher sa fille que tromperait la vue, et détruire par le secours de l'ouïe l'erreur de la vue ou du toucher.

CHAPITRE VII.

DU LANGAGE.

SECTION I.

Du langage en lui-même et dans ses applications.

§ 1. *Du langage en lui-même.* — Nous ne saurions nous lasser de redire que notre sujet, pas plus que notre intention, ne comporte une étude ou un style métaphysique. Ne pouvant fuir des questions sérieuses qui tiennent à l'essence même de l'éducation, nous tâchons du moins d'en aborder seulement le côté applicable et pratique. Que les mères qui nous lisent veuillent donc bien passer sur la sécheresse d'un titre qui souvent ne pourrait être remplacé que par une périphrase bien autrement obscure; nous espérons rassurer par la simplicité et la clarté des détails celles qui se seraient effrayées de l'enseigne.

Le langage est une de ces questions très abstraites sous une face, éminemment pratiques sous une autre, qui fournissent à la philosophie, à la grammaire supérieure nombre de dissertations savantes, et qui, d'autre part, se mêlent, comme un élément connu et familier, à toutes nos habitudes, à nos rapports les plus intimes, à l'air même que nous respirons. Soyez tranquilles, mères de bonne volonté, qui attendez de nous des conseils pour l'éducation élémentaire. Nous ne vous parlerons pas de l'origine du langage, de la concordance ou du désaccord des idiomes; mais nous allons nous placer avec vous à un point de vue plus juste et plus humble, en examinant ce que peut le langage pour développer l'intelligence de votre fille, ce qu'il est imposé d'efforts à elle et à vous pour que cet instrument admirable la serve et ne la blesse pas.

Voyons d'abord quelles ressources de langage possède la petite fille de quatre ou cinq à neuf ou dix ans; car on n'oublie pas que la limite, quoique réelle, est flottante, et que le point fixe dépend des facultés naturelles, quelquefois des circonstances, quelquefois du tempérament.

Nous l'avons dit précédemment : en vertu de la loi d'analogie, notre élève a su amasser et étendre un trésor de mots assez nombreux, les uns réguliers selon la logique et selon la grammaire, les autres réguliers selon la logique seulement, barbares suivant la grammaire, que l'usage déchire sans pitié. Reprise à propos par sa mère, elle a déjà corrigé beaucoup de ces erreurs qui tenaient à un esprit juste; elle se trompe moins souvent ou d'une manière moins grave. Pourtant, on aperçoit encore à chaque instant dans son langage les traces naïves de l'instinct qui domine en elle. Ce sont des liaisons mal appliquées, parce que le souvenir de liaisons semblables, dans une suite de mots analogues, lui revient à l'esprit sans qu'elle y songe; ou des répétitions d'expressions et de tournures qui sont assez claires pour elle-même, à cause des rapports secrets qui s'établissent entre ses idées, mais qui, pour nous, ont le tort de rester vagues et inachevées.

En revanche, notre élève commence à introduire dans son langage un peu de raisonnement, au lieu de suivre aveuglément la pente de la logique naturelle. Elle s'essaie, comme elle peut le faire dans l'état imparfait de son jugement, à trouver, non plus des rapports réguliers, mais des rapports factices. Son goût informe, ainsi que le goût qui se corrompt, décompose les mots, sépare les syllabes, en forme des sens bizarres, qui excitent chez elle un rire de candeur et de puérile vanité. Le jeu de mots, le calembour même (ce qui doit le rendre peu fier de son origine), est bégayé par l'enfant de cet âge, accommodé à ses souvenirs, et, si vous n'y prenez garde, il deviendra une triste habitude de son esprit.

Voilà le mauvais côté des essais de raisonnement que tente la petite fille. Reconnaissons aussi qu'elle est devenue plus capable de saisir la nuance d'un mot, la valeur d'un tour de phrase. Nous serons surtout frappés de l'aptitude qu'elle acquiert à compléter les phrases incomplètes, à remplir ces vides du langage que laisse la suppression de quelques mots et qu'on appelle des ellipses. A-t-elle affaire à un enfant plus jeune qu'elle, elle redresse des erreurs même assez légères, qu'on

ne l'eût pas soupçonnée de comprendre, et qui dénoncent tout à coup un travail caché de son jugement.

Il n'est pas très facile de distinguer exactement tout ce qu'elle a reçu de nous quant aux ressources du langage, tout ce qu'elle trouve d'elle-même à la suite de notre impulsion. C'est par nous seuls qu'elle connaît les termes nouveaux, mais elle s'exerce à les combiner d'après des données plus anciennes. Si nous sommes prudents, ennemis de l'abstraction, peu pressés de faire de notre élève une savante, il se trouvera que l'usage et les applications de tous les jours lui auront appris toute la partie solide de la grammaire, sans qu'il soit encore entré dans sa tête un seul des grands mots de *genres*, de *modes*, de *substantif* ou d'*adjectif*.

§ II. *Langage d'action.* — Le premier enseignement que nous ayons donné à la petite fille, très jeune encore, se transmettait par le langage d'action. Nos gestes, nos jeux de physionomie, nos exclamations inarticulées, étaient les seules expressions de notre pensée qui fussent intelligibles pour elle, et nous avons vu ses sentiments de sympathie, de désir ou de crainte, se peindre aussi sur son visage, à défaut d'un autre moyen de se manifester. Plus tard, la parole est venue, et, tout incomplète qu'elle était chez l'enfant, nous avons pu nous faire comprendre d'elle par le langage verbal. Les mots que nous prononcions avec choix, et qui exprimaient des choses connues ou montrées, étaient saisis par elle; une nouvelle et puissante communication s'était formée entre elle et nous.

Il doit rester dans l'enseignement de l'enfance proprement dite quelque chose du langage d'action, seul compris dans les premières années, et la parole doit avoir retenu, en se développant, ce caractère de choix et de transparence qui la faisait si bien comprendre. C'est, en effet, le langage d'action qui tient le plus intimement à l'influence des sens, et l'enfance, nous l'avons répété plusieurs fois, est encore soumise, la plupart du temps, à l'empire du principe sensible.

Écoutez, ou plutôt voyez parler notre élève. Quels mouvements vifs! comme son regard s'anime! comme ses gestes devancent, accompagnent, expliquent ses paroles! Elle se tairait, que vous la devineriez à sa pantomime vivante. Elle vous raconte qu'elle a rencontré un animal dont le cri l'a étonnée. Pensez-vous qu'elle cherche à définir ce cri? nullement; elle va essayer de le reproduire. « J'ai vu un homme qui boitait, » vous dit-elle, et elle se met à boiter devant vous; « des enfants sautaient autour de lui, » et elle saute; « il prit une pierre et la leur jeta comme cela, » et ici, plus démonstrative qu'elle ne le voulait elle-même, emportée par le besoin du langage d'action, elle lance un marron devant elle et vous brise une tasse de porcelaine. On sait combien les sauvages sont démonstratifs. Une civilisation dans l'enfance explique aussi l'emploi d'un langage qui tient à l'autorité presque exclusive du principe des sens.

Tous les sentiments de notre élève se traduisent d'abord par le langage d'action. Elle renferme rarement en elle-même ce qu'elle éprouve, et on peut lire à tout moment ses impressions sur son visage. Il s'y projette comme un reflet constant de sa jeune âme, précieux à la mère-institutrice dont le premier devoir est d'observer.

L'accent de la voix de cette enfant appartient encore au langage d'action plutôt qu'à la parole. Il est varié comme les sentiments et les idées; il est, quand il le faut, clair et sonore, sourd et voilé, calme, pathétique, saccadé, soutenu. Un petit enfant est souvent un grand acteur sans le savoir.

Servons-nous donc envers notre élève d'un moyen qui lui est si familier. Parlons-lui un langage qui est son premier, son plus éloquent langage. Il est nécessaire que notre regard s'anime ou s'obscurcisse selon le caractère des paroles que nous lui adressons. Sans la porter à l'abus des gestes en gesticulant nous-mêmes, ne laissons pas échapper l'occasion de faire concevoir par un geste ce que la parole ne peindrait pas aussi bien. Ce conseil se rattache à celui que nous avons donné, dans le chapitre précédent, de montrer, autant que possible, tout ce que nous enseignons, et de donner à chaque idée son symbole, sa forme sensible. Il se rattache également aux observations que nous allons présenter sur la parole, c'est-à-dire sur le mode de langage qui joue le plus grand rôle dans la vie comme dans l'éducation.

§ III. *De la parole.* — Si le langage d'action réclame une part importante dans l'expression des pensées de la petite fille, son langage verbal, qui, toute épigramme à part, tient une place considérable, ne mérite pas moins de nous occuper.

Ce langage a pour principal caractère d'être pittoresque. L'enfant a reçu les connaissances qu'elle possède, surtout par les sens; sa parole doit donc exprimer avant tout les objets matériels, les choses extérieures, les actions qui se sont accomplies ou qui s'exécutent journellement sous ses yeux. Le langage abstrait l'étonne et l'ennuie. C'est une langue inconnue dont elle ignore le vocabulaire.

Combien ne nous tromperions-nous pas si, préoccupés de nos propres connaissances, et des formules qu'une habitude plus ou moins grande de l'analyse a gravées dans notre esprit, nous négligions de remonter pour ainsi dire le cours de nos années, d'approprier notre langage aux besoins de l'intéressante élève qui nous demande la lumière de l'instruction, le bienfait de l'éducation morale!

nous n'agirons sagement que si nous commençons par nous oublier nous-mêmes, et par présumer avec exactitude les impressions de notre élève, pour régler nos paroles sur nos réflexions.

Lorsque nous lui expliquons quelque chose, le mécanisme d'un moulin à vent par exemple, nous pouvons facilement reconnaître les effets divers que nous produisons sur elle, selon la diversité de notre langage. Elle ne manquera pas, dans une promenade, de nous demander comment le moulin tourne, à quoi sert cette machine, et nous avons là un enseignement à donner. Certes, le plus simple bon sens indique bien que nous devons nous interdire les termes scientifiques, et que l'enfant ne concevrait rien aux mots de *trémie*, de *rouet*, de *cerceau*, de *force motrice* et de *vitesse proportionnelle;* aux uns, parce qu'ils sont abstraits; aux autres, parce qu'ils prennent là une valeur de convention. Mais la difficulté n'en subsiste pas moins tout entière; même en nous servant de mots usuels, non scientifiques, nous pouvons encore n'effleurer qu'à peine cette intelligence, rebelle à tout ce qui sent l'abstraction. Aidons-nous donc du geste pour lui faire entendre comment le vent pousse les ailes du moulin, comment la charpente tourne autour de la pièce de bois qui la soutient. Soyons attentifs à ne nous servir que d'expressions dont le sens est connu d'avance. Celles-là nous conduiront à d'autres; mais, pour nous faire écouter, il faut commencer par elles. Le *tic-tac* du moulin sera un terme fort clair pour l'enfant, parce qu'il est imitatif, tout physique, tout sensible, et que l'oreille en explique le sens à l'esprit. Vous aurez le temps d'analyser plus tard les causes de ce bruit, les pièces qui le produisent.

Ainsi, beaucoup d'images, d'expressions pittoresques dans le langage que nous tenons aux enfants pour les instruire de ce qu'ils ignorent.

Beaucoup de clarté; c'est surtout en partant toujours d'expressions bien connues de notre élève que nous atteindrons cette qualité. Or, les mots qu'elle connaît le mieux sont toujours ceux qui ont trait à des objets extérieurs, à des choses sensibles. C'est donc à cette source que nous puiserons les moyens de faire accepter ce qui est plus difficile et plus abstrait.

Qu'on le remarque bien; nous ne conseillons pas de ne parler que par signes et par images; car notre élève n'a pas seulement un corps et des sens, elle a aussi une âme douée de nobles facultés. Mais elle est encore sous l'empire du principe sensible, beaucoup plus rapidement développé que le principe intellectuel. Servons-nous donc de ce moyen puissant, infaillible, et parlons d'abord le langage que nous savons être le mieux entendu. Passons par les sens pour arriver jusqu'à l'intelligence, sans la fatiguer, sans la décourager par un travail prématuré.

Lorsqu'il s'agit d'un objet vraiment abstrait, servons-nous de comparaisons prises dans la nature. Votre fille vous demande ce que c'est que Dieu. Respectons les graves enseignements du catéchisme, qui déposent dans cette jeune mémoire des vérités dont notre élève comprendra plus tard toute la grandeur. Mais vous, mère de famille, pour adoucir ce que la définition religieuse a d'imposant et de supérieur à l'intelligence, montrez à l'enfant son père, si bon et si tendre, et dites-lui que Dieu est aussi un père, dont nous sommes tous les enfants, un père qui nous voit sans que nous puissions le voir, qui nous récompensera et nous punira, selon que nous l'aurons mérité. La comparaison sauvera, si nous osons ainsi parler, la grandeur inaccessible de l'idée; Dieu sera compris, autant qu'il peut l'être à sept ans.

Évidemment, il y a ici un écueil dont l'institutrice attentive saura se préserver : celui d'accoutumer aux *à peu près*, aux simples analogies, au vague dans l'appréciation des choses et dans l'évaluation des mots; mais ce vague est moins dangereux que celui de l'abstraction, et, avec de la justesse dans l'esprit, du soin et de l'adresse, la mère de famille préparera par des comparaisons à l'intelligence directe des grandes vérités.

Il y a un motif irrécusable de recourir d'abord au langage figuré : c'est que tout autre serait inintelligible pour notre élève. Nous croyons l'avoir suffisamment démontré. Ajoutons qu'elle-même, lorsqu'elle nous parle, se sert presque toujours d'un langage sensible et vivement coloré. Il est bien simple qu'elle s'exprime sur les objets selon les impressions qu'elle en reçoit; sur les idées, selon les formes que son imagination leur attribue. Quand elle commence à raconter avec un peu d'intérêt de petites histoires, ce sont les faits qui tombent sous les sens, les robes brillantes, les fanfares retentissantes, les beaux et bons fruits, les fleurs aux couleurs variées, qui dominent dans son langage plein de vie.

Elle est pourtant capable de passer bientôt à une langue moins exclusivement sensible. Telle anecdote pleine de faits contient aussi des maximes de conduite, des préceptes de convenance. Les sens, quoique souverains et presque tyrans de cet âge, n'empêchent pas en définitive que des facultés plus pures ne se trahissent par quelques rayons. On s'aperçoit même que les sens ne font réellement que préparer la voie. Ce qui les touche sert d'introduction, de passeport en quelque sorte à ce qui les dépasse, et l'enfant conçoit ou devine ce qui aurait effrayé sa tendre intelligence, quand elle s'est apprivoisée d'abord en présence des faits qui lui sont connus.

Ainsi, un brusque passage du langage figuré au langage abstrait est imprudent pour

l'institutrice, impossible pour la jeune élève; il faut que les images viennent longtemps, très longtemps au secours des idées. Elles ne pourront et ne devront même jamais être effacées entièrement; car, dans toute la durée de l'éducation élémentaire et même de l'éducation moyenne, la jeune fille du jugement le plus précoce sera rebutée par l'aridité des abstractions.

C'est peut-être dans la combinaison, nous dirions presque dans la lutte des termes abstraits et des termes sensibles, qu'il faut chercher la principale cause d'un caractère commun à tous les propos des enfants, surtout à partir de la quatrième ou cinquième année, jusqu'à la dixième environ. Nous parlons de la *naïveté*. Avant cinq ou six ans, on remarque un langage purement enfantin, dont le charme tient surtout à la gentillesse de la figure, à la douceur de l'accent. C'est le langage des appétits, des sensations ; il est vif, pittoresque, incohérent; il fait supposer peu de calcul. L'enfant exprime en termes sensibles tout ce qu'elle sent ; la réflexion sommeille encore. Après dix ans, non seulement la réflexion, mais le jugement a commencé son œuvre. L'enfant n'est pas encore bien habile à comparer et à raisonner ; mais elle comprend la comparaison et le raisonnement, et s'y exerce déjà de manière à rendre son langage plus conforme à son aptitude nouvelle. On voit que, sans renoncer au langage figuré, elle le distingue de celui qui énonce purement les idées. Elle ne recule pas devant une expression quelque peu abstraite, lorsqu'elle se trouve naturellement amenée, et surtout elle ne lui donne pas une valeur douteuse qui puisse entraîner de la confusion. La petite fille de six à dix ans ne se borne plus aux images dont se peint exclusivement le langage de la première enfance, et les termes plus abstraits qu'elle mêle à ses discours, elle n'en comprend pas toujours la valeur. De là de gracieuses, de divertissantes méprises, qu'on appelle de la naïveté dans le langage. On aime, on caresse la naïveté de l'enfance. Quand les grandes personnes se méprennent de la même manière, on nomme leurs méprises, moins excusables, d'un nom qui devient une injure, des *naïvetés*.

§ IV. *Des autres applications du langage.* — Nous ne pouvons quitter ces considérations sans nous préoccuper de quelques applications du langage, distinctes du langage d'action et de la parole. Notre élève lira ; que lui sert de lire ? elle écrira ; dans quel but doit-elle écrire? Faisons de courtes réflexions sur ces deux points.

Pendant longtemps, la petite fille ne connaît d'autre langage que ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Arrivée à l'âge de l'éducation élémentaire, elle apprend à lire, c'est-à-dire à entendre sans le secours de l'oreille le langage amusant ou instructif de personnes absentes ou qui ne sont plus. Lire un bon livre, c'est écouter des conseils utiles, s'en pénétrer, s'en nourrir ; voilà donc un nouveau, un puissant langage, qui vient s'ajouter à celui de la mère-institutrice. Les lectures compléteront bientôt les conversations.

Cette richesse nouvelle s'acquiert lentement, et qu'importe ? l'étude seule qui doit y conduire a son utilité et sa vertu. On ne sait bien que ce que l'on apprend par degrés. Une science rapide est toujours une science suspecte. Qui apprend à lire en un mois risque de l'oublier en huit jours.

Un peu plus tard, notre élève apprend à écrire, à exprimer sans le secours de la parole des idées et des sentiments. Elle peut dès lors commencer à correspondre avec la famille absente. Plus recueillie, plus maîtresse de ses expressions que dans une conversation verbale, elle prête à sa plume un langage qui est le fidèle miroir de sa pensée.

Ce que nous pourrions avoir à dire sur les avantages ou les abus de ces deux langages appartient à la section suivante, où nous allons considérer sous ce point de vue tout mode de langage à la portée des enfants.

SECTION II.

Inconvénients à éviter.

§ I. *Inconvénients principaux.* — L'emploi du langage étant un bienfait de la Providence, les inconvénients qui peuvent s'y rattacher ne viennent pas de sa nature, mais de l'erreur de ceux qui en font usage, ou qui en enseignent l'usage. Il doit donc être facile d'éviter ces inconvénients par une bonne méthode, par une direction éclairée : c'est là ce que la mère-institutrice doit étudier avec nous.

Pour commencer par le langage d'action, comme il est en quelque sorte la langue propre des sens, on pourrait craindre qu'il ne fût démonstratif jusqu'à l'exagération, jusqu'à la grimace. C'est le travers, ou, si l'on veut, l'habitude du sauvage; c'est aussi la tentation du jeune enfant qui serait abandonné à ses instincts primitifs. Il est donc à propos de le contenir dans une certaine mesure ; d'empêcher, par exemple, que notre élève ne vienne crier à notre oreille pour nous apprendre que telle personne parle très haut, et qu'elle ne brise un meuble par un geste animé qu'elle croit propre à nous faire comprendre une action brusque, inattendue. C'est une étude assez délicate à faire que d'empêcher les écarts du geste, des démonstrations sensibles, sans décourager le vif et si naturel emploi du langage d'action. Heureusement, à mesure que l'enfance se rapproche de l'adolescence, la parole fait des conquêtes sur cette langue des gestes ; elle ne la remplace pas tout entière, et ce serait chose peu désirable; mais elle la dispense d'un aussi violent exercice. Le pauvre sourd-

muet, même éclairé par l'admirable méthode de l'abbé de l'Epée et de ses dignes successeurs, est toujours bien plus exposé que le *parlant* à exagérer le langage d'action qui est tout son langage. Ainsi, le progrès de la parole met naturellement un frein à l'abus du geste, tout en laissant au geste, à l'expression directe du principe sensible, le rôle qui lui convient à l'âge dont nous nous occupons aujourd'hui.

D'un autre côté, la parole elle-même a ses abus, et en grand nombre.

Le plus saillant, c'est le *babil*, sur lequel nous reviendrons plus tard, dans l'étude rapide des défauts de l'enfance. Pour le moment, il nous suffira de remarquer que le babil n'est autre chose que l'intempérance et le vide du langage; dire des riens, et en dire beaucoup, c'est babiller. Il est hors de doute que la petite fille est plus portée à ce défaut que le petit garçon du même âge. Habituons donc notre élève à s'arrêter quand elle est emportée sans le vouloir par le propre flux de ses paroles, comme la barque poussée par un courant. Faisons-lui sentir sans long commentaire combien elle a déroulé de paroles inutiles; disons-lui que cette mauvaise habitude la fatigue et excède ceux qui l'entendent, et qu'elle n'apprendra rien de tout ce qu'elle ignore, si son temps se passe à parler toujours.

Il n'est pas rare que l'enfant de cinq à dix ans tombe dans un autre abus de langage, savoir, la recherche puérile, les rapprochements forcés, les jeux de mots. Cette observation peut sembler extraordinaire, mais elle est fondée sur l'expérience; soit que l'esprit, dans ses premiers développements, assez pénétrant pour saisir quelques caractères des idées, trop peu formé pour les comparer avec fermeté de jugement, trouve agrément et facilité à faire ressortir ce qui le frappe; soit que la jeune enfant ait retenu imparfaitement, et reproduise avec une candeur maligne des rapprochements qu'elle aura entendu faire par les grandes personnes qui l'entourent; on doit convenir que plus d'une petite fille de sept ou huit ans établit des rapports de mots plus ou moins justes, les répète intrépidement, s'en amuse et en rit de bon cœur, même quand elle en rit toute seule, et triomphe naïvement de cet instinct de sagacité.

Oh! alors, gardons-nous d'applaudir à sa joie, restons impassibles, indifférents; disons-lui avec simplicité de ne pas répéter de pareils enfantillages, qui signifient peu de chose, et ne valaient pas la peine d'être exprimés une première fois. Si nous encouragions cet abus, nous verrions le goût de notre élève se gâter dans son germe; tout son langage, tous ses jugements à venir se ressentiraient plus ou moins du tort que lui aurait fait notre indulgence.

On ne fait pas toujours assez d'attention à une autre habitude, moins nuisible, mais qui n'est pourtant pas indigne d'être observée, et qui peut exiger un conseil. Il y a beaucoup de jeunes enfants qui, à des moments donnés, toujours les mêmes, répètent périodiquement les mêmes demandes, les mêmes observations, dans des termes parfaitement semblables. C'est un inconvénient; car l'usage des paroles périodiquement reproduites se lie à la manie des idées fixes, et cette manie tient au grave défaut de l'entêtement. Que la patience de l'institutrice ne se lasse pas de répéter à son élève l'invitation de changer cette habitude. Qu'elle se montre peinée d'entendre une fois de plus des paroles prononcées sans intention maligne peut-être, mais dont elle avait défendu de se servir. Si c'est une demande que la petite fille exprime, que sa mère s'abstienne d'abord de répondre, et, sur l'insistance de l'enfant, qu'elle la gronde avec douceur; il est probable que la manie cédera à la persévérance.

Enfin, nous recommanderons de préserver de bonne heure notre élève des graves défauts de prononciation auxquels notre inattention pourrait l'exposer. L'imperfection du jeu des organes dans la première enfance ne permet pas qu'on exige avant quatre ou cinq ans des articulations un peu fermes et bien marquées. Le son du Z surtout domine dans le langage de tous les petits enfants; laissez passer ce temps nécessaire. Seulement, vous, prononcez toujours bien en présence de l'enfant même de cet âge. Si vous parlez d'une façon mignarde, votre fille, en grandissant, croira plus gracieux de parler ainsi. Elle pourra prononcer autrement et mieux; mais pourra-t-elle mieux faire que de vous imiter en conservant cette espèce de gazouillement enfantin? Elle s'en servira particulièrement pour vous paraître aimable et obtenir de vous quelque gâterie. N'entrez pas dans ce petit calcul; moquez-vous un peu de cette enfant de huit ans qui veut paraître en avoir deux. Piquez son amour-propre en lui demandant si elle ne veut pas devenir, au bout de quelque temps, une grande personne. N'appuyez pas beaucoup sur la leçon; que la chose soit traitée comme affaire de fort peu d'importance; c'est justement là ce qui en fera sans doute perdre le goût.

§ II. *Inconvénients d'une autre espèce.* — Jusqu'ici, nous n'avons considéré que les inconvénients dont nous avons à préserver la petite fille dans l'emploi du langage. Il nous reste à dire quelques mots à la mère-institutrice sur son propre langage, et les défauts dont elle doit s'efforcer de le garantir.

L'abstraction, ainsi que nous l'avons dit à plusieurs reprises, est un mauvais moyen d'enseignement; livrée à sa propre inspiration, la mère de famille n'est pas portée à s'en servir, mais elle peut être engagée dans une fausse voie par des conseils routiniers, ou par des livres rédigés en dépit de l'expérience. Nous devons donc lui répéter que son langage, s'il est abstrait, ne sera pas compris; qu'elle ennuiera son enfant au lieu de l'instruire, qu'elle

doit parler selon ce que sa fille peut saisir, et faire surtout emploi d'images, de faits palpables et sensibles, d'expressions qui s'adressent aux sens.

Le langage sententieux, la manie de jeter en avant les préceptes, lorsque l'enfant ignore les choses que les préceptes doivent régler, tiennent à ce principe de l'abstraction. On évitera les uns en fuyant l'autre; ils conspirent également contre le succès de l'éducation.

La mère-institutrice, tout en reprenant son élève lorsqu'elle lui entendra dire quelque chose qui choque les habitudes grammaticales, évitera de l'accoutumer de bonne heure à un purisme excessif: ce mode aurait l'inconvénient de fatiguer la petite fille, de la faire douter sans cesse des mots qu'elle aurait à prononcer. On la rendrait pédante pour vouloir la faire grammairienne avant le temps.

Enfin, et pour ne rien oublier, quels inconvénients l'usage de la lecture et de l'écriture pourrait-il entraîner à l'égard de notre élève? Bons en eux-mêmes, ces deux langages ont aussi leur mauvais côté et leur abus.

La lecture, par exemple, peut devenir une occasion d'ennui, et non pas d'instruction, si le choix du livre mis entre les mains de l'enfant n'est pas en harmonie avec les dispositions de son âge. Lorsqu'elle apprend à lire, cette difficulté est moins sentie; tous les éléments se ressemblent ou à peu près, et la lecture ne devient un langage que lorsque ces éléments sont dépassés. Lors donc que la petite fille sait lire couramment, son intérêt et son zèle se mesurent sur la composition plus ou moins heureuse du livre qu'on lui donne à parcourir. Les phrases sans suite, les dissertations, les détails scientifiques ou moraux, la feront dormir debout. Elle se dégoûtera d'un des plus puissants moyens qu'on puisse lui fournir de cultiver elle-même son intelligence, de contribuer elle-même à former son jeune cœur.

Ce n'est donc pas la lecture, mais telle lecture, qui aurait des inconvénients; la mère peut les éloigner par sa prudence.

Parlerons-nous de l'écriture? Il y a encore ici une question de méthode. Plus les moyens employés pour enseigner à écrire seront routiniers, fatigants, ennuyeux, plus ils discréditeront l'art même de l'écriture, et, au lieu d'un nouveau langage à acquérir, l'enfant n'y verra qu'une tâche pénible à exécuter. Plus tard, si les exemples sont d'un mauvais choix, sans intérêt, sans attrait pour l'enfant, l'utilité de l'écriture sera mise en doute comme son agrément. Enfin, qu'il soit permis à notre élève, lorsqu'elle saura écrire, de consacrer ce mode de langage à des futilités qui n'aient point de sens, au lieu d'exprimer, à l'aide de la plume, les doux sentiments de la famille, ou les souvenirs naïfs de quelque intéressante excursion; nous ne lui avons plus livré qu'un instrument de dommage, qui multiplie pour elle les occasions de désapprendre ce qu'elle avait appris.

SECTION III.

Avantages divers.

Nous n'avons pu étudier le langage en lui-même sans faire éclater en même temps les avantages qu'il assure à l'éducation. Dans les exemples que nous avons cités de ses abus, le contraste nous eût encore ramenés aux avantages dont il est la source, quand on en use avec mesure et raison. Néanmoins, cet important sujet exige quelques réflexions à part.

Sans entrer dans des considérations que revendiquerait la philosophie, nous reconnaîtrons le lien intime qui rattache au progrès du langage le développement des idées. L'enfant possède la faculté de penser, la faculté de se souvenir; mais, sans le langage, l'enfant n'aurait aucun moyen de lier ses souvenirs, de fixer la mobilité de ses pensées. Le langage d'action, si puissant au début de l'éducation élémentaire, lui offre déjà un moyen vif, énergique, de présenter une succession d'idées sous une forme qui les peint aux sens. La parole, et les arts qui en dérivent, la lecture, l'écriture, lui fournissent des points fixes, invariables, qui retiennent les impressions fugitives, groupent et résument les souvenirs. Alors, un échange d'influence s'établit entre les idées et le langage, en même temps que celui-ci développe les facultés de notre élève, et en rend l'exercice possible et fécond; les idées sur lesquelles ces facultés opèrent, régularisent, enrichissent, complètent le langage. L'esprit de cette enfant si jeune est alors le théâtre d'un double et admirable progrès, sensible chez tous les enfants de cet âge, sensible surtout chez la petite fille, à cause de sa subtile et précoce organisation.

Nous devons donc au langage plus que du soin; nous lui devons une sorte de respectueux hommage; car son rôle dans le développement des idées de notre élève est si important qu'il a quelque chose de providentiel.

Tout ce que nous ferons pour en éloigner les abus, pour en assurer les avantages, sera une œuvre intéressante. Ainsi, que la mère-institutrice, en exerçant sa fille à cet art, n'en dédaigne aucune partie; tout détail ici a sa gravité, parce que l'ensemble a une haute valeur.

Autant nous avons recommandé d'éviter l'affectation dans le choix des termes, autant nous attachons de prix à leur emploi juste et précis. C'est une habitude que nous ne saurions trop inculquer à notre élève; il y a un milieu à tenir entre le purisme et la négligence. La petite fille, qui entend parler ou ses bonnes, ou les ouvriers employés par son père, et qui surtout, malgré tout le dévoue-

ment maternel, passe quelque temps chaque jour dans la compagnie des gens de service, se prendrait bien facilement à l'imitation de leur langage, et en garderait longtemps les traces, si nous n'avions soin de les effacer, sans choquer ceux que leur éducation première n'a pas instruits à mieux parler. Soyez sûre qu'en revenant de la cuisine, votre enfant vous parlera du *colidor* qu'elle a traversé, de l'appétit qu'elle a *aujord'hui*, de la chandelle qu'elle a vu *tuer*, et ainsi de suite à l'infini : reprenez doucement, plusieurs fois, sans allusion, sans blâme. Dites seulement, si l'enfant cite son auteur, qu'on s'est trompé, et passez à autre chose ; peu à peu, on s'accoutumera au mot régulier, au tour simple et convenable, et on préludera par un bon usage à l'étude ultérieure des principes grammaticaux.

Puisque nous avons prononcé le mot usage, arrêtons-nous un moment sur la question de l'orthographe, dont l'usage règle une si grande part. On ne sent pas généralement de quelle importance il est que la connaissance de l'orthographe soit très avancée avant d'aborder l'étude de la grammaire ; il est certain pourtant que celle qu'on nomme usuelle, et que la grammaire n'enseigne pas, devient une source de fatigue quand il faut l'étudier concurremment avec les principes. On peut même aller jusqu'à dire que l'enfant absolument étrangère à l'orthographe, tant usuelle que grammaticale, jusqu'au jour où on lui met une grammaire entre les mains, ne saura jamais bien l'orthographe. Que faut-il donc pour préparer la voie à la science, pour en écarter les épines et les ennuis ? User de cette facilité de tous les instants que donne le langage, tant écrit que parlé, pour fixer dans la mémoire les combinaisons régulières des signes qu'il emploie. Que l'enfant compose des mots avec des lettres, qu'elle vous interroge sur la manière dont s'écrit tel ou tel mot, et qu'elle redresse d'après vous ses erreurs. C'est moins un travail qu'un jeu, auquel elle prendra goût, si vous êtes attentive, et si vous l'amenez à provoquer cet exercice, au lieu de le lui imposer.

Voyez donc tout ce que nous pouvons gagner, même avant la grammaire, sans la grammaire, au profit de la langue, soit pour ce qui regarde la partie matérielle, l'orthographe ; soit pour ce qui touche la partie morale, la précision et la justesse des expressions ou des tours. Il suffit de nous arranger pour que la parole, la lecture, l'écriture, concourent à l'enseignement préliminaire et inaperçu de la langue maternelle. La grammaire sera bien plus claire ensuite, quand elle n'aura plus qu'à mettre des matériaux en ordre, et à ranger sous des lois précises des faits bien connus.

L'époque de l'éducation élémentaire est encore favorable pour former notre élève à une bonne prononciation. La souplesse des organes vocaux, l'intérêt des impressions premières, tout nous conseille de prendre ce soin. Une prononciation nette, intelligible, est une chose de conséquence ; elle facilite la conversation et prête secours à l'intelligence, car on sent mieux ce qu'on prononce comme il faut. Ce sera mieux et plus complet encore, si notre élève prend la salutaire habitude d'employer l'accent convenable pour l'expression de chaque idée ; elle ne doit pas déclamer, ni parler ou lire comme une précieuse ; mais cherchons encore ici le milieu déjà recommandé. Le travail de la récitation, de la récitation des fables, par exemple, à cause des rôles divers des interlocuteurs, est très commode pour former notre élève à ces utiles traditions.

SECTION IV.

Dernières observations.

Les progrès d'un enfant dans le langage ont cela de spécial et d'agréable qu'ils peuvent être constatés, pour ainsi dire, jour par jour, tandis que les progrès du jugement ou de toute autre faculté demandent, pour être aperçus, plus de temps et une observation plus délicate. Il faut que la mère-institutrice sache profiter de cette marche si commode de la nature. Si elle songe bien que sa fille ne peut acquérir des mots, des tours de phrases, sans acquérir des idées, et que les progrès dans le langage sont comme la marque visible des développements de son esprit, elle enregistrera dans son souvenir les différences entre le trésor de la veille et celui du lendemain. Elle ne séparera jamais ces deux choses, l'intelligence et l'instrument de l'intelligence, le langage. Avec quelle attention ne saisira-t-elle pas l'essai d'un mot de plus, la construction plus facile et plus régulière d'une phrase jusqu'alors restée imparfaite ! Avec quel scrupule ne reprendra-t-elle pas une expression fausse ou contradictoire ! Pour elle, il n'y a pas là seulement des mots, des tournures ; il y a comme le relief, la saillie de la pensée, qui, elle aussi, reste intérieurement plus ou moins juste, plus ou moins complète. Rien ne relève l'étude du langage comme ses rapports nécessaires avec la marche de l'esprit.

Nous n'avons parlé que de la langue nationale. On pourrait cependant nous reprocher d'avoir omis un conseil relatif à une position assez commune, si nous ne disions un mot des langues vivantes, admises par certaines familles dans l'enseignement élémentaire, et même dans l'instruction tout orale des premières années qui précèdent cet enseignement.

Il y a des personnes qui tiennent à ce que leurs filles s'habituent à parler soit l'anglais, soit l'italien, en même temps qu'elles reçoivent les premiers rudiments de la langue maternelle. Quelques-unes prennent des *bonnes* italiennes ou anglaises, afin que l'enfant, dès le

berceau, entende prononcer la langue qu'il s'agit de lui apprendre, et s'habitue à la prononcer à son tour. D'autres attendent un peu plus longtemps, et confient leurs filles à des institutrices qui aient pour règle de ne parler et ne laisser parler qu'anglais ou italien, à des heures déterminées du jour. Le premier système, d'ailleurs d'une application souvent difficile, a l'avantage de faire apprendre une langue étrangère comme on apprend la langue maternelle, en écoutant; de donner la prononciation du pays, les tours spéciaux et familiers. Il a l'inconvénient de donner de mauvaises habitudes de langage, parce que la *bonne* ne parle pas sans doute le dialecte le plus pur; peut-être une prononciation vicieuse, pour la même cause. Le second système, quand il s'applique à des petites filles de six à sept ans, a un défaut qui lui est commun d'ailleurs avec le premier, celui de rendre la confusion possible entre les souvenirs des deux langues, et de donner deux enseignements médiocres au lieu d'un seul bon. Mais il faut convenir que cet inconvénient est moins à craindre dans les années qui suivent, et que, pour certains esprits, l'étude parallèle de deux langues peut être une source de lumière et non une cause d'obscurité.

Mais là gît la difficulté, et, si nous ne nous trompons, la solution du problème. Lors même que toute facilité serait donnée à la mère pour suivre l'une ou l'autre de ces deux méthodes, nous lui conseillerions de commencer par consulter la santé et les premières lueurs d'aptitude de son enfant. Si elle voit que l'usage alternatif de deux langues trouble son élève, et que, lorsqu'elle parle, elle se montre française en italien, ou anglaise en français, qu'elle n'hésite pas à interrompre l'épreuve commencée. C'est que l'enfant est plus propre à l'étude réfléchie qu'à l'étude instinctive des langues, et que la sienne suffit pour occuper sa mémoire et son intelligence pendant quelques années. Telle autre, d'un esprit plus vif et plus souple, profitera davantage peut-être en saisissant par un heureux instinct de nombreux rapports. Pour celle-là, rien ne fait obstacle à l'expérience d'une double étude simultanée. Elle est utile, et on a raison d'y persévérer.

Ainsi, sur ce point, notre opinion est conditionnelle; nous ne conseillons ni ne détournons d'une manière absolue de faire apprendre une langue vivante en même temps que les éléments de la langue maternelle. Nous disons que ce parti dépend des observations faites sur le caractère, l'intelligence, la force physique et morale de notre élève, et nous ne pouvons qu'en laisser la décision à la tendresse éclairée de ses parents.

CHAPITRE VIII.

DES FACULTÉS.

SECTION I.

Mémoire, imagination.

§ I. *De la mémoire.* — Nous n'entreprendrons pas ici de traiter avec de longs détails ce qui regarde les diverses facultés. Cette étude complète est mieux placée dans la partie de notre cours qui se rapporte à l'adolescence, époque où les progrès d'une faculté puissante, le jugement, donnent à toutes les autres l'occasion de se déployer largement à leur tour. Nous devons donc surtout nous attacher à ce qui intéresse l'âge de l'éducation élémentaire, étudier sous ce point de vue les facultés de notre élève, et n'aspirer à être complet que dans les limites où nous nous renfermons aujourd'hui. Commençons par la mémoire.

Ce qui rend la mémoire si précieuse à tous les âges, c'est qu'elle donne aux idées leur enchaînement, et permet à l'esprit d'établir des rapports raisonnables entre elles. Elle offre sans cesse aux autres facultés une trame toute préparée que celles-ci transformeront en solides ou brillants tissus. Dans l'enfance, on dirait que la mémoire est encore plus nécessaire, s'il est possible, qu'à aucune autre période de la vie. L'enfant ne sait rien; il a tout à apprendre, par conséquent tout à retenir. Cette langue qu'on parle autour de lui, ses formules ordinaires, ses exceptions, il faut qu'il en garde le souvenir, s'il veut faire comprendre ses besoins et ne pas rester dans l'isolement où le tiendrait l'ignorance. Faible comme il est, dépendant de ceux qui l'entourent et intéressé à leur complaire en faisant ce qu'ils lui ont prescrit, il ne peut sans dommage borner son

attention au présent. Le souvenir du passé, c'est-à-dire des conseils qu'il a reçus, des fautes qu'on lui a reprochées, des bonnes résolutions qu'on a louées en lui, importe à sa tranquillité, à son bien-être. Lorsqu'il manque de mémoire, il se trahit lui-même, car il s'expose de nouveau à des inconvénients qu'un souvenir fidèle lui eût épargnés.

Ces observations sont communes aux deux sexes, ainsi que plusieurs de celles que nous allons ajouter en peu de mots.

La Providence ne pouvait manquer à son œuvre en refusant à l'enfance une faculté si nécessaire; elle lui a dispensé libéralement les trésors. Seulement, la mémoire, chez l'enfant de sept à huit ans, n'a pas ce caractère réfléchi qu'elle prendra chez la jeune fille de dix à douze. Comme la réflexion est alors moins active, moins puissante que l'instinct, la mémoire se montre surtout instinctive et involontaire. Semblable à ces plantes encore incultes, qui poussent des jets vigoureux mais irréguliers, elle saisit et retient de nombreux souvenirs sans y être contrainte par l'exercice. Quand nous la dirigeons, un sentiment de gêne et de fatigue se manifeste; elle conserve sans effort les détails de ce qui lui plaît, mais se prête difficilement à subir ce qu'on lui impose; mobile, capricieuse, vive, facile, elle possède toutes les qualités de l'instinct, comme elle en a tous les défauts.

Il y a des occasions où la mère-institutrice, malgré sa longue patience et ses habiles calculs pour faire apprendre quelque chose par cœur à sa fille, sans lui causer d'ennui, voit pourtant l'ennemi invisible se glisser, grandir et se manifester par les signes non équivoques du langage d'action. Dans les moments où l'enfant prend courage, on est surpris de sa facilité pour retenir ce que sa mémoire a reçu; mais les distractions, les interruptions nombreuses, témoignage d'une fatigue réelle, arrêtent le mouvement de cette inconstante faculté.

Insistons pourtant, pour l'encouragement de la mère, et aussi pour lui faire apprécier la valeur des petits prétextes sur l'extrême souplesse de la mémoire chez les enfants de cinq à dix ans. Nous savons que toutes les natures ne se ressemblent pas, et que la mesure de la mémoire n'est pas exactement la même chez tous les enfants de cet âge; mais la moyenne à prendre entre la plus heureuse et la plus rebelle est encore tellement favorable, qu'il y a tout lieu de s'en féliciter. *Je n'ai pas de mémoire*, veut souvent dire : *J'ai beaucoup de paresse. J'apprends difficilement*, signifie plus d'une fois : *Je manque d'attention lorsque ma mère me fait apprendre ma leçon.* Mettons donc peu de griefs sur le compte de la mémoire; elle manque rarement à notre appel, et les reproches qui sembleraient d'abord retomber sur elle s'adressent en réalité à des défauts que nous combattrons plus tard.

Bien persuadés qu'à l'époque de l'éducation élémentaire, la mémoire est comme une cire docile qui reçoit toutes les empreintes dont nous la frappons, nous pouvons convenir qu'elle n'a pas autant de consistance que d'élasticité et de jeu. Elle retient les souvenirs, mais pour un temps quelquefois assez court, et, par un phénomène mystérieux que n'expliquent pas facilement les philosophes, des souvenirs, oubliés d'abord par l'enfant peu après leur acquisition, se retrouveront à cinquante ou soixante années de distance, nets, lucides, dans le cerveau épuisé du vieillard.

La cause de cette faite des souvenirs chez l'enfant est dans son perpétuel besoin de distraction. Comment les graver assez profondément, alors que l'un pousse l'autre avec impatience, et que tous se croisent dans une succession sans repos? Elle est aussi, et c'est presque la même assertion sous une autre forme, dans l'imperfection du jugement, qui n'a encore aucune solidité, et qui ne secourt pas assez la mémoire par son exercice. Aussi les idées, moins liées, se fixent-elles moins fortement; et, quoiqu'elles se casent avec une grande facilité dans l'esprit, elles y séjournent peu, et font bientôt place à d'autres.

Nous savons que la petite fille a le jugement formé plus tôt que le petit garçon. C'est un avantage qu'elle possède pour d'autres facultés encore. Mais nous savons aussi qu'elle est plus mobile, plus susceptible d'impressions rapides et diverses; et, pour ce qui concerne la mémoire, nous croyons que l'un et l'autre possède à peu près les mêmes ressources, et se trouve retardé par les mêmes raisons.

Quelle est donc la part de l'instinct, quelle est la part de l'intelligence dans cette première gymnastique de la mémoire? L'intelligence, ou mieux, la réflexion y est pour quelque chose; car aucune époque de l'éducation, Dieu merci, n'est entièrement privée de l'influence puissante du jugement. C'est la réflexion qui rend plus facile à l'enfant de retenir les faits qu'elle compare, les détails qui se lient à d'autres détails; mais l'influence dominante, capitale, ici comme dans tous les actes de l'enfance, c'est l'instinct, faiblement éclairé des lueurs douteuses du jugement qui commence à poindre; et la mère-institutrice, pour ne pas se tromper dans la direction qu'elle imprime, se rappellera le principe auquel elle a surtout besoin de recourir.

§II. *Moyen de diriger la mémoire.*—Puisque l'instinct est une force impétueuse et irréfléchie, et que la mémoire de notre élève est en grande partie soumise à cette force, puisons dans sa nature même les conseils nécessaires pour diriger la culture d'une faculté sans laquelle il n'y a pas d'instruction.

Il nous semble d'abord que l'exercice imposé à la mémoire de l'enfant doit être sobre, modéré. Vous ne livreriez pas à son estomac une grande quantité d'aliments, ou des aliments

de digestion difficile. Faites de même. N'effarouchez pas les habitudes de l'instinct par un travail qui ne convient qu'à la réflexion déjà puissante. Que les leçons soient courtes, faciles. Qu'elles rendent le moins rude qu'il sera possible ce passage de la liberté complète d'oublier et de se souvenir à l'obligation d'une tâche à remplir, d'un travail à exécuter. Ne dites pas : *C'est si peu de chose!* erreur! vingt vers d'une fable à retenir par cœur, sont pour la petite fille de cinq ans un labeur aussi effrayant qu'un chant de la *Henriade* le serait pour vous. Elle l'apprendrait facilement, soit : mais, ce qui lui est moins facile, c'est de vouloir l'apprendre, et, sans cette volonté, le dégoût, le découragement peuvent éterniser l'épreuve. Sachez vous contenter de dix vers, si vous désespérez d'en obtenir vingt : vous n'aurez pas moins réussi, et votre enfant n'aura pas moins profité.

Ce n'est pas à dire qu'il faille toujours garder la même proportion, tant que dure l'éducation élémentaire. Il est raisonnable d'avancer graduellement, à mesure que l'âge augmente l'aptitude, et que l'expérience facilite la tâche; la dose d'aliments offerts à la mémoire peut s'accroître avec la force, avec le goût. Consultons aussi la santé de notre élève, et ses dispositions toutes personnelles; ne soyons pas faibles, mais soyons prudents.

Outre la modération et la gradation des exercices de mémoire, nous recommanderons le choix attentif des matériaux; les morceaux que l'enfant apprendra par cœur doivent être non seulement faciles, mais à sa portée, appropriés à son âge, au degré de développement de ses facultés.

Il y a des choses qui se comprennent d'elles-mêmes; ce sont toutes celles qui ont rapport aux usages ordinaires de la vie, aux relations les plus habituelles, aux êtres les plus connus. Celles-là, quand les détails ne surabondent pas, sont excellentes pour exercer la mémoire de notre élève. Le portrait d'un animal et le récit de quelque petite aventure, d'un repas, d'une promenade, voilà des matériaux commodes pour l'institutrice; mais encore ont-ils besoin d'être préparés. Il est d'autres idées, d'autres expressions, et en très grand nombre, qui demandent que l'institutrice les explique à l'avance, quoiqu'ils n'aient rien de trop scientifique, ni de déplacé en cette occasion. Ce sont, par exemple, certains traits caractéristiques, trop particuliers pour qu'on les ait rencontrés et définis jusqu'alors, comme la périphrase d'*animal à longue échine* appliquée à la belette par La Fontaine; ou encore, de courtes et saines leçons de morale, qu'il est toujours possible de traduire en langage enfantin pour en faire sentir la portée.

Les fables les plus simples de notre grand fabuliste, quelques-unes de Florian, celles que Fénelon a composées dans sa prose pleine de charmes pour le duc de Bourgogne; les petits contes, entre lesquels il faut donner le premier rang aux amusantes et instructives historiettes du chanoine Schmidt telles sont les premières sources des leçons qui pourront convenir à notre élève.

En général, comme sa mémoire a le caractère instinctif, et que le mouvement, le premier élan ont besoin de quelque impulsion qui les soutienne, il est à propos de choisir des leçons de nature à l'intéresser, à lui plaire. Or, on lui plaira d'autant plus sûrement qu'on s'adressera davantage aux sens, dont le principe la domine; elle apprendra volontiers par cœur le tableau de ce qu'elle croira voir et sentir.

Et néanmoins, comme notre élève n'a pas seulement des sens pour jouir de la nature, mais un jugement qui va grandir pour goûter les plaisirs de l'intelligence, laissez se mêler à la description des choses matérielles, au récit des actes qui frappent les sens, quelques idées de religion, de morale, de devoirs; ne vous effrayez pas pour l'enfance de la hauteur de ces idées; il vous appartient de les rendre familières par quelques naturelles explications.

Et ici, nous insisterons de nouveau sur un conseil que nous avons déjà donné dans une autre circonstance, celui d'arriver par des comparaisons tirées d'objets connus à faire saisir aisément des objets dont l'abstraction pourrait embarrasser une enfant si jeune. Ce que l'on confie à la mémoire devant y rester pour y former comme un dépôt, est un fonds de connaissances solides; on ne saurait trop s'assurer qu'il ne s'y introduit rien que d'assez clair et de suffisamment compris; la leçon machinalement apprise préparera au jugement de mauvais matériaux; l'enfant s'accoutumera dès ce moment à se payer de mots, ou plutôt, de vains sons, en place d'idées positives; la mémoire, manquant à sa destination légitime, n'est plus qu'un recueil de souvenirs vagues et futiles, on dirait presque un magasin de jouets sans valeur.

Ce que la petite fille a de plus abstrait peut-être à apprendre, ce sont ses prières; c'est ce petit catéchisme dont on ne saurait se dispenser de lui faire connaître et retenir les principales leçons. On ne peut ni différer cet exercice jusqu'à l'âge de raison, parce que la semence religieuse doit être jetée de bonne heure dans le cœur humain; ni espérer que tout sera compris à un âge où la réflexion a fait si peu de conquêtes; mais il suffit, pour se rassurer, de penser au caractère simple et pratique de la morale du christianisme, qui tient une si grande place à côté de ses dogmes. Cette morale qui prescrit d'honorer ses père et mère; qui défend le mensonge, la paresse; qui nous ordonne d'aimer tout le monde, même ceux qui nous font du mal; parle de si près au cœur de la petite fille, qu'elle le prépare en même temps à recevoir avec respect, à garder comme des paroles mystérieuses et

vénérables, toutes celles qui énoncent les vérités de la religion ; la morale, en un mot, si bien comprise, fraie la route à cette foi naïve du petit enfant, qui deviendra plus tard une raisonnable obéissance.

Nous n'avons pas encore fait une distinction, qui est d'ailleurs dans la nature des choses, pour l'exécution matérielle de tout ce qui a rapport à la culture de la mémoire. Notre élève, à cinq ans, ou ne sait pas lire, ou ne sait pas bien lire. L'étude de la lecture est une des parties principales de notre cours d'éducation élémentaire ; à mesure que nous avançons, cette étude se perfectionne, et l'enfant, en devenant plus habile, conçoit aussi plus de goût pour l'exercice où elle réussit. Dans la première période, la mère-institutrice ne peut faire apprendre quelque chose par cœur à sa fille qu'en lisant elle-même tout haut, et faisant répéter après elle, à plusieurs reprises, chaque partie de la leçon. Nous avons été souvent témoins de cette épreuve, assez ennuyeuse pour la mère, assez intéressante pour l'enfant, pourvu qu'elle ne se renouvelle que deux ou trois fois par chaque détail, et qu'elle s'applique d'abord à très peu de lignes. Lorsque l'enfant sait lire, il est encore prudent de suivre de temps en temps le même système, qui a l'avantage de tenir l'élève en présence de l'institutrice, de vivifier la leçon par la parole, et de forcer à mettre en dehors le travail intérieur de l'esprit. Donnez, au contraire, à votre fille un livre, et dites-lui d'aller s'asseoir à sa table, pour apprendre par cœur, tout bas, dans un temps donné, la leçon que vous aurez marquée. Vous vous fiez sur son talent de lectrice, qui vous dispense de lui souffler ainsi sa leçon. Attendez un peu. Quel calme ! Quelle application admirable ! Ne craignez pas de l'interrompre un instant. Faites-lui compliment de son attitude studieuse. C'est peine perdue ; car elle dort ! Néanmoins, profitez des moments où un louable amour-propre, un zèle véritable, la poussent à étudier seule. Ne la condamnez pas à un système exclusif, et saisissez à propos le meilleur moyen d'exercer sa mémoire sérieusement, sans contrainte, comme sans ennui.

§ II. *De l'imagination.* — Cette faculté, qui étendra plus tard son empire au-delà peut-être des bornes raisonnables, domine déjà dans l'esprit de notre élève. L'ignorance même qui lui cache encore bien des réalités, est favorable aux chimères. Le sommeil ou l'exercice incomplet de plusieurs autres facultés, de l'attention, du jugement, de la volonté, laisse à celle-là toute la force, ou du moins toute l'activité qui devra se répartir ensuite entre ces diverses puissances.

A ces motifs, on peut ajouter que la femme conservera toute sa vie une imagination plus vive que l'homme, et que, naturellement, dès les années de l'enfance, cette différence générale doit frapper les yeux. La raison, en se développant, n'étouffera jamais cette première fleur d'imagination qui s'épanouit déjà dans l'esprit de la petite fille. L'attention se fixera, le jugement s'étendra, la volonté se déterminera d'une manière plus positive. Tous ces progrès ôteront quelque chose à l'imagination, mais il en restera toujours assez pour qu'on reconnaisse une nature plus portée que celle de l'autre sexe aux illusions de la plus décevante, mais aussi de la plus poétique des facultés.

Rien n'est curieux, divertissant même, comme cette aptitude de la petite fille à saisir tous les objets par le côté sensible et pittoresque. Son teint s'anime, son langage se colore, quand elle raconte à sa mère quelque fait qui l'intéresse et dont elle a été témoin. Elle néglige les détails secs et froids, pour aller droit aux traits saillants, aux coups de pinceau. Si c'est elle qui écoute un récit de ce genre, elle bâille aux réflexions les plus sages, mais son œil brille dès qu'il est question d'images et de mouvement. Racontez-lui le départ de Don Quichotte pour son aventureuse campagne. Elle voit aussi bien que vous, mieux que vous, le maigre chevalier cheminant sur son indomptable Rossinante ; le court et trappu Sancho Pança trottant après lui sur son fidèle grison. Elle vous interrompt toujours, sans le vouloir, sans le savoir, pour achever la phrase commencée, ou plutôt, le portrait ébauché. Si vous la laissiez faire, et si les paroles ne manquaient pas à sa pensée, ce serait elle qui peindrait la scène dont vous avez voulu lui retracer le souvenir.

Une faculté si vive est nécessairement très irritable, et il y a autant de dangers à craindre de son excès, que de profit à espérer de son juste exercice. Une fois lancée pour ainsi dire, on ne l'arrête pas sans efforts. Elle expose la santé à des fatigues, l'esprit à des travers. Féconde en illusions, elle ne s'égare pas à demi, et la première direction qu'elle reçoit a une influence sans bornes sur la vie entière.

Heureusement, chez notre élève, elle est préservée jusqu'à un certain point par la futilité même des préoccupations de l'enfance. Elle est réduite à tourner dans un cercle d'où il ne s'échappera aucun grave danger.

Quel est, en effet, l'aliment qui attire et retient surtout l'imagination de la petite fille de huit ans ? C'est le merveilleux ; le merveilleux dans les contes, dans les fables, même dans les histoires véritables ; car un tact subtil lui fait extraire d'une anecdote simple et bourgeoise la partie plus poétique, plus idéale, qu'elle ne montre souvent qu'à demi. Quand nous lui aurons parlé d'une belle dame, descendue de son carrosse, pour panser de ses mains blanches un malheureux ouvrier blessé, cette belle dame deviendra pour elle une sorte de type, une fée sans magie, une apparition dont elle redemandera souvent l'histoire, et dont elle rêvera plus d'une fois tout haut pendant son sommeil.

Or, ce merveilleux des contes ou des anecdotes peut bien avoir pour caractères, dans l'imagination de notre élève, l'incohérence, la bizarrerie. Il peut la tromper sur la véritable couleur des choses ; mais enfin, ces erreurs n'ont pas la gravité qu'elles pourraient prendre, lorsque des sensations nouvelles et une inquiétude jusqu'alors inconnue annonceront le premier souffle des passions.

§ II. *Moyens de diriger l'imagination.* — Quelque vacillante que soit la lumière du jugement à l'époque de l'éducation élémentaire, elle est encore le premier moyen auquel on puisse avoir recours pour régler l'imagination. Ces deux facultés sont, non pas antipathiques, mais opposées l'une à l'autre, et la puissance de l'une, même à son berceau, est assez grande pour ôter aux rêves de l'autre une partie de leurs illusions.

Attachez-vous donc, mère de famille, à discerner jusqu'à quel point votre fille peut comprendre et retenir le langage de la raison, tempéré par votre ingénieuse tendresse. Sans forcer ce ressort nouveau, faites-le servir à rectifier ce que la faculté dominante exagère. L'exagération, c'est là le défaut spécial d'une imagination vive ; et nul défaut n'est plus étranger à la faculté du jugement. Appuyée sur vous, votre fille sera flattée, et presque fière de discuter ce qu'elle a tout d'abord adopté de confiance. Les justes explications que vous lui donnez ou que vous lui suggérez ont encore on ne sait quel caractère de découverte qui l'intéresse. Vous ne recueillerez peut-être qu'à une époque plus avancée la moisson de jugement qui doit mûrir en silence. Qu'importe ? vous semez pour un avenir qui est à vous.

Ne donnez pas à notre conseil une extension qui serait loin de notre pensée. A Dieu ne plaise que nous vous engagions à éteindre chez votre fille l'imagination, cette belle et heureuse faculté pleine d'élan, pleine de richesses ! Ce serait dépouiller le printemps de ses roses, et l'enfance de ses dons enchanteurs. Que ferait notre élève d'une raison trop sévèrement cultivée ? elle aurait le mérite très mince de paraître un phénomène, pour se voir bientôt isolée, montrée au doigt, comme dépourvue des qualités de son âge, et ridiculement affublée des habitudes de l'âge suivant.

Loin de là, favorisez doucement le travail de l'imagination chez notre élève ; dirigez-le sans bruit ; empêchez qu'il ne s'accomplisse sans modération et sans loi ; choisissez le théâtre où cette faculté doit s'ébattre, la carrière où elle doit courir. Que l'enfant n'aperçoive pas votre main, et que votre main cependant lui marque les bornes invisibles que son essor ne franchira pas.

« Les impressions calmes, dit madame Necker de Saussure[1], peuvent produire des effets heureux sans qu'aucun signe le donne à connaître. A la campagne, par exemple, les enfants ont des plaisirs dont eux-mêmes ne s'aperçoivent pas : un certain charme agit sur eux sans qu'ils s'en doutent ; ceux qui sont le plus décidés à ne pas se permettre de distraction en étudiant, acceptent avec transport la proposition d'aller apprendre leur leçon à l'ombre d'un arbre. Toute occupation en plein air leur est agréable, et pourquoi ? C'est que leur âme alors est doucement remuée ; c'est que les mille sensations éparses dont les beaux-arts rassembleront un jour les effets agissent sur eux par une secrète magie ; ils ont déjà de la poésie dans le cœur. »

Ainsi l'imagination sera retenue sans être comprimée, et loin d'en négliger la culture, la mère-institutrice la soignera, la perfectionnera avec amour.

Malgré la nature impétueuse de cette faculté, l'obéissance habituelle au jeune enfant, si naturelle surtout à la petite fille, rendra le succès assuré. Lorsque la mère conserve l'autorité qui lui appartient, qu'elle dit à sa fille : fais cela, et elle le fait ; viens ici, et elle y vient ; le calme de la soumission est un grand frein à toute pensée vagabonde.

L'enfant soumise ne roulera pas longtemps dans son esprit ces doutes inquiets, ces vagues frayeurs, ces riantes chimères qui stimulent l'imagination. Elle n'osera pour ainsi dire adopter une idée, se passionner, autant qu'on peut le faire à son âge, sans la permission maternelle. Quoique pressée par la curiosité, un des plus puissants instincts de cet âge et de son sexe, elle se contentera de réponses raisonnables et simples, quoique peu en harmonie avec ce qu'elle avait rêvé d'abord. Vous, de votre côté, vous ne refuserez pas de satisfaire cette curiosité impatiente, vous n'écarterez pas à dessein de vos réponses tout ce qui s'adresserait à l'imagination ; pourvu que ces réponses soient dignes et judicieuses, elles n'ont pas besoin d'être froides et décolorées ; ce ne serait pas là une perfection. Tâchez seulement que l'enfant ne voie pas, dans un objet, ce qui ne s'y trouve pas, au-delà de ce qui s'y trouve. Avec ce système, plus vous satisferez la curiosité de votre fille, plus vous détruirez en elle d'illusions, et l'instinct qui paraissait devoir servir d'auxiliaire à l'imagination dans ses excursions périlleuses, se change au contraire en un moyen de gouverner et de rectifier ses élans.

Nous avons reconnu que, dans l'éducation élémentaire, relative à l'âge où domine le principe sensible, on n'est sûr d'être bien compris que lorsqu'on s'adresse surtout aux sens ; on peut ajouter : et à l'imagination, celle des facultés qui est le plus en rapport avec le principe sensible. Nous avons admis pourtant qu'une part dans notre langage devait aussi être réservée au jugement ; il n'est pas hors de propos d'éclaircir davantage cette pensée.

(1) *L'Éducation progressive*, L. VI, ch. XI.

Comme l'enfance contient en germe tout ce qui intéressera la vie, il serait souverainement imprudent de sevrer le jeune âge de certaines vérités, sous prétexte que ces vérités seraient hors de sa portée. Ainsi, nous qui insistons sans cesse pour que le langage abstrait soit écarté de l'enseignement destiné à l'enfance, nous insisterons avec la même force pour que, moyennant les expressions les plus saisissables, les plus intelligibles, les lois de la morale et les principaux préceptes de la religion soient mis en dépôt dans l'esprit de notre élève, ainsi que des semences d'avenir. L'imagination peut venir à l'aide de cette méthode prévoyante. A quelle autre fin le genre de l'apologue a-t-il été inventé ? La petite fille de sept ou huit ans, quoi qu'en ait dit Rousseau, comprendra fort bien, la plupart du temps, la moralité d'une fable qui aura d'abord figuré à son imagination quelque scène vivante, le tableau d'un défaut puni ou d'une qualité récompensée. Il en est de même des petits contes bien faits, où la religion intervient elle-même sous les traits d'un personnage qui pratique ou conseille le bien, et qui pose certaines maximes, très abstraites si on les isole, d'un sens palpable si on les laisse au milieu des récits animés qui en font la force et la clarté. L'Evangile lui-même ne persuade-t-il pas autant par ses touchants épisodes, par ses lumineuses paraboles, que par ses admirables préceptes ? Et en effet, si ces hautes leçons s'adressent à des imaginations plus formées que celle de notre élève, n'est-il pas évident qu'il suffit, pour conserver au moyen toute sa puissance, de l'approprier, par le choix d'un langage naïf et coloré, à l'intelligence de l'enfant ?

Ainsi tempérée et satisfaite, l'imagination se réglera au gré de nos désirs, si nous avons soin en outre d'entourer notre élève d'habitudes modestes, simples, et de lui en inspirer le goût. L'étalage, le luxe réel ou joué, l'affectation en tout genre, excitent, agacent l'imagination et la jettent dans une fausse voie. De l'extérieur, les goûts simples passent dans l'esprit ; on s'habitue, l'enfant surtout s'habitue au calme, quand autour de lui tout repose à l'ombre d'une règle noble et facile. L'éloge emphatique des choses les plus minces, des personnes les plus ordinaires, passionne l'inexpérience qui prête l'oreille. Le clinquant éblouit et trompe l'enfance, et les promesses dorées tournent la tête aux petites filles qui les reçoivent. Mère de famille, veillez de ce côté ; c'est un des grands périls que vous ayez à écarter de votre fille, et il dépend de vous de l'en préserver.

Quelques mots encore avant de quitter ce fécond sujet. L'imagination se présente à nous sous les traits d'une faculté qui aime l'éclat et qui en produit ; cela est généralement vrai. Cependant il peut arriver que notre élève joigne à une imagination très active une timidité invincible, une réserve telle qu'elle concentre en elle-même beaucoup plus d'impressions qu'elle n'en laisse éclater au dehors. Ne nous pressons pas trop de déclarer froide et terne cette imagination que nous ne sentons pas, que nous ne voyons pas ; il ne faut qu'une occasion, une de celles qui se présentent tous les jours, pour que nous reconnaissions notre erreur. Il en est de cette brillante faculté comme d'une autre faculté qui cherche aussi à se répandre, et que nous étudierons tout à l'heure, la sensibilité. Toutes deux, sans avoir moins de force, peuvent se voiler à nous-mêmes, pour quelque temps du moins, derrière un sentiment de crainte naturel à certains enfants. Nous nous préparerions des regrets amers, si nous tirions d'un fait mal observé une conséquence trop rapide. Avons-nous quelques doutes ? il sera aisé de placer notre élève dans une situation telle que son secret puisse lui échapper. Un moment d'abandon, et, en même temps, un objet propre à flatter l'imagination de la petite fille, voilà les deux éléments d'une scène d'intérieur qu'une mère saura inventer. S'il résulte de cette épreuve que l'imagination de l'enfant soit réellement engourdie, c'est une force qu'il importe et qu'il est permis de susciter en elle. Si, au contraire, le feu caché s'échappe et s'élance, ce n'est plus de l'excitation qu'il faut, c'est une direction sage et douce, qui modère la flamme et ne l'étouffe pas.

SECTION II.

Sensibilité.

§ I. — *De la sensibilité en elle-même.* On a dit à juste titre que la sensibilité, plus encore que l'imagination, est un trait spécial du caractère des femmes. Où l'homme juge, la femme sent ; et le cœur de l'une décide aussi souvent que la raison de l'autre. Non que la puissance du jugement soit refusée au sexe à qui nous devons notre mère ; mais, dans le concert des facultés, le sentiment occupe en elle la première place. Voilà donc un fait dont l'éducation doit tenir compte, et qui fonde la principale différence entre celle des filles et celle des garçons.

Et non seulement la sensibilité éclate chez la jeune fille adolescente, ou qui a déjà franchi l'adolescence ; mais, en vertu de cette loi qui veut qu'aucune disposition de l'âme ne puisse naître tout à coup, et que chacune soit un simple développement d'un premier germe, l'éducation élémentaire nous convie, comme les autres périodes, à étudier et à diriger cette faculté.

Or, le premier caractère qui nous frappe dans la sensibilité de notre élève, c'est qu'elle est encore, en beaucoup de cas, bien physique, bien liée aux sensations pures et simples, bien circonscrite enfin dans le domaine des sens. Quelles sont les causes les plus fré-

quentes de ses douleurs et de ses joies? Elle pleure son bras froissé par une chute, la robe de sa poupée déchirée ou salie, un fruit qu'on lui refuse, un plaisir auquel on ne peut l'associer. Ses jouissances sont de même nature: c'est un joli cadeau, une toilette élégante, une scène d'amusement, un jeu bien espiègle et qui permette beaucoup de caquet. Sans doute, des idées se mêlent ici, comme toujours, aux émotions des sens : vanité, coquetterie, gourmandise, babil, bon goût, humeur sociable, reconnaissance, activité, voilà bien des qualités et des défauts qui se révèlent dans ces démonstrations diverses. Néanmoins, ce qui est saillant, dominant, à cet âge, c'est la démonstration même; c'est la manière dont les sens de l'enfant sont affectés. Tout le reste est encore si incomplet et si informe qu'on ne le remarque pas tout d'abord, quelque réel, quelque intéressant qu'il soit.

Notre seconde observation portera sur l'extrême vivacité de cette faculté chez les petites filles; nous dirions plus justement peut-être sur l'extrême vivacité des signes qui leur servent à la manifester. Il n'est pas de mères qui ne soient frappées de cette facilité singulière à s'attendrir qu'elles peuvent observer de bonne heure chez leurs filles. Il y a là évidemment une nature qui n'est pas celle du petit garçon sautant, criant, prenant son parti de bonne grâce, ou témoignant de la colère. La petite fille, plus habituellement, si quelque chose la tourmente, si sa mère la gronde par exemple, fond en larmes, s'agite, est prise d'une sorte de tremblement, et se livre à tout l'abandon de la douleur; on la voit suffoquée par les sanglots; son œil suppliant cherche une consolation dans l'œil de sa mère, elle plie, et implore un appui pour se raffermir. Le sentiment de la pitié, déjà bien compris par elle, peut l'émouvoir jusqu'à la souffrance; tandis que son jeune frère mêle à l'émotion qu'il éprouve quelque chose de la fermeté grave dont le caractère de l'homme a été marqué par la main de Dieu.

Par bonheur, ces émotions si vives sont rarement de longue durée; une circonstance imprévue, quoique peu importante, les dissipe; elles ne laissent après elles qu'une sorte de retentissement douloureux; lorsque c'est la joie qui les cause, elles perdent plus vite encore ces dernières traces; elles sont vives enfin, mais l'âge ne permet guère qu'elles soient profondes; une partie de leur violence s'évapore en gestes, en signes, en rires et en pleurs.

D'ailleurs, en général, la sensibilité, agissant en elle par un mouvement tout-à-fait irréfléchi, s'attache à des objets qui ne le méritent guère, et c'est ce qui peut contribuer à ramener plus promptement le calme; il suffit pour cela d'un motif non moins frivole que le premier. Vous entendez dans la chambre voisine des exclamations, des explosions de joie; vous croyez qu'un grand bonheur vient d'arriver à votre fille : c'est qu'un petit oiseau confié à ses soins vient de prendre dans sa main un grain de millet avec une complaisance où elle a vu de la tendresse. Un autre jour vous remarquez qu'elle a les yeux rouges, et que sa poitrine se gonfle comme si elle finissait à peine de pleurer; vous lui demandez ce qui la désole, et vous apprenez enfin que sa poupée la plus aimée s'est démis le bras en tombant.

Nous ne voulons pas contester que le petit garçon éprouve des émotions du même genre dans des circonstances pareilles. Nous croyons seulement avoir observé qu'elles sont moins fréquentes et plus contenues. Le tempérament et le caractère concourent à rendre la sensibilité chez la petite fille plus vive et plus abandonnée. Qu'on en juge même d'après l'usage le plus naturel qu'elle en puisse faire, d'après ses démonstrations de tendresse envers sa bonne mère. N'est-il pas vrai que ses caresses ont un cachet d'insinuation et de mollesse qui manque à celles du petit garçon? que son cœur, plein de tendres mouvements, lui dicte un langage persuasif, qui peut déconcerter la prudence maternelle? Il y a bien de la séduction dans cet instinct de l'enfance, et, s'il est permis d'en goûter le charme, il est nécessaire aussi d'en conjurer d'avance le danger.

§ II. *Moyens de diriger la sensibilité.* — Pour entreprendre avec lumière et avec fruit la tâche de diriger la sensibilité chez notre élève, il est bon de nous persuader d'abord que cette faculté est en elle-même une chose excellente, une ressource précieuse, un trésor pour l'éducation. Ecoutons sur ce point l'éloquente et douce parole de notre maître.

« Il faut avouer, dit Fénelon[1], que de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements : les passions et la présomption les entraînent; mais aussi ils ont de grandes ressources, et reviennent souvent de loin; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse et qui fructifie quelquefois quand l'expérience vient au secours de la raison, et que les passions s'attiédissent; au moins on sait par où on peut les rendre attentifs et réveiller leur curiosité. On a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne et les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents: toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions; ils ne sont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait; c'est alors que la meilleure éducation court

(1) *De l'Éducation des Filles.*

risque d'échouer, si on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. »

Ne nous plaignons donc pas de voir notre élève douée d'une faculté qui doit être pour elle et pour nous-mêmes d'un si grand secours, et n'appliquons nos soins qu'à lui donner une direction intelligente. D'abord, la sensibilité porte en elle-même, pour ainsi dire, son préservatif; les démonstrations qu'elle inspire, et qui sont presque inséparables des émotions chez les petites filles, nous frappent par leur exagération naïve. Il est facile et naturel pour nous, dès que l'accès est passé, de faire remarquer à notre élève combien elle est sortie de la simplicité douce qui lui siérait si bien; disons-lui que ses sentiments ne perdraient rien de leur force pour être un peu moins traduits en coups de théâtre, et qu'on leur rendra tout autant de justice quand ils seront exprimés plus modérément.

De cette manière, nous préparons sans bruit et sans apparat la salutaire influence d'une faculté dont les premiers essais même sont des bienfaits. Le jugement naissant, pour ainsi dire, de notre chère élève, s'exerce peu à peu à contrôler et à régler les impressions vives de la sensibilité. Nos paroles sensées ne sont pas perdues; c'est une semence qui tombe dans une bonne terre, quoique les fruits ne doivent paraître qu'un peu plus tard. Tous ces utiles conseils se mûrissent intérieurement, vivifiés par les premières réflexions de la petite fille; et toujours, à mesure que l'action même imparfaite du jugement se fait sentir, les facultés hasardeuses et indociles se rangent de plus en plus sous sa loi.

Quel est en effet le premier résultat de cette influence? Le calme de l'esprit chez l'enfant qui, auparavant, semblait battue de tous les vents des émotions contraires. Les habitudes calmes sont en même temps un effet des simples réflexions dont on peut être capable à son âge, et un préservatif contre l'extrême vivacité des impressions à venir. La sensibilité est alors comme un fleuve qui ne saurait plus dépasser ses rives, et dont les eaux toujours fraîches et salubres n'auraient perdu que la liberté de nuire dans leur cours.

Notre langage, lorsque nous réprimons les écarts de la sensibilité, doit être grave avec douceur, persuasif avec réserve. Trop de familiarité dans ce cas pourrait nuire. Comme nous supposons toujours quelques moments écoulés après l'ébranlement causé aux nerfs de notre élève, la gravité affectueuse de notre attitude et de nos paroles sera suffisamment remarquée par elle, et la disposera au calme et au recueillement. Voilà aussi les dispositions que nous désirerons trouver en elle, pour lui faire goûter nos avis, et surtout pour les graver dans sa mémoire. D'ailleurs, ce que nous avons à lui dire exige du sérieux, bien que nous devions en exclure avec soin tout ce qui pourrait ressembler à un sermon en forme.

Nous devrons, dans les cas où un accès plus vif nous aura frappés, toucher certaines cordes qui vibrent d'un son ferme et imposant; dire, par exemple, que la volonté du bon Dieu est qu'on se modère en toute chose, et qu'elle impose même aux petits enfants l'obligation de contenir la vivacité de leurs sentiments; que leur santé souffrirait des excès de la joie ou de la douleur, surtout à propos d'objets et d'événements qui ne valent pas toujours la peine de les occuper: que plus tard, ils manqueront de courage contre les véritables malheurs, s'ils ne se maîtrisent pas quelque peu lorsqu'un des chagrins de l'enfance vient les assaillir, et que les choses heureuses sont mieux et plus longtemps goûtées lorsqu'on n'en fait pas l'occasion d'une folle joie. Ce ne sont pas les paroles mêmes que nous fournissons toutes préparées à la mère-institutrice; ce sont les idées que nous soumettons à son jugement, et que nous croyons pouvoir être saisies par la petite fille de sept ou huit ans, déjà capable d'en sentir la portée.

Pour les premières années de l'éducation élémentaire, encore si voisines de la première enfance, nous conseillerons plutôt l'emploi d'un moyen applicable d'ailleurs aussi aux années suivantes. Ce moyen est celui des distractions. Deux occasions contraires peuvent exciter vivement la sensibilité de notre élève. Elle se livrera immodérément soit à la joie, soit à la douleur. Dans le premier cas, il n'est pas très facile de la distraire. Une fois lancée dans les rires et dans les gestes expressifs, il faudrait un motif bien grave pour la ramener tout à coup au calme. Dans le second cas, il n'en est pas tout à fait de même. Un spectacle plaisant, une nouvelle agréable, un mot inattendu, changeront quelquefois en une physionomie riante le visage baigné de pleurs. Or, cette situation se reproduit plus fréquemment que la première, c'est-à-dire que la sensibilité amène des éclats de douleur plus souvent que des éclats de gaieté, et que la petite fille abusera plus des signes du chagrin que de ceux de la joie. Ainsi, les distractions sont puissantes là surtout où il est désirable qu'elles le soient, et cette ressource providentielle, mère de famille, doit prospérer entre vos mains!

N'attendez pas toutes les distractions du hasard; profitez-en, lorsque le hasard vous les offre; sachez les créer quand il vous les refuse. N'en brusquez pas l'usage, et faites en sorte qu'une impression nouvelle arrive naturellement à votre fille, et détruise sans violence l'impression exagérée dont vous la voyez souffrir. Ce n'est pas ici que la distraction pourrait vous faire craindre la frivolité pour conséquence. Quelquefois elle a ce danger, lorsque rien ne l'appelle et ne l'excuse. Mais, rangée parmi les moyens d'éducation morale, employée à propos, avec discernement, comme remède à des émotions nuisibles, surtout, re-

disons-le encore, naturellement amenée, elle ne peut avoir que de salutaires effets.

Mais tous ces moyens, destinés à corriger une sensibilité excessive, n'auront aucune utilité si la mère-institutrice elle-même ne sait pas commander à la sienne. On ne peut espérer persuader à l'enfant que ce dont on lui donne soi-même l'exemple. Songez que vous avez affaire à une nature vive et susceptible, qui a besoin à peine qu'on l'excite, et qui d'elle-même est trop portée à s'amollir dans l'attendrissement. Vous ne viserez pas sans doute à la priver des tendres embrassements, des termes affectueux, quelquefois même des douces larmes d'une mère ; il faut bien que chacun reste fidèle à sa mission et à son caractère, et, parmi les attributs de la femme, la sensibilité tient un des premiers rangs. Mais, pas d'exagération, pas d'effusion romanesque. Que le bon sens vous soutienne toujours, même quand le sentiment vous entraîne. Dites-vous que vous n'avez pas seulement votre cœur à décharger d'un poids qui l'oppresse, mais que vous avez un autre cœur à former. Voyez toujours là, devant vous, attentif à tous vos mouvements, ce témoin prêt à suivre votre exemple. Ecoutez, sentez dans votre fille comme le retentissement de ces éclats que vous ne savez pas éviter, qui vous soulagent et qui la perdent. Oh! certes, vous trouverez alors facile de commander davantage à vos émotions, et, par une sage réserve, vous déroberez à votre élève tout ce qui pourrait donner à sa sensibilité une impulsion funeste. Combien de mères, par leurs folles démonstrations, agacent les nerfs et fatiguent l'intelligence de leurs filles! Soyez plus raisonnables qu'elles, si vous voulez qu'à la longue les facultés les plus mobiles cèdent une part à la raison.

SECTION III.

De la volonté.

§ I. *De la volonté en elle-même.* — De cinq à dix ans, la volonté est bien peu caractérisée chez la petite fille. Non seulement la réflexion lui est encore très peu familière, mais elle s'élève même assez rarement à la comparaison de deux idées par la seule force de son esprit. Elle veut cependant, et quelquefois avec persévérance ; mais cette volonté n'en a pas moins tous les traits de l'instinct. C'est là surtout la faculté qui est peu étendue, peu développée dans l'enfance. Elle agit rapidement, aveuglément, non pas toujours à faux, car l'instinct a des inspirations heureuses ; mais sans savoir si elle est dans le vrai. Déterminée par quelque motif subit, elle aspire à obtenir quelque chose, et le demande avant de s'informer s'il est convenable et raisonnable de le demander. Du moins, telle est la volonté chez l'enfant que l'éducation n'a pas encore façonné. A cette action rapide et irréfléchie se rattache aussi en général un caractère de versatilité et de faiblesse chez un grand nombre ; de ténacité, au contraire, chez quelques autres. Aveugle dans les deux cas, c'est à la différence des caractères qu'il faut rapporter la contradiction de ses défauts. Maria est étourdie et légère ; sa volonté mobile change à tout instant, et perd son nom pour s'appeler tout simplement du caprice. Léonie est sérieuse, opiniâtre ; vous la voyez armée d'une volonté tenace qui semble s'attacher à un point, non parce qu'il convient, mais parce qu'elle l'a saisi une fois. Dans cette seconde supposition, elle paraît moins active ; cependant elle suit toujours une idée première, ou elle résiste sans relâche à un ordre qui lui a d'abord déplu. L'autre cas est beaucoup plus fréquent, et la volonté mobile d'un enfant de cet âge, d'une petite fille en particulier, est proverbiale.

Les rapports entre le jugement et la volonté sont de toute évidence. C'est parce que le jugement de notre élève est faible et hésitant que sa volonté est changeante et privée de lumière. L'imperfection du jugement n'empêche en aucune façon l'instinct de pousser une volonté irréfléchie ; mais c'est tout ce qu'elle autorise ; elle s'oppose à tout usage éclairé et raisonné de la volonté.

Pourtant, puisque l'enfant veut, et exerce fréquemment cette faculté de vouloir, il se peut qu'une sage direction l'habitue à vouloir spontanément des choses utiles. C'est ce qui doit attirer l'attention de la mère-institutrice, et ce dont nous allons l'entretenir un moment.

§ II. *Moyens de diriger la volonté.* — Citons un exemple. Un des efforts les plus difficiles pour notre élève, c'est l'attention. L'attention est cependant le commencement de toute étude, le principe de tout progrès ; mais l'enfant est peu sensible aux théories. Rappelons-nous les occasions où elle s'est bien souvenue de choses qui lui ont servi, ou qui lui ont causé du plaisir. Faisons-lui remarquer que ce souvenir exact tenait à l'attention prêtée par elle, et que, lorsqu'elle est inattentive, elle est à peu près sûre d'oublier. Nous serions bien surpris si, dans une autre circonstance, vous n'aperceviez pas un effort sensible de sa volonté pour commander à son attention. Il y aurait là, nous ne craignons pas de le dire, un double triomphe pour la mère-institutrice ; car elle aurait donné à l'instinct de volonté que possède l'enfant une impulsion utile, et cette impulsion favoriserait la première et la plus nécessaire opération du jugement.

Les épreuves par le moyen des faits sont toujours, à nos yeux, celles qui peuvent le mieux et le plus sûrement étendre les facultés de la petite fille. Plus la faculté est informe et bornée dans son exercice, moins nous serions compris en la désignant par des abstrac-

tions ; tandis que les faits, donnant un corps aux idées, éclaircissent à l'instant ce qui, sans eux, demeurait obscur.

Mais, si nous ne devons pas adresser à notre élève des dissertations sur la volonté, il ne nous est pas défendu de puiser, dans des habitudes qui lui sont familières, des raisons de lui faire goûter nos conseils.

Ainsi, telle doit être de bonne heure pour elle l'idée de la soumission filiale, que nous ne voyons aucun inconvénient à invoquer ce devoir, bien compris par elle, à l'appui de nos avis sur la manière de diriger sa volonté. « Mon enfant, lui direz-vous, ce que veut ta mère, tu dois le vouloir, parce que je sais beaucoup plus de choses que toi, que j'ai plus d'expérience, et que je t'aime assez pour ne jamais vouloir que ton bien. En attendant que tu sois en âge de réfléchir, et de vouloir sérieusement par toi-même, règle ta volonté sur la mienne, et, quand tu seras dans le doute, cherche à savoir de moi ce que tu dois vouloir. »

Vous ne tiendrez pas pour cela la volonté de votre enfant dans une immobilité absolue ; au contraire, vous la formerez à quelques raisonnements courts, substantiels, intelligibles, pour lui faire comprendre que telle résolution importe à son intérêt ou à son devoir. Vous n'entrerez pas prématurément dans une culture développée du jugement ; mais, à cause des liens intimes qui rapprochent ces deux facultés, vous emprunterez à celle-ci quelque secours pour donner à celle-là un peu de vie.

Telle est, à notre gré, la seule voie de prudence à suivre pour diriger la tremblante et aveugle volonté de notre élève et lui donner quelque impulsion par le jugement, sans lui faire perdre son caractère instinctif et spontané.

SECTION IV.

Du jugement.

§ I. *Du jugement en lui-même.* — S'il est une faculté qui s'appuie volontiers sur la réflexion, et dont le nom quelquefois semble se confondre avec celui de la réflexion même, c'est le jugement. Eh bien ! comme la volonté, le jugement, dans l'enfance, est tout instinctif, tout spontané. Il procède par inspirations, par éclairs, et non par de lentes déductions ; il compare avec rapidité deux objets ou deux idées ; et, pourvu qu'il ne faille pas s'arrêter à la discussion d'une difficulté, il en tire une conclusion ; mais, raisonner, dans la force du terme, se former une opinion par l'examen, porter et fixer son attention sur des points nécessaires à éclaircir, marcher de conséquence en conséquence, enchaîner plusieurs parties d'un argument, distinguer le fort et le faible d'une question, et savoir comment et pourquoi on distingue, ces opérations d'un jugement exercé sont lettre close pour notre élève. Il serait ridicule à nous de les attendre d'elle, aussi bien qu'impossible à elle de les essayer.

Elle possède bien, et nous l'avons déjà reconnu, ce qu'on nomme de la logique naturelle. Souvent elle nous charme ou nous étonne par les rapports qu'elle saisit, par les analogies qu'elle exprime. Beaucoup plus jeune, elle laissait déjà soupçonner cette logique, et les premières clartés de son jugement éclataient sur les premiers essais de son langage. Cependant, à quoi se réduisent les efforts de la logique naturelle ? à des trouvailles isolées, fort dignes d'attention, peut-être, mais qui ne se lient pas, qui ne se coordonnent pas entre elles. Ce sont des actes vifs, rapides du jugement, dans lesquels rien n'est prévu ni calculé à l'avance. L'enfant dit bien, juge bien sans le savoir, sans garder le souvenir de ce qu'il a jugé. Que la moindre circonstance le dérange, il va se tromper sur le même point où sa logique triomphait tout à l'heure. Son jugement, si nous osons le dire, scintille et ne brille pas. Il lui manque une condition qu'il ne peut remplir encore, dont l'accomplissement est réservé à un autre âge, le travail de la réflexion.

Aussi, voyez comme il est faible et comme il a besoin d'appui ; comme une occasion futile le trouble ; comme une distraction le désoriente ; c'est un esquif battu des flots, un nuage poussé et déchiré par les vents contraires. En présence d'autres facultés dont le développement est bien plus précoce, d'une mémoire souple et facile, d'une imagination qui s'évertue, d'une sensibilité qui se répand au dehors, le jugement de notre élève s'effraie par instinct de ce voisinage redoutable ; il se sent vide, sans expérience, sans exercice, presque sans matériaux. Quelquefois il se risque et se lance sans mesure dans le faux et l'absurde, comme dans un pays de découvertes. Ses erreurs sont promptes comme ses bonnes inspirations complètes, en raison de son ignorance. En un mot, la force existe, la faculté puissante se prépare, mais elle n'a encore rien de ce qui manifeste la force et la puissance. Elle est capable de peu de chose par elle-même ; la main seule de la mère peut extraire de cette mine vierge encore des produits précieux.

§ II. *Moyens de diriger le jugement.* — La mère-institutrice évitera ici deux dangers contraires. Ce serait se tromper que d'appliquer à la culture du jugement chez la petite fille de cinq à dix ans les moyens qui réussiront appliqués à l'adolescence ; et néanmoins il faut savoir emprunter quelque chose de ces moyens, selon la mesure et la dose que peut supporter une faculté si peu formée.

Ainsi, les études proprement dites sont peu de chose dans l'enfance. Nous ne nous occupons encore que de ces premiers éléments dont la connaissance doit précéder toute autre connaissance ; il n'y a pas là de très fréquentes occasions d'exercer le jugement par le positif de l'étude. Cependant, quelques parties du

cours élémentaire se prêteront à cette épreuve, par exemple, celle qui roule sur les principales notions usuelles. Comment notre élève saisit-elle ces détails? Quelles questions font-ils naître? Comment achève-t-elle ou suggère-t-elle même quelquefois nos réponses? Voilà une expérience à faire sur son jugement; les idées ou les paroles vagues, commentées par nous et par notre élève, ne prouveraient absolument rien quant au développement de cette faculté, tandis que le positif, quelle qu'en soit la matière, est une excellente pierre de touche pour en évaluer le titre et le prix.

Du reste, ce n'est pas seulement à cause de leur caractère positif que nous avons cité les notions usuelles; c'est aussi, et surtout peut-être, parce qu'elles ont rapport en général à des objets sensibles. Ayons toujours présent à la pensée l'empire que les sens conservent sur l'enfance, la facilité de concevoir ce qui frappe ses yeux, ses oreilles, ce qu'elle touche ou croit toucher de ses mains; la facilité de comprendre invite à comparer et conduit à juger.

« Une faute qu'on commet souvent, dit madame Necker de Saussure, en étudiant l'âge qui nous occupe[1], c'est d'exiger les premiers efforts d'une attention qui n'a pas encore été exercée, en l'appliquant à des objets tout à fait étrangers aux goûts de l'enfant. Vous n'avez jamais rien fait examiner à votre fils, et tout à coup vous lui demandez de distinguer un A d'un B, chose qui ne l'intéresse pas le moins du monde. Comme il est pour vous deux difficultés, l'une de fixer son attention sur quoi que ce soit, l'autre de l'occuper d'objets qui n'ont nulle chance de lui plaire, il faudrait les surmonter séparément. Engagez-le d'abord à considérer dans la nature mille détails propres à l'amuser; montrez-lui des formes connues, des marteaux, des coupes, des casques dans la configuration de certaines fleurs; inventez des arrangements qui fassent ressortir ces figures, puis exercez-le à reconnaître dans des gravures les choses qui auront fixé ses regards. Quand il s'amusera à en retrouver les moindres traits, il aura passé par les gradations qui lui faciliteront l'apprentissage de la lecture. »

Étendons ces idées, et disons que toute représentation sensible et tout enseignement relatif à des objets qui tombent sous les sens, conviendront pour provoquer sans effort un premier travail de réflexion chez notre élève, et que c'est le seul moyen naturel et agréable de faciliter en elle l'exercice du jugement.

Tout ce qui manque de mesure, de calme, tout ce qui est désordonné ou factice est préjudiciable à la culture de cette grande faculté. Aussi est-il de la plus sérieuse importance que l'enfant ne vive pas dans un monde de faux-semblants et de grimaces, où une politesse artificielle couvrirait des projets malveillants. Si la mère lui laisse respirer cette atmosphère empoisonnée, qu'elle ne s'étonne pas de voir le jugement le plus sain se gâter dans sa fleur. La perspicacité instinctive des petites filles est très grande; que notre élève voie une amie de sa mère faire le salut le plus gracieux à sa voisine de droite, et se retourner vers sa voisine de gauche avec un signe d'intelligence qui exprime la moquerie, elle comprend, soyez-en sûre, toute la finesse du regard, toute la malignité du sourire; ainsi s'applique sa pénétration naturelle; mais quelle conclusion involontaire va-t-elle en tirer? Qu'il est permis, *permis*, entendez-vous? de se moquer en cachette des personnes qu'on caresse ouvertement. Que pensez-vous de cette leçon de morale?

Un train de vie simple, raisonnable, dans lequel les événements ordinaires occupent la plus large place, et qui ait pour caractère principal le naturel, convient éminemment à la culture du jugement de la petite fille. Ici donc, comme dans presque toutes les circonstances, de la raison de la mère dépend le progrès de l'enfant.

Ce n'est pas à dire que cette simple vie de famille ne puisse donner matière qu'à des observations vulgaires et toutes matérielles. Nous l'avons déjà dit, dans les habitudes les plus modestes, il y a lieu de rencontrer et de faire goûter à notre chère élève les plus sublimes vérités. Par le sentiment filial, nous faisons arriver à son jugement une idée suffisante de la bonté et de la puissance de Dieu. Les plus belles et les plus larges maximes religieuses et morales : *fais aux autres ce que tu veux qu'on te fasse; ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, sont comprises de l'enfant de cinq ans, à propos d'un coup donné ou reçu dans un jeu, d'un accès de mauvaise humeur ou d'un défaut de complaisance envers une petite amie, une sœur, un frère. Pourvu que la mère-institutrice prenne le moment favorable, celui où le souvenir est encore tout frais pour ainsi dire, elle peut imprimer ainsi une excellente direction.

Le développement du jugement ne sera réel et harmonieux que si nous évitons avec soin de précipiter sa marche. Outre que la gradation est la loi de tout développement, il est de la nature de cette faculté de craindre les soubresauts et les écarts; elle aime les voies prudentes, les moyens réguliers et réfléchis. Lorsque nous aurons fait une tentative sur le jugement de notre élève, et que nous l'aurons vue embarrassée, gardons-nous d'insister, nous y reviendrons plus tard. Chaque année, chaque mois, amène quelques ressources nouvelles, un peu plus d'ouverture au jugement de la petite fille, un peu plus d'habitude à l'expérience de la mère; pourquoi nous presser? le temps n'est-il pas à nous? pourquoi nous impatienter? Avons-nous espéré que les facultés de

(1) *Éducation progressive*, L. V, ch. I.

notre élève grandiraient, sans passer, comme les productions de la terre, par des phases que marque la Providence. L'arbre s'irrite-t-il de ce que la plante, abritée par lui, ne montre que successivement sa tige, son bouton, et sa fleur épanouie? Sachons attendre, si nous voulons recueillir. Ménageons une faculté dont le progrès est sûr, et qui sera plus tard la garantie du bonheur de notre élève, si nous lui laissons le temps de croître et de se fortifier par degrés.

CHAPITRE IX.

DE L'ESPRIT D'IMITATION.

SECTION I.

De l'esprit d'imitation en lui-même.

§ I. *Observations générales.* — Nous sommes arrivés à une disposition de l'enfance qui est digne de la plus sérieuse étude, et qui exerce la plus incontestable influence sur sa destinée.

L'esprit d'imitation, il faut le remarquer d'abord, est un trait spécial de l'espèce humaine. Aucun n'est dessiné plus fortement; aucun n'est plus universel. Dire que l'homme est essentiellement imitateur, c'est énoncer une vérité à l'abri de toute contradiction. Tous les faiseurs de systèmes ne peuvent rien contre ce qui est consacré par le sentiment intime. Les uns pourront voir dans ce caractère un avantage signalé, les autres un inconvénient déplorable; nul ne pourra nier son universalité, ce qui est déjà un préjugé en sa faveur.

En effet, quel moyen de méconnaître dans l'esprit d'imitation un don providentiel, un moyen que Dieu fournit à l'homme de vivre, de croître, de travailler, de réussir? Suivons-le dans son action sur tous les âges.

Au début de la vie, l'enfant ne possède rien qui soit à lui. Il ne peut rien par lui-même; il offre enfin l'image du dénuement et de l'extrême faiblesse. Heureusement, à côté de lui veille une mère qui étudie ses besoins, le guide, l'instruit peu à peu, le met en état de se suffire de plus en plus à lui-même. Mais quelle singulière aptitude prépare si bien l'enfant à suivre l'impulsion maternelle? C'est que son œil ne perd jamais de vue celle qui le dirige. Si elle rit, il va rire; si elle court, il s'agite; langage, marche, premières connaissances, il reçoit tout d'elle, et pratique à son exemple tout ce qu'elle lui apprend. Seulement, à cette époque, l'imitation est tout instinctive, on dirait presque, toute machinale. Parole pour parole, geste pour geste; c'est une copie chargée, un calque brouillé et confus.

Peu après, l'intelligence se fait jour dans ces ténèbres. Elle réclame sa part, bien faible encore, dans l'œuvre de l'instinct. Des intentions d'imiter se laissent déjà soupçonner, et percent çà et là dans les actions de l'enfant. Vous n'avez plus sous les yeux un automate, mais une personne dont les facultés commencent à se mouvoir. L'indice le plus sûr de cette disposition nouvelle, ce sont quelques légers changements introduits dans l'imitation. Par exemple, vous fredonnez quelques notes en présence d'une petite fille de deux ans; elle vous écoute et les répète; mais elle en ajoute quelques-unes de sa façon. C'est qu'elle a réfléchi rapidement, légèrement, assez néanmoins pour comprendre que vous ne lui avez fourni qu'une sorte de thème, dont elle peut se permettre de varier l'expression.

Plus tard encore, l'imitation est toujours le principe dominant dans les actions de l'enfance; car l'enfance est toujours faible et ignorante. Comment saura-t-elle, si elle n'imite pas? Qui la soutiendra, l'éclairera, si ce n'est son appui et son modèle? Cependant, à mesure que les facultés s'étendent, l'imitation tient moins de place, ainsi que nous l'affirme miss Hamilton[1]: « Les enfants, dit-elle, sont tous, à un certain degré, des êtres imitateurs; mais à mesure que les pouvoirs intellectuels se développent, que le nombre des idées s'accroît, que l'attention est excitée à l'examen des ouvrages de l'art et de la nature, et que le jugement commence à s'exercer, l'esprit diminue, ou paraît diminuer, en tombant sous l'influence du jugement. »

L'enfant ne cesse donc pas réellement d'imiter, mais il imite avec plus de choix; il laisse de côté certains détails, pour en reproduire d'autres; il discerne et ne se borne plus à copier. Progrès remarquable qui annonce l'approche d'une puissance supérieure à l'aveugle instinct!

(1) *Lettres sur les éléments de l'éducation*, L. V.

En suivant cette progression décroissante d'influence, l'esprit d'imitation se manifeste pourtant à tous les âges, et nous accompagne dans tout le cours de la vie. Plus nous possédons en propre d'idées et d'expérience, moins nous avons besoin d'imiter ce qui se passe autour de nous. L'imitation est un perpétuel emprunt, inutile à ceux qui sont riches de leur propre fonds. L'adolescence imite encore par besoin et par inexpérience, la jeunesse par entraînement, l'âge mûr par habitude, la vieillesse par souvenir; et chaque âge imite moins que celui qui le précède, parce qu'il lui est moins nécessaire de chercher sa règle au dehors. Mais en revanche, il est digne de remarque que l'esprit d'imitation ne s'éteint complétement à aucune époque de la vie, et qu'il jette encore près d'une tombe quelques lueurs de cette lumière qu'il a répandue sur un berceau.

Les autres instincts sont comme les ministres et les serviteurs de cet instinct universel, irrésistible. C'est pour lui que les sens agissent avec promptitude et fidélité; c'est pour lui que l'attention écoute, et que l'activité exécute. Il attire à lui comme par un aimant, il s'assimile et s'incorpore tout ce qui peut favoriser un progrès; mais quelquefois il se trompe, et alors l'imitation se porte sur des choses propres à fausser l'esprit. C'est un grand malheur, en raison de la puissance que l'esprit d'imitation exerce en bonne comme en mauvaise part, et on a bien de la peine à détruire ces premières semences d'erreur.

§ II. *Applications particulières.* — Etudié au point de vue spécial de l'éducation, l'esprit d'imitation a aussi deux faces contraires. Il s'adapte avec souplesse aux objets présents, et les objets présents ne sont ni toujours utiles, ni toujours nuisibles. La petite fille la plus douce, témoin d'une scène de turbulence de son frère aîné, que n'arrêterait pas une répression suffisante, sortira, ne fût-ce qu'un moment, de son caractère, et reproduira quelque chose des cris bruyants, des mouvements brusques qui l'ont frappée. La petite fille la moins portée à la complaisance, en face d'un frère, d'une sœur, d'une compagne qui prête gracieusement un de ses joujoux, va se trouver saisie d'un subit accès de générosité. Cette influence est rapide et indépendante de la réflexion. C'est comme une attraction mauvaise ou favorable du bien par le bien, du mal par le mal; fait d'un intérêt immense, dont les conséquences seront faciles à tirer.

Avouons-le tout d'abord, quoique ce soit un aveu pénible à faire. L'imitation du mal est plus prompte, nous allions dire plus naturelle, que celle du bien. Pourquoi? est-ce parce que les penchants mauvais, étant plus actifs, plus impatients que les bons, surtout à un âge où la raison ne les tempère pas encore, vont tout droit au-devant de ce qui leur est analogue, et se trouvent à l'aise lorsqu'ils rencontrent le mal? Est-ce que les actes blâmables font toujours plus de bruit que les actes dignes d'éloge et de sympathie, soulèvent plus d'agitation, et, comme certains fléaux, répandent une contagion plus assurée? L'un et l'autre sont vrais peut-être; mais si la cause est douteuse, l'effet ne l'est pas, et il est malheureusement exact de dire, comme on l'entend répéter fréquemment dans le secret des familles : les enfants sont plus portés à imiter le mal que le bien.

Maintenant, que personne ne force le sens de nos paroles. Cette différence de degré rend précieux le travail de l'éducation qui compte précisément au premier rang de ses œuvres l'avantage donné à l'imitation du bien sur l'imitation du mal. Ainsi, nul motif de découragement, et, au contraire, une puissante raison de réunir nos efforts pour tourner l'esprit d'imitation que possède notre élève vers les choses bonnes, louables, utiles. Sans nous, elle se laisserait aller au courant des mauvais instincts, plus hardis, plus entraînants que les bons. Avec nous et par nous, elle doit remonter doucement contre le mouvement qui la précipite, et, devenue insensible aux exemples nuisibles, s'approprier tout ce qu'elle voit accomplir de raisonnable et d'avantageux.

Les principaux objets d'imitation qui peuvent s'offrir à notre élève nous paraissent compris dans quatre classes : les actions, les manières, le langage et les signes. Consacrons quelques lignes à chacune de ces classes, pour nous faire une idée de la position de l'enfant, des ressources que l'imitation lui assure, et des dangers qu'elle lui fait courir.

La petite fille qui grandit sous l'aile de sa mère est naturellement frappée avant tout des actions maternelles. Les plus simples, les plus indifférentes, seront pour elle matière à imitation. Manger d'un fruit, passer d'une chambre dans une autre chambre, voilà des actes importants que la mère ne peut accomplir sans que sa fille se mette en devoir de faire comme elle. La mère fait-elle une toilette plus soignée qu'à l'ordinaire; l'enfant réclame vivement ses plus beaux habits. Si la mère bat le chien ou le chat de la maison, le chien ou le chat peut s'attendre à être battu, ou, tout au moins, menacé par la petite fille. Bons ou mauvais exemples, elle imite ceux de sa mère avant tous les autres.

Mais ce n'est pas seulement sa mère qu'elle voit agir. Il peut y avoir auprès d'elle des enfants de la même famille, des étrangers, des domestiques; autant de personnes, autant d'occasions, non pas encore d'observation réfléchie, mais, au contraire, d'aveugle et subite imitation.

Nous connaissons une petite fille de cinq ans qui, avec un garçon un peu plus âgé, compose la douce richesse d'une famille. Leur père, à la fin de chaque jour, se délasse de ses travaux en redescendant avec eux aux

bienheureuses puérilités de leur âge. Il s'évertue à les faire sauter sur ses genoux, à inventer pour eux des figures de danse jusqu'alors inconnues, à varier sans beaucoup de frais d'imagination leurs innocents plaisirs. Mais il est un soin qui exige de lui l'attention la plus soutenue, quelquefois la diplomatie la plus savante; c'est que les enfants, la petite fille surtout, aspirent à imiter exactement et sans retard ce que l'un deux a exécuté le premier. Le père de famille serait mal venu à proposer un jeu à sa fille, lorsqu'il vient d'occuper son fils d'un jeu différent. La petite fille ne se fâche pas, du moins pas encore, mais d'une voix insinuante elle demande *qu'on lui fasse faire la même chose qu'à son frère*: dût le second jeu être plus amusant que le premier, elle pense au premier; elle a vu son frère s'en divertir; elle se sent attirée vers ce jeu par une préférence, et il survient quelquefois des pleurs quand on ne s'y arrête pas.

Il y a moins à espérer ou à craindre que l'enfant imite les étrangers qu'elle voit agir. Les visiteurs passent, et, comme la curiosité comprime pour le moment les autres instincts, la petite fille s'occupe plutôt de regarder que d'imiter ceux qu'elle ne fait qu'entrevoir.

Mais les domestiques; les bonnes, femmes de chambre, cuisinières, qui sont dans la maison et qui en font partie, voilà une des occasions les plus fréquentes et les plus périlleuses pour tenter l'esprit d'imitation. Ceci, du reste, est relatif spécialement aux manières et au langage, plus qu'aux actions proprement dites. C'est en ce sens qu'il est fort utile de s'en occuper.

On entend par manières ces habitudes de convenance, qui ne sont pas des qualités morales, mais qui ajoutent du prix aux qualités. Il ne convient pas qu'elles soient affectées, mais elles ne doivent pas non plus être grossières. Le défaut d'éducation peut bien expliquer jusqu'à un certain point l'absence de bonnes manières, et faire excuser les domestiques qui en manquent; cependant les gens de service qui ont le cœur bien placé, et ce qu'on appelle des principes, s'ils ignorent certaines convenances, sont incapables au moins de manières inconvenantes; c'est là le seul, et, il faut l'avouer, le rare motif de sécurité qui permette à une mère de laisser quelquefois sa petite fille entre les mains des femmes qui la servent.

Maintenant, supposez (ce qui est malheureusement trop commun) que notre élève ait une *bonne* étourdie, peu attentive aux conseils qu'on lui donne, peu curieuse de prendre les allures de la maison qui l'a reçue, et voyez à quoi la pauvre enfant sera exposée. Sa *bonne*, chargée de la conduire à la promenade, descend les premières marches de l'escalier en gambadant; aussitôt l'enfant, qui voit là un exemple amusant à imiter, fait de même au risque de se rompre le cou. Une autre fois, elle a vu sa *bonne* prendre sa viande ou sa salade avec les doigts; dès qu'elle le peut elle imite ce moyen commode, et, si elle a en main sa fourchette, elle a soin de la poser avant d'agir suivant l'exemple qu'elle a reçu. Vous êtes surprise de quelques gestes, de certains tics déplacés ou ridicules que vous observez chez votre enfant; cherchez la source: il est presque indubitable que vous trouverez dans l'antichambre ou dans la cuisine le mot de cette fâcheuse découverte.

Ce que nous disons des manières, nous pouvons l'appliquer au langage. Accoutumée dès la seconde année à répéter les mots qu'elle entend prononcer, et ne pouvant même apprendre que par cette voie les rudiments de la parole, notre élève se forme à la science du langage par une perpétuelle imitation. Or, si elle peut très bien imiter le langage de la mère-institutrice, il n'en est pas toujours de même du langage des domestiques; nous ne parlons pas ici de la grammaire, mais de la convenance, de la décence même. L'enfant ne connaît pas la valeur des mots, des tours qu'elle emploie; plus une parole sera prononcée avec un accent ferme et bien appuyé, plus elle la remarquera et sera prompte à la redire: or, cette parole peut être un juron ou une grossièreté. D'autres fois ce sera tout simplement une niaiserie, ou bien encore l'expression d'une idée fausse, d'un préjugé populaire: n'importe, la petite fille, d'ailleurs babillarde autant qu'imitatrice, retient et répète ce qu'elle devra oublier.

Les signes, comme l'écriture par exemple, se rattachent à la question du langage, ou plutôt sont un langage, puisqu'ils servent comme la parole à exprimer la pensée. Or, il est évident que l'enfant s'instruit à écrire par l'imitation des caractères qu'on place sous ses yeux; il y est porté sans qu'on l'y exhorte, et il n'y a pas de mère de famille qui n'entende sa petite fille, à quatre ou cinq ans, solliciter une plume et de l'encre pour tracer d'horribles pieds de mouches qu'elle appelle de tous les noms de l'alphabet. Nous ne faisons que constater ici cette disposition et les objets auxquels elle s'attache. Nous examinerons bientôt ce qu'il faut en faire pour le bien de l'éducation.

Dirigé comme il faut, l'esprit d'imitation est dans une parfaite harmonie avec l'ascendant de la mère-institutrice, et avec l'obéissance qu'elle a droit de réclamer. Pendant qu'elle enseigne à sa fille tout ce que celle-ci a besoin de savoir, et qu'elle se porte de tout son zèle au-devant des obstacles et des résistances, un instinct irrésistible pousse l'enfant à saisir cet enseignement précieux. Plus fort que la paresse naturelle, que la mobilité d'un âge si tendre, l'esprit d'imitation, d'accord avec le dévouement maternel, lui aplanit la route. Il rend facile ce qui eût rebuté, aimable ce qui eût coûté des pleurs. Mais n'oublions

pas que nous l'avons supposé tout d'abord dirigé avec intelligence ; car il produirait des résultats précisément contraires, si cette condition venait à manquer.

La haute importance de l'esprit d'imitation ne tient pas seulement au présent ; elle tient surtout à l'avenir. En effet, les imitations d'aujourd'hui seront un jour, suivant leur nature, des habitudes bonnes ou mauvaises, des qualités ou des défauts. Le caractère se forme peu à peu, ou du moins se modifie profondément, par suite de ces répétitions persévérantes. Nous recevons ainsi du dehors une impulsion qui peut tourner au bien des penchants vicieux, ou étouffer des germes de dispositions pures et honorables. Aussi, ne devons-nous jamais considérer comme des faits isolés, passagers, tous les résultats que produit l'esprit d'imitation. Ce qui nous amuse aujourd'hui nous dérobera peut-être un jour une qualité solide, perdue sous une habitude qui prête à rire. Entrons dans quelques détails nouveaux sur les effets de cet instinct merveilleux.

SECTION II.

Effets de l'esprit d'imitation.

§ I. *Digression.* — Sans vouloir nous écarter entièrement de notre sujet, nous croyons utile d'interrompre un moment nos études sur l'éducation morale de l'enfance, pour faire mieux comprendre jusqu'où s'étend l'influence de l'esprit d'imitation.

Il gouverne si bien la vie tout entière, que ses effets se font sentir dans tous les travaux, soit du corps, soit de l'intelligence.

Il produit les arts mécaniques qui, dans la simplicité de leurs moyens, dans leurs plus ingénieuses découvertes, ne font qu'imiter la nature.

Ceux des arts libéraux qui présentent plus que les autres le caractère spécial de l'imitation, comme la sculpture, la peinture, consistent en très grande partie dans la reproduction des formes humaines ou de la forme des objets. Nous disons en très grande partie, parce que l'imagination du sculpteur et du peintre ajoute quelque chose à la réalité : mais, comme nous n'établissons pas ici un système de critique, il suffit de reconnaître la part si large que l'imitation revendique dans ces deux arts. Elle en réclame une moins grande dans l'architecture, la musique et la poésie, arts où la conception de l'artiste et du poëte dispose plus librement des matériaux que lui fournit l'étude de la nature et du cœur humain. Mais encore, combien d'analogies qui peuvent ressembler à des imitations, ou qui procèdent du moins de ce puissant esprit d'imitation qui étend partout son empire ! il suffit de citer les sublimes idées que réveillent dans les âmes religieuses les hardies constructions des églises du moyen âge, figurant aux yeux, par des images sensibles, les élans du cœur vers le ciel. La musique ne cherche-t-elle pas à imiter par les sons jusqu'aux mouvements de l'âme, sans dédaigner l'imitation plus directe des objets naturels, tels que l'orage ou le bruit des armes ? La poésie enfin, cette musique et cette peinture du langage, ne reproduit-elle pas souvent les scènes de la nature ou de la vie au moyen d'une imitation si vive, qu'on attribue au poëte comme au peintre une palette et des pinceaux ?

L'imitation dans les arts, dans les lettres, a ses écueils comme ses avantages. Poussée trop loin, elle n'est plus de la fidélité animée, vivante, mais de la copie froide et morte. Appliquée ainsi à la nature, elle est une sorte de calque, utile peut-être, mais sans mérite. Appliquée aux productions de l'esprit, elle devient ce qu'on appelle du *plagiat*, mot justement sévère, qui flétrit comme un vol ce qu'un écrivain effronté prend à un auteur de génie.

On le voit, l'imitation se mêle à tout. Selon la mesure qu'on lui donne, elle orne ou elle gâte ce qu'elle touche ; elle produit tour à tour des chefs-d'œuvre ou de pauvres et languissants essais. Instinct naturel de l'homme, elle le suit et l'inspire dans toutes les carrières comme à toutes les époques ; dans des proportions diverses, elle pousse l'enfant et l'homme fait vers son œuvre, et, ne fût-ce que pour apprendre à la connaître et à s'en servir dans chaque position de la vie, il est du plus haut intérêt de la voir agir déjà sur la première période de l'éducation.

§ II. *Effets de cet instinct dans l'éducation.* — Hâtons-nous donc de rentrer dans notre sujet, après en avoir fait sentir toute la portée, et ne nous occupons plus que de savoir ce qui résulte de l'esprit d'imitation dans l'éducation de l'enfance, et par quels moyens nous croyons possible de le diriger.

On ne saurait trop insister sur l'importance qui lui appartient dans l'éducation morale ; car ainsi seulement on peut en faire comprendre les effets. Cette importance est telle que, sans lui, il n'y aurait pas d'éducation possible. Plus l'enfant est voisin de l'époque de la naissance, moins il peut imaginer des ressources indépendantes de ceux qui l'entourent. Regarder sa mère, écouter, suivre, imiter sa mère ; l'imiter en tout ce qui est à sa portée, puisqu'il a besoin de tout apprendre, c'est sa destinée, c'est une nécessité ; et par conséquent sa volonté même, s'il témoignait déjà qu'il en a une, serait impuissante pour l'en affranchir. L'enfant qui serait de mauvaise volonté pour imiter sa mère ignorerait plus de choses qu'un autre et les ignorerait plus longtemps ; voilà tout ; il ne peut se passer de guide qu'en restant privé de lumière et même de secours. Mais, heureusement, la nature a pourvu à cette difficulté, et le mauvais vouloir ne commence

guère qu'à l'époque où les premières ressources sont acquises, de sorte que, si l'erreur est possible, le délaissement et l'absence des éléments de toute connaissance ne le sont pas.

Dans le temps de son influence la plus active, qui est celui de quatre ou cinq à huit ou neuf ans, quels heureux effets peut-il produire? quels inconvénients peut-il susciter?

Commençons par les avantages.

Le premier est l'activité qu'il imprime à l'intelligence de l'enfant. Hors d'état de réfléchir, de comparer, de juger, notre élève n'a qu'une manière utile d'exercer la force vive et mobile de son esprit. Cette manière, c'est l'imitation. Or, nous supposons toujours que la mère-institutrice, assidue près de sa fille, qui est l'objet constant de son attention, est le modèle qu'elle s'efforcera d'imiter. Ainsi ses facultés se développeront sans effort et par un progrès naturel. Elle n'aura pas la fatigue qui s'attache souvent à l'activité, puisqu'elle n'aura qu'à suivre sa mère en reflétant sa pensée et son langage, et cependant elle recueillera les fruits d'un travail insensible dont elle ne s'apercevra que par le succès.

Un autre avantage de l'esprit d'imitation, c'est que la petite fille acquiert chaque jour de nouveaux motifs d'aimer sa mère, d'obéir à sa mère. Quoiqu'elle ne se rende pas compte de tout ce qu'elle lui doit, elle sent confusément qu'elle lui doit tout; qu'il ne lui arrive pas une connaissance nouvelle dont sa mère ne soit la source, pas une joie dont sa mère ne soit la première cause, pas une consolation qui ne sorte du cœur maternel.

En suivant son instinct imitateur, la petite fille ne reproduit pas toujours exclusivement ce qui répond aux besoins de son âge; elle n'a pas le discernement qui pourrait faire mettre à part, et à coup sûr, les habitudes propres aux grandes personnes, pour se borner à l'imitation des habitudes qui peuvent convenir à l'enfant. Ce ne serait plus alors de l'instinct, mais de la réflexion; et si l'instinct touche rapidement le but, il atteint quelquefois, outre celui qu'il visait spontanément, celui qui en était voisin, et qui se trouvait placé hors de sa sphère. Mais, en admettant que notre élève exerce quelquefois son instinct d'imitation sur des détails actuellement inutiles, il en est peu dont elle n'ait pas à profiter un peu plus tard. Il y a certes des mots qu'elle ne comprend pas assez parmi ceux que la mère-institutrice prononce et qu'elle répète; mais ces mots, quand ils reviendront, et qu'il sera temps pour elle de les entendre mieux, n'auront plus la physionomie étrangère qui rebute quelquefois une intelligence paresseuse, en lui offrant, comme une difficulté double, l'idée à comprendre et le mot à retenir.

L'instinct d'imitation, bien dirigé, doit contribuer puissamment, non pas seulement à enrichir la mémoire de faits, ou l'esprit d'idées, mais à nourrir le caractère d'heureuses et sages dispositions. La douceur de la voix, le calme des paroles de la mère peuvent faire tomber soudain un accès d'emportement de la petite fille, sans qu'il soit même question de reproche, même d'avertissement. La seule impression que fait sur elle le contraste entre la voix de sa mère et la sienne la porte à retrouver par l'imitation ce calme qu'elle a perdu. Une influence pacifique agit sur elle, la désarme, la replace dans des conditions de sagesse et de raison. Elle s'étonne d'être agitée quand sa mère reste tranquille, elle qui a toujours semblé ne vivre que de la vie de sa mère et ne s'animer que de son action. Heureux effet d'un instinct si merveilleux, ou plutôt admirable dessein de la Providence, qui donne ainsi au seul accent de la mère le pouvoir de rendre la paix au cœur de l'enfant!

De tels avantages sont-ils contrariés par quelques notables inconvénients? Examinons.

Si l'esprit d'imitation excite et alimente l'activité de l'intelligence, il pourrait aussi, exercé trop exclusivement, faire tourner l'intelligence dans un cercle étroit, d'où il lui défendrait de sortir. Mais hâtons-nous de le reconnaître, ce fâcheux effet n'est vraiment à craindre que pour un âge plus avancé, pour l'adolescence plus que pour l'enfance, pour la jeunesse plus que pour l'adolescence, pour la maturité plus que pour la jeunesse. Plus on s'appartient à soi-même, moins on est excusable de puiser toutes ses ressources dans l'imitation d'autrui. Les progrès du jugement doivent restreindre l'empire de l'instinct, et la raison qui connaît et pratique ses lois n'a pas besoin de chercher en tâtonnant une loi étrangère. Dans l'enfance, où l'instinct est puissant, l'imitation est nécessaire et légitime. L'enfant ne peut trop imiter; seulement, il peut imiter le bien ou le mal.

Voici un écueil plus sérieux, et nous l'avons déjà signalé en montrant les caractères généraux de l'esprit d'imitation. Tous les actes indifférents, utiles, nuisibles, de la vie domestique, dignes ou indignes d'imitation, passent devant notre élève, comme devant une glace fidèle où ils se réfléchissent et se reproduisent, quelquefois affaiblis, quelquefois exagérés. A prendre les choses comme elles sont, et si nous calculons les maladresses des domestiques et les imprudences des parents eux-mêmes, la petite fille a bien autant de chances pour rencontrer des exemples dangereux que pour recevoir des leçons salutaires. Ce n'est pas l'esprit d'imitation qui est mauvais, c'est la moitié des objets qui le tentent, et auxquels il s'applique. Il est, lui, facile à séduire, prompt à déterminer. Selon l'impulsion qu'il va suivre, et l'aliment dont il va se nourrir, il sera un trésor ou un fléau dans la famille.

Même dans l'imitation du bien, il se peut encore que la forme ne soit pas convenable. La singulière propriété qu'a l'enfance de conserver des idées fixes en même temps qu'elle

est distraite et mobile, la portera souvent à répéter jusqu'à satiété l'imitation, soit des paroles, soit des actions, bonnes à répéter une fois. Il y a là comme un premier mouvement qui ne s'arrête pas à propos et qui obéit à une force aveugle jusqu'à ce qu'il ait épuisé une certaine durée. Ou bien encore, notre élève chargera par amusement l'imitation d'un exemple utile, et sera plus occupée de rire de son propre badinage, que de profiter du modèle. Ou enfin, elle imitera si fidèlement qu'elle semblera sortir de l'esprit de son âge, et alors on ne sait quel triste aspect de maturité anticipée ferait regretter qu'elle ne se fût pas livrée de préférence à ses naïves inspirations d'enfant.

Tels nous paraissent être les inconvénients possibles de l'esprit d'imitation, à l'âge de l'éducation élémentaire. Une seule personne peut les détruire ou les empêcher de naître, la mère-institutrice; un seul moyen peut les écarter de son élève, une attentive et prudente direction.

SECTION III.

Moyens de régler l'esprit d'imitation.

§ I. *Moyens relatifs aux personnes.* — Recherchons donc avec elle ce qu'elle doit faire pour tirer parti d'une force toute préparée pour le bien comme pour le mal, et qui, semblable à la force physique, serait également propre, suivant l'impulsion reçue, à blesser ou à protéger.

Vous reconnaissez bien, comme nous, mère de famille, que votre enfant cherche à imiter tout ce qu'elle voit; que cette disposition s'applique à tout ce qui l'entoure, mais surtout à sa mère et aux actes accomplis par elle. Une étrangère s'en apercevrait sans peine, et vous, dont le cœur est de moitié avec l'intelligence pour comprendre votre fille chérie, vous ne pouvez l'ignorer. C'est là votre point de départ réel, incontestable, pris dans la nature. Ne l'oubliez pas dans le choix des moyens, et jugez de ce point de vue ceux que nous allons vous conseiller.

Le premier est si important qu'il tiendrait presque lieu des autres : c'est de vous observer soigneusement vous-même. La chose n'est pas si difficile qu'elle peut le paraître. Il ne s'agit pas de soumettre au compas tous vos gestes, et au diapason toutes vos paroles; mais plutôt d'avoir toujours présente cette idée que votre fille vous écoute parler, vous regarde agir. Sans avoir minutieusement égard à tous les détails, vous prendrez l'excellente habitude de les soumettre à une résolution générale. Pleine de cette idée, vous n'aurez pas à vous occuper de la reproduire; elle se reproduira d'elle-même dès que vous voudrez parler ou agir. Un instinct secret, écho prolongé d'une réflexion sérieuse, vous avertira toujours à temps, lorsqu'il pourrait vous échapper un propos imprudent, un acte sujet à interprétation fâcheuse. Votre fille est là, vous dirait-il, et aussitôt la parole s'arrêterait sur vos lèvres, et vous n'achèveriez pas ce que vous auriez commencé.

Voilà donc notre élève armée déjà contre bien des périls. Sa mère, son institutrice, ne lui offre que de bons exemples à imiter, ne lui laisse entendre que des paroles bonnes à redire. C'est beaucoup; néanmoins ce n'est pas assez.

En effet, il n'est pas possible que l'enfant soit exclusivement en contact avec sa mère; la vigilance maternelle doit donc s'étendre sur tout ce qui peut dresser à l'éducation de nouveaux piéges, et la menacer de nouveaux dangers.

La difficulté la plus grave en ce genre pourrait provenir des personnes mêmes de la famille. La mère peut être fort prudente, tandis que le père, le frère, le parent se souciera peu de la contrainte qu'elle sait s'imposer. Or, il est aisé de comprendre qu'un exemple utile peut être neutralisé par un exemple nuisible, et que l'enfant, placée entre son frère qui fait la grosse voix pour s'amuser, et sa mère qui évite de forcer la sienne de peur de donner à sa fille une mauvaise habitude, imitera vraisemblablement son frère, sans s'inquiéter si elle se livre à un divertissement de garçon. Eh bien! le remède à cet inconvénient est encore au pouvoir de la mère de famille. La douce influence qu'elle doit conquérir sur son entourage fera sans doute apprécier la tâche qu'elle a entreprise, et le concours dont elle a besoin; on oubliera bien quelquefois ses recommandations, parce qu'elle ne les fera pas avec âpreté ni avec pédanterie, mais ce sera de plus en plus rare, et, en somme, on s'y conformera sans effort.

Des relations de famille ou d'amitié amèneront d'autres enfants dans la maison; et, parmi ces enfants, il y en aura sans doute de mal élevés. La communauté de jeux, et aussi d'ignorance, le petit esprit de camaraderie qui s'établit et s'étend si vite, tout contribuera à rapprocher les autres enfants de notre élève, et celle-ci, qui fixera leurs yeux, aura les yeux fixés sur eux à son tour. De là un échange d'imitations, soit utiles, soit nuisibles, selon les habitudes antérieures et les différents modes d'éducation. Vous ne pourriez sans barbarie isoler complétement votre fille ni la priver de toute rencontre avec des compagnes de son âge; mais, quand elles seront réunies, veillez, veillez avec soin; l'influence sera prompte et immense; la chaîne électrique sera rapidement parcourue. Si vous êtes convaincue que, parmi ces petites amies de circonstance, il y en ait une qui soit décidément mal élevée, éloignez-la sans retard, sans scrupule; risquez plutôt un refroidissement d'amitié, plutôt même, s'il le faut, une brouillerie avec ceux qui refuseraient de vous comprendre, que de jouer imprudemment le caractère, l'intelligence, la pu-

reté peut-être de votre enfant. Nous touchons ici, nous en sommes certains, un des plus pénibles embarras qui puissent ébranler le courage des mères de famille, un de ceux qui attristent le plus fréquemment le foyer domestique. C'est une chose grave, nous en convenons, que de chagriner des parents, que de froisser des amis ou des personnes qui peuvent nous être utiles, en leur laissant voir que la société de leurs enfants paraît dangereuse pour le nôtre, et ne saurait durer à cause des exemples qu'ils proposent à son imitation. Aussi, avec un peu d'adresse, qui n'exclut pas la franchise, peut-on souvent détourner le cours de ces relations en évitant de blesser ceux qu'elles touchent. Mais enfin on ne le peut pas toujours, et l'intérêt est si grand, qu'à défaut d'un moyen de prudence, il faut savoir trancher dans le vif.

Pour ce qui regarde les points de contact de notre élève avec les gens de service, c'est encore à la mère-institutrice qu'il appartient de les rendre inoffensifs ou le moins dangereux possible. Pour cela, il faut qu'elle laisse rarement sa fille seule avec les domestiques, et, si elle y est obligée, qu'elle adresse quelque recommandation simple, nécessaire pour retenir des gens toujours oublieux, même lorsque leurs intentions sont bonnes. Sans habituer l'enfant à répéter, ou, comme on dit, à *rapporter* ce que font ou disent les domestiques, ce qui aurait de sérieux inconvénients, il se présenterait des occasions naturelles de surprendre dans les paroles ou les actes de la petite fille le souvenir d'un mauvais exemple. Dans ce cas, point de délibération, point de pitié ; qu'un renvoi immédiat fasse justice. S'il y a eu seulement inexpérience grossière, et non intention blâmable, faites les choses plus doucement ; mais ne gardez pas longtemps près de vous un serviteur ou une servante que l'enfant ne puisse imiter sans mal faire. Soyez pourtant indulgente pour le langage ; la fille qui vous sert n'a pas besoin de savoir la grammaire, elle ne la saurait quelquefois qu'à vos dépens. Lorsque notre élève redira de confiance un barbarisme emprunté à sa bonne, reprenez-la tranquillement ; dites-lui, si elle insiste, que sa bonne s'est trompée ; mais qu'il suffit qu'elle prenne l'habitude de bien dire, comme le lui enseigne sa mère, et que ce n'est pas à elle de faire la leçon à personne dans la maison.

Il ne suffira pas d'avoir rendu tout le monde prudent autour d'elle, si vous ne vous attachez à la renfermer elle-même dans les limites naturelles de l'imitation. C'est là, il faut en convenir, une grande et laborieuse portion de votre tâche. L'enfant dénature par distraction ce qu'il imite, ou l'exagère par amusement ; il fait une charge ou une ébauche. Plus encore que le petit garçon, la petite fille, fine et légère, change ou altère ce qu'elle veut imiter. Ramenez-la naturellement à la réalité toute simple ; ne riez pas des grimaces ; ne louez que ce qui est exact et de bonne foi. Chaque imitation prendra d'elle-même la couleur de cet âge, et la gentillesse de l'enfance produira un genre d'inexactitude que nous n'aurons pas le ridicule de blâmer ; celui-là doit suffire, n'en permettez pas d'autre ; et notre élève, en même temps qu'elle imitera simplement ce qui est utile, puisera de bonne heure, jusque dans les petites choses, un amour instinctif de la vérité.

§ II. *Moyens relatifs aux objets d'imitation.* — Voilà pour les personnes ; il est temps d'arriver aux objets que l'esprit d'imitation peut embrasser.

Ces objets sont de tous les moments et de toute espèce ; ils sont mêlés de bien et de mal, et l'imitation elle-même, prompte à les reproduire, sera de bon et de mauvais aloi. Le conseil le plus simple et qui va le plus droit au but est donc celui de choisir avec soin, entre les objets qui frappent l'intelligence et les sens de notre élève, ceux qui sont dignes d'être imités par elle, ou qu'elle peut imiter sans aucun danger. Ici encore nous répéterons que nous ne demandons pas à la mère une analyse minutieuse des catégories impossibles. Nous l'invitons, au nom de sa tendresse et de son repos, à prévenir autant qu'elle le pourra ce qui donnerait à sa fille de fausses idées, de fâcheuses habitudes. Sachant qu'elle est disposée à prendre au moins une teinture de tout ce qui l'environne, sa prudence l'entourera d'objets en rapport avec le progrès de son esprit et les instincts de son cœur.

Les choses au-dessus de sa portée, comme le serait un jeu fait pour un âge supérieur au sien, qui aurait occupé une fois en passant sa sœur ou sa cousine, mais qu'on laisserait sous sa main, ne donneraient lieu qu'à une imitation stérile. Si la petite fille de cinq ans est obligée pour s'amuser de remuer une lourde boîte, de presser un ressort qui résiste à ses petits doigts, l'amusement se change en fatigue, et bientôt en dépit, car elle a vu faire avec succès ce qu'elle veut faire à son tour. Elle ne comprend pas ce manque de réussite ; sa vanité s'allume, son impatience devient de la colère, et d'où vient tout ce trouble ? de ce qu'elle a entrepris une imitation malheureuse dont il eût mieux valu lui dérober l'objet.

La présence de certains animaux, dans quelques maisons, entraîne des conséquences nuisibles lorsqu'il s'y trouve de jeunes enfants, à cause de l'esprit d'imitation qui les caractérise. Les grimaces et les indécentes postures d'un singe peuvent détruire l'effet des plus sages leçons et de la surveillance d'ailleurs la plus attentive. Le caquet souvent indiscret d'une pie sera une école de médisance et de bavardage. Ce sont là des fantaisies tellement superflues que vous aurez facilement le courage d'y renoncer, pour peu que vous croyiez voir dans ce sacrifice l'intérêt de votre enfant.

N'étalez pas sans nécessité à ses yeux des vêtements de luxe, des bijoux, des parures. Un sentiment de coquetterie lui est naturel; ce qui flattera et attirera ce sentiment, comme l'aimant attire le fer, sera un appât dangereux. Elle souhaitera d'obtenir des ornements pareils à ceux qu'elle admire; elle prendra le goût du clinquant et non du solide; elle vous tourmentera pour recevoir de vous ce que vous ne voudrez pas lui promettre, ce que vous ne pourriez pas lui donner.

Les caricatures grotesques, représentant des attitudes forcées ou triviales, des gestes bizarres, des jeux de physionomie qui déforment les traits, ne doivent pas être laissées à la portée de la petite fille. Sa première pensée, si elle les regarde, sera de mettre en action l'image dont la nouveauté la séduit. Vous la voyez venir à vous le dos courbé, la jambe boiteuse, la joue gonflée, le regard oblique, le cou enfoncé dans les épaules. Eh! bon Dieu! ma pauvre enfant, pourquoi donc te défigurer ainsi? C'est tout simplement qu'elle a vu sur votre table la gracieuse image du sonneur *Quasimodo*, et qu'elle trouve fort divertissant de l'imiter pour vous faire rire. Oui, mais on prend l'habitude de marcher mal, de se tenir gauchement, de regarder de travers, si ce genre d'épreuve devient familier, et une manie à laquelle vous avez eu l'imprudence de fournir matière tourne au détriment des grâces et du bon goût.

Dire ce qu'il faut éviter, c'est dire en même temps ce qui doit être recherché de préférence. Attachez-vous à ne mettre à la portée de la petite fille que des choses propres à entretenir en elle des sentiments doux et des manières pleines de convenance. Images et réalités, que tout concoure à exercer dans un sens prudent et utile son instinct d'imitation.

Il se peut qu'un objet en lui-même, et par son seul aspect, ne lui inspire pas toujours un intérêt assez vif pour qu'elle vous imite dans l'usage qu'elle vous en voit faire. Dans ce cas, aidez un peu le mouvement naturel qui l'emporte. Il s'agit d'un objet utile, d'une aiguille à marquer ou à coudre, par exemple : l'enfant vous regarde travailler, mais ne demande pas à travailler de même. Elle est attentive cependant, et l'attention est la moitié du désir. Proposez-lui d'essayer de faire comme vous, et ajoutez qu'il est bien agréable de savoir marquer et coudre, parce qu'alors on s'occupe soi-même de ses petites affaires, et on commence à devenir une grande personne. Voyez-vous d'ici un innocent orgueil animer notre élève, une émulation pacifique s'emparer d'elle, et son courage se soutenir pendant un bon quart d'heure, malgré quelques piqûres au doigt et beaucoup de points manqués sur la toile? Quoiqu'elle ne soit pas douée d'une longue prévoyance, elle a compris l'utilité toute spéciale du talent qu'elle n'a pas encore, et nous comptons qu'elle fera de sérieux efforts pour l'acquérir.

Les jeux tiennent plus de place que le travail dans l'éducation de l'enfance. Tout est occasion de jeu pour elle, et c'est dans les moments de récréation que son esprit d'imitation se manifeste avec le plus de vivacité. Examinez quels sont les objets, les poses, le langage qu'elle imite spontanément : vous pouvez tirer de là des conclusions utiles qui jetteront de la lumière sur la route de l'éducation. La mine sera moins féconde qu'elle ne peut l'être dans l'éducation de l'autre sexe, parce que la vocation du petit garçon se déclare quelquefois par le choix même de ses jeux, comme lorsque Napoléon écolier assiégeait une redoute de neige. La petite fille n'a qu'une vocation possible, celle de la vie domestique, honorée par le travail et les modestes vertus; mais, si ce n'est l'aptitude pour une carrière déterminée, c'est la nuance de caractère qui se trahit; la fermeté ou la timidité, l'esprit aventureux ou l'esprit d'ordre percent à travers ces obscures préférences accordées à tel ou tel jeu. Celle qui éparpille ses jouets et ne prend pas la peine de les remettre en place est une étourdie ou une négligente; celle qui range symétriquement les pièces de sa petite cuisine sur sa table essuyée avec soin, et, après un repas simulé de quelques minutes, les replace scrupuleusement dans leur boîte, en se rappelant leur disposition, celle-là comprend déjà par instinct la science du ménage, et se souvient des bons exemples de sa mère jusque dans ses amusements.

Pour ne rien négliger de ce qui peut entretenir et diriger heureusement une puissance telle que l'esprit d'imitation, nous conseillons à la mère-institutrice de parler souvent à sa fille des petits enfants qui ont suivi de bons exemples, et de ceux qui ont suivi des exemples mauvais. Tout le cours de morale pratique applicable à l'enfance se résume dans ces historiettes dont le chanoine Schmid nous offre aujourd'hui de touchants modèles. Ecouter de courts et intéressants récits qui montrent à la petite fille les défauts punis, les qualités récompensées, c'est pour elle un motif d'émulation très efficace. Elle veut imiter alors ce que vous lui racontez de beau et de bon, comme si elle le voyait elle-même; vous la saisissez ainsi par deux prises presque également fortes, l'imagination et l'esprit d'imitation.

Après avoir parlé avec quelque détail d'un instinct qui exerce une si grande influence sur cet âge, voyons comment notre élève subit l'empire d'autres instincts qui intéressent aussi tout son avenir.

CHAPITRE X.

DES INSTINCTS MORAUX.

SECTION I.

Des instincts moraux communs aux enfants des deux sexes.

§ I. *Instincts nuisibles.* — Nous allons entreprendre une espèce d'inventaire des instincts nuisibles, utiles ou mixtes de l'enfance, d'abord chez les enfants des deux sexes, ensuite et plus spécialement chez les petites filles. Cet inventaire ne sera pas complet. Pour qu'il le fût sans exception, il faudrait énumérer toutes les qualités et tous les défauts, travail utilement ajourné, à ce qu'il nous semble, à l'époque de l'éducation moyenne. Ici nous croyons qu'il suffira de mentionner les qualités ébauchées, les défauts naissants, les penchants, en général, qui doivent être les plus familiers à un enfant, à notre élève. Il y en a dont le développement appréciable tient à un état déjà plus mûr de la réflexion; nous ne les aborderons pas, quoiqu'ils soient déposés en germe dans l'enfance, parce que ce germe encore inactif ne nous fournit aucune vérité d'application.

Dans un pareil système d'études, le vague est-il à craindre, comme on pourrait d'abord le penser? s'ensuit-il de ce que nous observerons des dispositions encore indécises que nous ne puissions les observer avec lumière et certitude? Nous ne le croyons pas. Les instincts de notre nature sont familiers à chacun de nous; tout le monde en parle et se comprend à merveille. Nous les surprenons dans nos enfants, et nous y reconnaissons une ample et riche matière à de curieuses réflexions. Il n'est pas besoin de faire un livre et d'étudier par devoir les instincts moraux de l'enfance pour en saisir les mouvements divers, les erreurs, les heureux effets. Tout père et toute mère de famille, tous instituteurs ou institutrices un peu clairvoyants, discernent, dans ce changeant spectacle, les ressorts qu'il est à propos de faire agir. Le livre résume les observations de tous, rassemble sous leurs yeux les leçons de leur expérience, et les rend plus profitables; mais la chance qu'il a d'être bien compris est tout entière dans cette communauté de vues qui unit l'auteur à ceux qui le lisent. Il est clair, parce qu'il parle simplement à chacun de ce qu'on sait déjà sans lui.

Commençons par les instincts nuisibles aux enfants des deux sexes. Ne tenons pas compte de nuances encore trop douteuses, et remettons à la section suivante les différences tranchées, qui nous fourniront une classe à part.

Vers l'âge qui fait maintenant l'objet de notre étude, il se mêle déjà aux habitudes de soumission un vague instinct d'indépendance. On distingue parfaitement, des dépits enfantins que laissait éclater aussi le premier âge, une sorte de prétention à se régir soi-même, qui n'avait pas encore apparu. L'enfant qui se mutine le fait avec on ne sait quel pressentiment d'autorité personnelle qui doit le tromper et l'égarer longtemps; il éprouve le désir de faire quelque chose qui échappe au contrôle, avant d'avoir la science et la force d'agir; fausse situation d'esprit, combat d'un instinct qui sera noble plus tard, mais qui est aveugle et dangereux aujourd'hui, contre la prévoyance éclairée d'un père, d'une mère, contre leur expérience et leur amour!

C'est encore à ce sentiment mélangé de la faiblesse qui se reconnaît et de l'orgueil qui la secoue, que nous rapporterons un des plus communs et un des plus pénibles instincts de l'enfance, celui de l'entêtement. Combien de fois, sans raison apparente, sans prétexte possible à supposer, ne voyons-nous pas l'enfant de sept ou huit ans s'armer de la force d'inertie et résister à notre volonté sans la braver ouvertement? cet instinct appartient aussi aux premières années; mais il se prolonge dans les années de l'enfance proprement dite, et il acquiert alors de la ténacité, par suite d'un travail intérieur de la pensée plus habile à conjecturer qu'à définir. Il semble que les premières lueurs du jugement, encore vacillantes, aient jeté un jour faux sur les aveugles mouvements du pur instinct, et que l'enfant, trompé par cette perfide lumière, s'engage dans une route sans issue, où il se heurte et n'avance pas.

Un troisième instinct, dont la puissance est grande et pèse plus ou moins sur toutes les époques de la vie, est celui de la vanité. Il prend bien sa source dans l'égoïsme; mais l'égoïsme, tel que nous l'entendons, a surtout les caractères d'un défaut dans lequel la réflexion réclame une large part. La vanité est plus

naïve, et quoiqu'elle puisse très bien être développée et fortifiée par un mauvais emploi du jugement, elle n'attend pas le jugement pour produire et étendre ses ravages. Un très petit enfant ne peut guère entendre sans danger un éloge qui ne renfermerait que des formules admiratives et qui ne serait pas modifié par un correctif. L'éloge deviendra plus dangereux à l'âge où toute la force de cet instinct subsiste encore, tandis que la réflexion s'annonce à peine et manque de solidité. Nous ne saurions trop le redire, le danger de certains penchants à cet âge tient surtout à ce qu'ils ne sont pas moins tyranniques que pendant les premières années, tandis qu'un essai mal appliqué de la réflexion leur donne ce qui leur manquait, un faux air d'autorité légitime.

S'il est un défaut qui paraisse exclure la réflexion, c'est la colère. Cette *courte folie*, comme l'appelaient les anciens, tient sans aucun doute à un instinct primitif qui aiguillonne même l'enfant au berceau. Il y a dans la colère la part du tempérament aussi bien que celle de l'esprit, et la chaleur du sang, dans la première enfance, y contribue beaucoup plus que le mouvement des idées. A neuf ou dix ans, l'instinct de colère se complique bien d'un peu de réflexion, mais c'est lui qui domine, avec son caractère aveugle et intraitable; il suffit de constater ce fait pour le moment.

On est porté à croire, au contraire, que, dans la jalousie, la réflexion prédomine toujours; ce serait une erreur de le penser. N'oublions pas que le langage des gestes, le son de la voix, sont compris à merveille des enfants de l'âge le plus tendre, et que, dès le moment où un enfant peut vous voir et vous entendre, il peut être jaloux d'un signe de préférence ou d'une parole amicale qui ne sera pas pour lui. Un peu plus tard, le même instinct prend une force nouvelle; le sang fermente avec plus d'ardeur et la réflexion n'est pas encore assez puissante pour redresser l'instinct qui s'égare.

Comptons encore parmi les instincts nuisibles de l'enfance chez les deux sexes, celui que nous n'oserons appeler de la gourmandise, car sous ce nom il deviendrait beaucoup moins général; mais de la friandise, qui n'est guère qu'une gourmandise plus délicate, et qui s'attache moins à la quantité. Ce ne serait qu'un petit travers, si la friandise n'entraînait point de fâcheuses conséquences; mais malheureusement elle a pour objet des aliments qui peuvent incommoder les enfants en leur fatiguant l'estomac. Elle est donc un instinct nuisible, et en même temps si matériel qu'il en contracte quelque chose de honteux.

§ II. *Instincts utiles.* — Donnons maintenant des exemples d'instincts utiles aux enfants des deux sexes.

En première ligne nous placerons l'activité. Il est bien vrai que du besoin de mouvement et d'action qui tourmente l'enfant, peuvent résulter quelques accidents, quelques distractions nuisibles; mais la somme des avantages l'emporte beaucoup ici, suivant nous, sur la somme des inconvénients. L'instinct d'activité est ce qui pousse sans relâche le petit garçon ou la petite fille vers son développement de corps et d'esprit. La vie, dans l'enfant, est une force neuve, vierge, qui possède tout son ressort, et ne demande qu'à s'exercer librement. C'est d'abord du mouvement sans direction, sans pensée quelconque; l'enfant marche pour marcher, court pour courir; il cède à une impulsion presque machinale, et cependant providentielle, puisqu'elle doit contribuer à lui faire atteindre sa destination. Ensuite l'activité commence à se régler un peu, sous l'autorité du père ou de la mère de famille; mais, bien souvent, la réflexion fait défaut, l'instinct déborde et se répand comme une rivière trop resserrée dans son lit, et, après avoir débuté en sage, l'enfant va crier, gesticuler et sauter comme un fou. L'instinct est encore le maître; l'autorité du jugement s'affermira plus tard.

Un autre instinct vient d'ailleurs au secours du premier et le maintient dans certaines bornes. L'enfant cède au besoin d'agir; mais, à chaque instant, tout autour de lui le fait souvenir de sa faiblesse, il en a la conscience, et, dès qu'une tâche lui apparaît comme au-dessus de ses forces, il tourne les yeux vers ceux qu'il sent être plus forts et mieux préparés que lui.

Quoique l'enfant ne compare encore que rarement, et ne juge que la superficie, il y a cependant en lui un rayon d'intelligence qui va s'épurant de plus en plus, et qui se confondra plus tard dans le grand jour de la réflexion; instinct admirable qui fait souvent sentir au petit enfant la vérité que sa raison ne peut encore comprendre! Inspiration donnée d'en haut pour annoncer et préparer la voie aux pures lumières du jugement!

Nous pourrions rattacher à l'instinct d'intelligence ce goût si remarquable des enfants pour les idées religieuses, ou, pour mieux dire, ce naïf sentiment religieux qui s'élance si naturellement de leurs cœurs; mais il nous semble que l'instinct religieux doit conserver sa place à part entre les premiers mouvements de l'âme humaine, et qu'il joint aux caractères analogues d'un autre instinct des caractères qui lui sont particuliers. Il n'y a pas d'enfant peut-être qui ne se prenne aussitôt de dévouement et d'amour pour le *bon Dieu* dont lui parle sa mère, qui ne convienne que le bon Dieu le *voit*, quoique ce soit là une conception bien abstraite; cet utile et puissant instinct existe; il faut seulement le bien diriger.

§ III. *Instincts qui participent des deux caractères.* — Un grand nombre de dispositions naturelles, communes aux deux sexes, peuvent, selon l'occurrence, être nuisibles ou utiles; indifférentes en elles-mêmes, elles

prennent couleur de l'occasion où elles s'exercent et du mouvement qu'on leur imprime.

Le plus grand, le plus utile, le plus nuisible de ces intérêts généraux, tellement général lui-même qu'il a servi quelquefois à qualifier l'homme, c'est l'instinct d'imitation. Son importance nous a engagés à l'examiner à part, et à lui consacrer un chapitre entier.

Après lui, le plus puissant des instincts de l'enfance est celui de la curiosité. A peine l'œil et l'oreille sont-ils ouverts, que le petit enfant cherche à savoir ce qui se passe autour de lui, ce qu'il y a de renfermé dans la petite boîte qu'il touche. Quand il avance en âge, les questions prennent une grande place dans son langage. Les *pourquoi* se succèdent sans interruption, et portent sur tant d'objets que les réponses en deviennent souvent délicates et difficiles. Or, l'instinct de curiosité, suivant l'objet auquel il s'applique, est nuisible ou utile à notre élève : utile, lorsqu'il l'achemine à des connaissances permises ou nécessaires; nuisible, lorsqu'il la pousse à découvrir ce qu'elle doit ignorer; trop spontané encore, de cinq à dix ans, pour être assimilé à la curiosité dans l'adolescence, ce vif et insatiable instinct reçoit déjà une première empreinte de réflexion qui redouble son activité.

On peut regarder comme une des faces de la curiosité l'amour du merveilleux, si commun chez les enfants de cet âge. Il ne faut pas trop se plaindre de cette disposition à écouter de toutes les forces de leur attention les histoires où il intervient des êtres surnaturels. Leur imagination peut s'exercer utilement à les entendre, lorsqu'on ne les leur donne en définitive que pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour d'agréables inventions amenant une conclusion morale, sous laquelle ils savent très bien chercher et s'approprier au besoin les applications.

On pourrait être surpris de ne pas nous voir donner le premier rang parmi les penchants généraux de l'enfance à cet instinct du *moi*, que nous n'appellerons pas encore égoïsme, et qui tient si intimement à la nature de chacun de nous. Nous croyons être fondés à croire, malgré l'apparence paradoxale de cette opinion, que l'instinct du *moi* est moins général que celui de la curiosité, que celui de l'imitation. La cause en est que d'autres instincts plus désintéressés combattent et affaiblissent de bonne heure chez un grand nombre d'enfants l'instinct personnel : l'esprit de soumission, par exemple, si naturel à l'enfant, surtout à la petite fille bien élevée, la porte à s'oublier assez souvent elle-même pour ne songer qu'à la volonté maternelle; les instincts de la curiosité et de l'imitation n'ont pas un aussi puissant contrepoids.

Pourtant, l'instinct du *moi* tient une grande place parmi les penchants de notre élève. Lorsqu'il exerce sur elle un certain empire, il la rend inattentive à ce qui n'est pas en rapport direct avec ses propres intérêts. *Moi aussi!* est une expression qu'elle emploie à satiété, et dont elle use même à tort et à travers, sans examiner toujours si elle réclame quelque chose d'avantageux ou de convenable. Le sentiment de la propriété s'exalte et s'exagère en elle jusqu'à l'accaparement; sa complaisance envers les autres diminue en proportion de ce qu'elle fait pour elle-même. Après qu'on s'est occupé d'elle, on trouve naturel de s'occuper de son frère ou de sa sœur. Point. Elle assiége, elle obsède, elle prend possession; on ne saurait lui échapper. L'instinct du *moi*, quand il agit librement, est tyrannique; il veut régner seul, et froisse en passant des penchants plus nobles qui n'ont pas toujours la force de lui résister; principe de force en certains cas, d'isolement et de faiblesse en beaucoup d'autres, il est alternativement un moyen et un péril, un ressort irrésistible et un instrument de ruine.

L'instinct de la peur a sa source dans la conscience de la faiblesse; il est utile pour préserver des dangers, pour inspirer, même avant tout raisonnement, des gestes et des actes de prudence. Souvent il est nuisible en ce qu'il dénature l'image des objets, cause des antipathies que la raison désavouerait plus tard, et les enracine tellement que la raison même, tout en les désavouant, ne saurait les détruire. Dans les premières années, le petit enfant, si distrait, si mobile, perd quelquefois la trace d'un sentiment de peur qu'il aura éprouvé! A l'âge de l'éducation élémentaire, il garde plus obstinément l'impression reçue, en reconnaît mieux l'origine, et en prolonge plus ordinairement l'erreur.

Enfin, l'enfance possède et sent comme fermenter en elle une foule d'instincts confus qui deviendront plus tard des qualités et des défauts. Nous en avons cité quelques-uns, les plus nets, les plus sensibles; mais il y en a auxquels il nous serait difficile d'imposer justement un nom. L'enfance ne nous rend pas compte et ne se rend pas compte de toutes les impulsions qui l'excitent, de tous les freins qui la retiennent. Il y a là tout un petit monde intérieur dont les scènes se passent dans une vague et cependant féconde obscurité.

SECTION II.

Des instincts qui se prononcent surtout chez les petites filles.

§ I. *Instincts nuisibles.* — Outre les instincts communs aux deux sexes, il y en a certainement qui sont plus en harmonie avec la destination de l'un ou de l'autre, et qui méritent d'être notés à part. Ce serait par exemple l'esprit de turbulence chez les petits garçons. Nous en distinguerons deux surtout parmi ceux qui sont plus nuisibles qu'utiles aux petites

filles ; l'un est l'instinct de la parure, l'autre celui du babil.

Si notre élève ne songeait à sa toilette que dans l'intérêt du soin et de la propreté, elle mériterait des éloges ; sans cette disposition, elle tomberait dans une négligence blâmable, et nous sommes prêts à reconnaître que l'instinct de la propreté et de la bonne tenue doit prendre sa place parmi les plus utiles de tous les penchants : aussi n'est-ce pas celui-là que nous prétendons attaquer. Il y en a un autre qui porte notre élève à préférer les beaux habits aux vêtements ordinaires, fussent-ils plus incommodes, fussent-ils trop froids, trop chauds, trop larges ou trop étroits ; il suffit qu'ils brillent pour lui plaire. Elle aspire au jour, au moment où sa chaussure sera neuve, sa coiffure ornée de rubans. Son cœur tressaille à la vue des plis *froncés* d'une jolie robe, au cadeau d'une ceinture, d'une fleur qu'on mêle à ses cheveux. Nous ne ferons pas ici les mentors refrognés et maussades ; nous ne voulons pas nier qu'il y ait quelque chose d'innocent, de gracieux dans cet instinct, qui annonce à l'avance le besoin de plaire, et tient de si près à la destinée des femmes. Mais, à prendre ainsi les choses, nous ne trouverions à énumérer que des instincts utiles, car il n'en est pas qui, dans la pensée du souverain arbitre, ne doive concourir au plus grand bien de l'humanité. Contenus dans leurs justes limites, ils sont tous légitimes ; et pourtant, il en est assurément qui, plus promptement que les autres, sortent de l'usage pour se précipiter dans l'abus, et cet abus, nous l'appelons nuisible. Or, l'instinct de la parure ne prend ce nom que comme un instinct abusif et dangereux par ses conséquences. C'est lui en effet qui deviendra un peu plus tard de la coquetterie, lorsqu'à un mouvement irréfléchi vers le clinquant du costume se sera mêlé un peu de cette réflexion hâtive qui murmure aussi à l'oreille de la jeune fille les mots d'élégance et de bon ton.

Notre élève parle beaucoup, beaucoup plus qu'un petit garçon de son âge. Nous ne savons pourquoi ; car tous deux ont un égal besoin de s'instruire, un égal nombre de questions à nous adresser. Nous sommes donc tentés de croire qu'elle obéit, sans pouvoir s'en défendre, à une impulsion intérieure qui l'oblige à répandre sa pensée au dehors, à en redoubler, à en réitérer plusieurs fois l'expression, comme si elle s'enchantait elle-même par le ramage harmonieux de sa parole. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Nous pensons que c'est un instinct plus souvent nuisible qu'utile, qui entretient longtemps la futilité des idées et des études, et les abaisse au-dessous de celles que l'enfance même peut supporter ; qui rend une petite fille importune aux autres personnes, et devient, en se développant, non seulement un défaut sérieux, mais une véritable infirmité.

§ II. *Instincts utiles.* — Les heureux instincts de l'enfance qui se rencontrent surtout chez les petites filles sont ceux de l'affection et de la pudeur.

Nous disons une chose que confirme l'expérience de toutes les familles, en avançant qu'une petite fille de six à dix ans est plus aimante qu'un petit garçon du même âge. La tendresse de cœur de la femme, l'esprit de dévouement et de sacrifice qui la distingue, se manifestent dans l'enfant avec une vivacité toute spontanée. Là où le petit garçon restera grave, la petite fille se jettera avec expansion dans les bras de sa mère. L'un aimera ses parents avec force, l'autre avec passion. Quel parti la mère-institutrice ne peut-elle pas tirer de ce pur et sublime instinct ! n'entrevoit-elle pas déjà cette grande vérité, cette grande loi de l'éducation des filles, sur laquelle nous reviendrons souvent, qu'elles doivent être dirigées par l'affection beaucoup plus que par l'autorité ? Leur disposition à la tendresse vive et dévouée, lorsqu'à peine elles ont pu réfléchir encore aux bienfaits dont elles sont comblées par leurs parents, est en même temps une douce et facile ressource pour les conduire, un frein puissant pour les arrêter.

On ne contestera pas non plus, sans doute, que le sentiment de la pudeur, cette perpétuelle sauvegarde des femmes, qui empêchera un jour le danger de naître ou le changera en triomphe, ne les inspire d'une manière instinctive avant qu'elles sachent quelle force elles doivent en tirer. « J'aime cette fille d'un roman allemand, dit madame Campan [1], qui, sans articuler un seul reproche, trempe son mouchoir dans une fontaine et lave la joue de sa petite sœur sur laquelle un indiscret étranger vient d'appliquer un gros baiser. » Comment cette enfant avait-elle vu, dans une action fort innocente en elle-même, quelque chose qui eût besoin d'expiation ? ou, pour parler un langage plus conforme à notre sujet, pourquoi croyait-elle devoir effacer la trace du baiser de cet inconnu ? Nous ne croyons pas qu'elle eût été si susceptible pour un petit frère. C'est que, même avant tout avis maternel, avant toute réflexion sur les convenances, un instinct secret et infaillible, un instinct précieux et plein d'avenir, avertit la petite fille qu'elle ne doit encourager aucune démonstration de ce genre. C'est là d'ailleurs un des rares instincts dont on ne trouve guère de trace dans les premières années qui suivent la naissance, et qui se produisent à l'époque de l'éducation élémentaire assez à temps pour que la mère de famille puisse les mettre heureusement à profit.

§ III. *Instincts qui participent des deux caractères.* — Pour ne pas entrer dans les détails un peu indistincts des premiers mouvements de toute espèce qui agitent le cœur et

(1) *De l'Éducation*, L. III, ch. IV.

sollicitent l'intelligence de notre jeune élève, nous nous contenterons de citer un instinct propre surtout aux petites filles et qui peut donner tantôt de bons, tantôt de mauvais résultats : nous voulons parler de la finesse.

Jaloux de n'avancer que des assertions d'accord avec l'expérience, nous pensons constater un fait reconnu par tous, en disant que les petites filles sont plus naturellement, plus naïvement fines que les petits garçons. Songeons encore que la finesse sera plus tard pour les femmes une protection, mais quelquefois aussi une arme dangereuse. Dans notre élève, la finesse promet une intelligence plus vive pour les études, une conception plus rapide de ses devoirs, et, pour revers de médaille, plus de ruse, moins de sincérité. Nous ne devons pas nous plaindre d'un instinct si piquant et si précoce ; mais pensons-y, lorsque nous mettons la main à cette œuvre d'éducation.

CHAPITRE XI.

QUALITÉS ET DÉFAUTS.

SECTION I.

Réflexions générales.

§ I. *Point de départ.* — Quoique nous changions le nom d'instincts en celui de qualités et de défauts, pour lier d'avance nos idées sur la direction du caractère chez la petite fille à celles qui s'appliqueront à la jeune fille adolescente, nous entendons continuer ici le même sujet sous un titre différent. La raison principale de cette différence est dans le point de vue. Jusqu'ici recevant les instincts des premières années pour les transporter dans l'enfance proprement dite, nous avons dû nommer du même nom ces penchants sortis de la même origine ; maintenant nous nous souvenons qu'un peu de réflexion se mêle à leur caractère primitif, et, au moment de rechercher comment la mère-institutrice doit retenir les uns et stimuler les autres, nous songeons que nous allons tracer la première esquisse d'une étude qui s'adressera plus large, plus complète, à l'éducation moyenne, où les instincts utiles sont devenus des qualités positives, et les instincts nuisibles des défauts réels.

Qu'avons-nous fait dans le chapitre précédent ? Nous nous sommes rendu compte des principaux caractères des instincts moraux dans l'enfance. Que nous reste-t-il à faire ? A examiner jusqu'à quel point ces instincts flottants, mobiles, se compliquent d'une dose plus ou moins forte de réflexion qui permette de les régler, comme ces substances qui ne deviennent quelque peu consistantes que par le mélange d'une autre substance. Après cet examen nous avons à établir les meilleurs moyens, ceux du moins qui nous semblent tels, d'assurer aux bons instincts la valeur de qualités sérieuses, d'empêcher les instincts mauvais de se tourner en défauts décidés.

§ II. *Transformation des instincts moraux.* — Voyons d'abord, sommairement et sans prétendre à une analyse complète, comment les instincts moraux, suivant le progrès de l'âge, perdent quelque chose de leur caractère aveugle et spontané.

Nous avons signalé l'instinct de l'activité comme un de ceux qui exercent à la fois le plus de puissance et la plus utile influence sur les enfants. D'abord il n'est réellement qu'un besoin d'agir, sans but précis, sans objet clairement déterminé ; il tient à ce que l'enfant, en qui les forces vives surabondent, se livre au mouvement qui fera grandir son corps et fleurir son intelligence ; c'est plutôt de l'agitation que de l'activité, car l'activité implique déjà une direction imprimée à des efforts : bientôt, en effet, cette direction se laisse deviner ; elle apparaît aux premiers actes sérieux de l'éducation. Quelque modestes que soient les études de notre élève, il suffit que ce soient des études pour que son activité ait un but ; quelque déguisées que soient nos leçons de morale, il suffit que nous l'occupions d'idées propres à former son caractère, pour qu'il y ait là encore un aliment à son activité. Le simple et naïf instinct devient alors une qualité où la réflexion réclame pour la première fois sa faible part. Cette qualité est le zèle, c'est-à-dire la volonté de devenir meilleure et de faire des progrès. Que cette volonté soit très mobile, que peu de chose la trouble, que l'instinct reprenne souvent le dessus en tourbillonnant sans produire, cela est incontestable ; cependant, on ne peut nier non plus que le but existe, qu'il soit aperçu

et cherché quelquefois, et qu'ainsi, la mère-institutrice, ayant affaire à un commencement de réflexion et de volonté, puisse en profiter pour rendre sa tâche plus facile.

L'instinct d'indépendance, chez la petite fille, est d'abord très enveloppé et très obscur; il se trouve contrebalancé et presque annulé par plusieurs autres, l'affection, la soumission, la douceur; pourtant, comme il existe, il doit arriver qu'il prenne par degrés une expression plus nette chez quelques-unes, et que, par exemple, à une certaine période il mérite de s'appeler indocilité. Ce changement s'opère lorsque l'enfant se rend compte de ses velléités d'indépendance, fût-ce encore d'une manière vague et incertaine; lorsqu'elle commence à vouloir faire acte d'indépendance. L'essai de sa volonté, appuyée sur une ébauche de réflexion, constitue dès lors un défaut appréciable, et provoque de la part de la mère l'étude des meilleures méthodes d'amendement.

Parlerons-nous de l'instinct de la parure? Il se trahit de si bonne heure chez la petite fille qu'il serait certes impossible d'y reconnaître un défaut dès ses premières manifestations. L'absence de réflexion et de volonté déterminée est trop évidente alors pour que nous imputions à mauvaise intention l'amour de notre élève pour les rubans et les atours; mais il n'est pas moins évident qu'à un moment donné, qui suit de près les commencements de l'éducation élémentaire, elle modifie ce mouvement instinctif par un petit calcul réfléchi. La mère attentive surprendrait presque le jour, l'heure, où le goût spontané de la parure commence à être le défaut de la coquetterie. Il n'est pas nécessaire d'attendre que la jeune fille ait seize ans pour employer ce mot; il est plus expressif alors; il veut dire plus de choses; mais à six ans il peut y avoir déjà assez de réflexion chez la petite fille pour qu'on voie en elle, non plus l'enfant emportée sans le savoir par l'aveugle instinct de la parure, mais la demoiselle désireuse de faire valoir ses avantages, c'est-à-dire la coquette à son innocent début. Dès lors un défaut surgit à la place d'un instinct; l'observation devient plus intéressante, et la tâche de l'éducation a réellement commencé.

Il y a des instincts qui, sans changer de nom, changent de degrés, et presque de nature, tant ils sont profondément modifiés par l'action, quelque faible qu'on la suppose, de la réflexion et de la volonté.

Ainsi la colère, sorte d'emportement aveugle, toujours violent, toujours expansif, lorsqu'elle conserve, dans les premières années, le type de l'instinct, devient, vers quatre ou cinq ans, quelquefois plus tôt, une force qui éclate sans dessein, mais s'exaspère et prolonge ensuite ses éclats par un acte libre de la volonté. Alors, chez la petite fille qui a ce malheureux défaut, naît la mauvaise pensée de faire de la peine à sa mère ou à toute autre personne, par la violence de son emportement. D'autres fois, quand la volonté prend une part encore plus forte à ce désordre, la colère se concentre et se prépare, et n'éclate que lorsqu'elle a choisi son moment. Ce cas est rare au commencement de l'éducation élémentaire; il peut devenir plus commun à l'approche de l'éducation moyenne. En tout état de cause, voilà un défaut trop bien caractérisé et trop digne d'appeler l'attention et la répression maternelle.

Ainsi le babil, qui vraiment ne paraît d'abord qu'un besoin irrésistible, tout physique, tout machinal, de parler, ne tarde pas à devenir une habitude que la volonté peut restreindre et qu'elle entretient par conséquent lorsqu'elle ne la restreint pas. L'enfant de deux ou trois ans comprend peu la gravité du reproche qu'on lui adresse quand on se plaint qu'il parle toujours; il se tait un moment, puis recommence sans vouloir mal faire, ou, ce qui est ici la même chose, sans faire mal; il obéit à un instinct que le commandement maternel peut suspendre, mais qu'il n'arrête pas longtemps. La petite fille de cinq ou six ans sait qu'on est importune quand on parle trop; elle comprend le reproche; et, quand elle se livre à sa loquacité, la réflexion et la volonté n'y sont plus aussi étrangères; le babil cesse d'être un pur instinct pour devenir un défaut.

Parmi les instincts utiles, et dont l'influence agit surtout sur les petites filles, citons encore celui de l'affection. Il n'en est pas de plus précoce. Dès le berceau, l'enfant se tourne avec amour vers le visage maternel; la mère, surtout celle qui a nourri sa fille, est pour celle-ci le seul recours, le seul point de mire; la tendresse instinctive du petit enfant s'attache à elle avec obstination, avec importunité. Un peu plus tard, l'instinct d'affection se fortifie encore par l'habitude; mais on ne reconnaît pas aussitôt dans l'enfant la conscience des motifs de son amour. C'est plus tard encore qu'il paraît commencer à comprendre le prix des bienfaits maternels, le mélange de respect et de tendresse qu'il doit éprouver, qu'il sent enfin, non seulement combien il aime, mais combien il doit aimer ses parents. Une qualité heureuse et féconde, la disposition d'un cœur aimant, a succédé à l'instinct aveugle que la Providence avait déposé dans son sein. La mère-institutrice, se voyant appréciée autant que chérie, n'a plus que la douce tâche de nourrir ce précieux germe de tant de vertus.

§ III. *Qualités diverses, défauts divers, tenant à des instincts communs.* — Avant d'arriver à la recherche positive des ressources de l'éducation morale pour corriger les défauts et affermir les bonnes qualités, qu'on nous permette encore quelques réflexions sur un sujet si peu étudié jusqu'ici.

Lorsqu'on passe du monde des instincts, confus, indistincts, aveugles, mais actifs et puissants, à ce monde nouveau des qualités

formelles, des défauts établis, où tout est connu, classé, propre aux instructions de la pratique, il est plus utile qu'on ne pense de bien savoir où est la racine de ce mal qu'on cherche à guérir, de ce bien qu'on essaie de conserver. Quiconque ne verra dans un défaut, dans une qualité, que leur manifestation actuelle, risquera de se tromper dans le choix des procédés; il en sera de lui comme d'un médecin qui ne s'informerait pas du tempérament de son malade pour le guérir d'abord, et ensuite pour le maintenir en santé par ses bons conseils. Il ne faut donc pas croire que l'observation des qualités et des défauts de l'enfance, quelque facile et quelque lumineuse qu'elle puisse être, dispense d'un retour attentif sur ces instincts qui ont régné d'abord sur le cœur et l'intelligence de l'enfant et l'ont poussé à leur gré, avant que les premières lueurs de la réflexion et de la volonté vinssent guider ses pas.

Déjà nous avons fait remarquer qu'à des époques certaines, les instincts se transforment en dispositions plus positives; nous croyons utile de montrer comment des qualités diverses, des défauts divers, sortent de quelques instincts moins nombreux, comme les branches sortent du tronc de l'arbre, y adhèrent, et ne se confondent pas avec lui.

Prenons d'abord pour exemple certains défauts différents les uns des autres, mais analogues entre eux, comme l'indolence, la paresse, la négligence : la première applicable surtout aux habitudes du caractère; la seconde, aux objets d'étude; la troisième, à la tenue soit de la personne, soit des effets. A quels instincts primitifs se rattachent ces défauts si difficiles à déraciner? D'abord à un instinct tout physique, tout involontaire, quoique la volonté puisse un jour agir sur lui : à celui du tempérament. Néanmoins la lenteur naturelle ne suffit pas toujours pour expliquer de telles conséquences; l'indolence seule est un effet presque exclusif de la cause que nous avons signalée; mais la négligence et la paresse peuvent résulter aussi de l'instinct d'indépendance qui, joint à la mollesse du tempérament, fait dédaigner l'accomplissement des devoirs pénibles, ainsi que la joie douce et pure d'obéir à ses parents.

L'entêtement, la maussaderie, le mensonge, sortent d'une double tige, l'instinct de la faiblesse et celui de la vanité. La petite fille entêtée sent qu'elle ne peut rien par elle-même, et en même temps elle se sent poussée à vouloir plus qu'elle ne peut; elle ne s'avoue pas assez cette faiblesse et cette impuissance. Une lutte sourde s'établit entre les deux sentiments qui la pressent; trop confiante en elle-même et trop peu sûre de ses forces, elle reste dans un état de résistance passive qui est une des grandes difficultés de l'éducation. La maussade ne croit pas être traitée selon ce qu'elle vaut; et pourtant elle se sent assez faible et assez dépendante pour ne rien se permettre au-delà des signes de la mauvaise humeur. La menteuse n'aurait pas besoin de déguiser la vérité si elle se sentait la plus forte; simple et modeste, elle n'en aurait pas la pensée.

La jalousie, la rancune, proviennent des mêmes instincts, et se lient en même temps à cet instinct du *moi*, dont la plus odieuse expression est l'égoïsme. Etre jaloux, c'est avant tout se plaindre de ce qu'on n'est pas le seul objet d'affection ou d'égards. Avoir de la rancune, c'est oublier, en vue de soi seul, les devoirs de charité mutuelle que se doivent tous les enfants d'un même père.

Dans la sphère des qualités, nous reconnaissons de même la trace de ces déviations inaperçues. La modestie, la soumission, la simplicité d'habitudes, fruits naturels de l'instinct de douceur qui distingue généralement les petites filles des petits garçons, conservent en se développant le caractère d'une inspiration primitive; elles ne coûtent point d'efforts, et, sauf quelques exceptions fâcheuses, elles sortent comme une riante moisson d'un champ que la Providence même a pris soin d'ensemencer.

Nous pouvons rapporter la complaisance, la prévenance, ces douces qualités si précieuses à la société aussi bien qu'à la famille, à l'instinct de sensibilité et d'affection qui est si vivace dans le cœur de notre enfant. Aimante par nature, elle doit vouloir que les autres soient heureux autant qu'il dépendra d'elle; elle doit chercher à deviner ce qui augmentera leur bien-être, ce qui ajoutera à leur bonheur.

Nous n'étendrons pas le nombre de ces exemples. Il est visible que les qualités et les défauts ne sont pas des dispositions subites de l'esprit, nées sans préparation lorsqu'un âge déterminé arrive; que les uns et les autres ont leur raison et leurs racines dans les instincts de la première enfance, et que ceux-ci ne sauraient être observés de trop près lorsqu'on veut comprendre et diriger ceux-là. Ainsi l'éducation tout entière est indivisible; elle ne se fait pas par fragments, et l'on ne peut pas plus en isoler les divers travaux, que bâtir un édifice sans l'asseoir sur des fondements et sans le couronner d'un faîte. Perspective laborieuse, mais aussi pensée consolante pour la mère qui se dévoue à cette belle et grande mission!

§ IV. *Division des défauts et des qualités.* — Nous allons aborder avec quelque détail l'étude des qualités et des défauts, quoique disposés à différer un examen plus approfondi de cette matière jusqu'à l'époque de l'éducation moyenne. Nous les considérerons surtout comme le développement des instincts puissants et aveugles des premières années, fécondé par l'influence encore faible, mais déjà sensible, de la réflexion et de la volonté. Moins compliqués, moins subtils, moins nettement

prononcés que dans l'adolescence, les qualités et les défauts de l'enfance n'ont pas besoin d'être si curieusement dépeints, si minutieusement analysés. Notre sujet actuel nous commande d'être brefs, et nous croyons, en disant peu, pouvoir dire assez.

Nous classerons nos observations en quatre divisions principales qui nous paraissent fondées sur les rapports naturels des choses. Ainsi, nous distinguerons des défauts de deux espèces; ceux qui se produisent avec éclat et se manifestent par des écarts, et ceux qui s'exercent sourdement, comme honteux d'eux-mêmes. Nous appellerons les premiers *défauts expansifs;* les seconds, *défauts couverts*. Les qualités seront ou empressées de se montrer, désireuses de paraître au grand jour, ou jalouses de se cacher et de se réfugier dans l'ombre; celles-là *expansives,* celles-ci *contenues*. Les termes n'auront de valeur que si les exemples les justifient. Ils sont trop rapides pour exprimer; ils doivent suffire pour distinguer. Employons-les à cet usage.

SECTION II.

Défauts expansifs.

§ I. *Etourderie.* — En vain vous serez-vous efforcée de donner quelque chose de sérieux à vos premières leçons maternelles; en vain aurez-vous risqué d'ennuyer gravement votre élève, de peur qu'elle ne contractât de bonne heure l'habitude frivole de l'étourderie. Si l'étourderie lui est naturelle, vous n'éviterez pas qu'elle n'éclate; et il faut le dire, c'est un des défauts les plus ordinaires à cet âge. Les idées sont encore si flottantes qu'on ne peut espérer une grande solidité d'attention. Il y aurait presque lieu de s'effrayer, si l'on voyait une petite fille absolument exempte d'étourderie: on pourrait soupçonner qu'elle est souffrante, ou que le jugement, prématuré en elle, fait tort à d'autres facultés.

Cependant, si l'étourderie ne peut être étouffée à sa naissance, si elle a même de la grâce dans certaines limites, l'excès de cet inévitable défaut devient un dangereux travers. Que l'enfant renverse son gobelet et tache la nappe toute blanche; qu'elle s'asseye, sans regarder, sur des objets fragiles, brisés par son poids, ce sont là des actes désagréables, incommodes sans doute, pardonnables après tout, parce qu'il est de l'essence de cet âge d'être imprévoyant. Mais que, malgré une recommandation toute récente, elle chante à tue-tête, sans y songer, dans la chambre de son frère malade; qu'elle lance un caillou dans la figure d'un passant lorsqu'elle veut frapper un arbre, et cela parce qu'elle s'occupe de plusieurs choses à la fois, les conséquences devenues plus graves rendent nécessaire une sérieuse intervention de la mère de famille.

Que fera-t-elle à une époque où le jugement, ce grand moyen de corriger tous les défauts, n'en est encore qu'à bégayer son premier langage? Elle n'en aura pas moins recours à lui, comme au contrepoids naturel d'un défaut que l'absence de toute réflexion caractérise. Elle proportionnera ses raisonnements au degré du développement de cette faculté dans sa fille. Si son premier argument est oublié, elle ne se découragera pas, et se hâtera de le reproduire en le fortifiant. Elle s'appuiera autant que possible sur des exemples sensibles, aisés à comprendre, connus de l'enfant. Enfin elle se rendra peu à peu maîtresse de la place par de petits assauts répétés. Le souvenir d'un long discours échapperait. Les avis courts et substantiels s'accumulent dans la mémoire, et finissent par introduire dans l'intelligence un nouveau rayon.

§ II. *Caprice.* — Le caprice, qui ne semble savoir ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas, qui repousse ce qu'il attirait, et appelle ce qu'il éloignait naguère, n'est autre chose à son origine que cette activité si mobile, si aveugle, que nous avons comptée en tête des instincts de la première enfance. Pendant longtemps encore, il garde sa rapidité fantasque, irréfléchie; mais il vient un temps où quelque peu de réflexion l'éclaire, et alors voici le résultat: ou la réflexion avertit le caprice et le corrige aussitôt, ou elle lui fournit un calcul à l'appui de ses bizarres fantaisies. L'enfant trouve piquant, intéressant, de fixer l'attention par ses caprices; elle prend plus de plaisir à les renouveler qu'elle ne met d'importance à les corriger; la volonté s'égare dans son action, et la mère souffre de ces inégalités qui déroutent sa prudence.

Un des meilleurs moyens de corriger le caprice serait de faire toucher au doigt les conséquences fâcheuses qu'il peut entraîner. Tantôt c'est une privation. Notre élève, qui d'ordinaire désire la promenade, pleure aujourd'hui, sans motif apparent, pour ne pas sortir. On la laisse avec sa bonne; on sort et on voit passer un superbe cortége de baladins déguisés qui eût bien diverti la petite capricieuse. Qu'elle le sache à votre retour; le regret d'un plaisir perdu amènera le repentir du caprice et en préviendra la récidive. Une autre fois, la conséquence sera un accident. Henriette, assez complaisante, prête d'abord à sa petite amie Pauline une jolie tasse de porcelaine qu'elle a reçue en cadeau; puis tout à coup elle se ravise, et, sans autre préliminaire, retire des mains de Pauline la tasse à peine entrevue. Mais, dans la vivacité de l'action, le joli vase glisse entre ses mains, tombe et se brise. Ce sont alors des cris et des pleurs; vous laissez passer l'orage en silence et sans plaindre l'enfant. Lorsqu'elle s'apaise, vous devez lui remontrer doucement que ce malheur est provenu de son accès de caprice, et lui faire comprendre qu'elle pourrait bien être punie par des malheurs semblables toutes les fois qu'elle

agirait brusquement, sans motif raisonnable, et avec l'intention maligne de causer de la peine à quelqu'un.

§ III. *Coquetterie.* — On est tenté de rire plutôt que de craindre lorsqu'on voit la petite fille de six ou sept ans se donner les airs d'une personne de goût pour les choses qui concernent la toilette, et en général le soin de l'extérieur; il y a un contraste vraiment amusant entre les prétentions et la taille, entre le petit manége de la coquetterie qui s'annonce et l'âge innocent qui l'exécute. Plus on remonte vers les premières années, plus le contraste est divertissant. Il l'est de moins en moins à mesure qu'on approche de l'adolescence. Pourquoi? parce que l'intention s'y mêle, parce que la volonté y entre pour quelque chose, et le cœur maternel sent tout à coup que le danger est là.

Sans vouloir pousser les choses à l'extrême, ni faire un crime à notre élève d'une prédilection modeste pour la parure, nous pensons qu'il importe beaucoup de l'habituer à estimer la parure selon sa juste valeur; c'est ce que nous semble avoir fait heureusement l'auteur ingénieux, quoique souvent maniéré, des *Conversations d'Emilie* [1]. Empruntons une page à ce livre presque oublié.

Une bonne mère vient de donner à sa fille quelques notions de physique; celle-ci l'a interrompue tout à coup par une exclamation de regret; la conversation avait fait oublier d'avertir la couturière qui devait lui apporter une robe neuve.

LA MÈRE.

C'est un terrible tort des *quatre éléments* et de tout ce qui s'en est suivi, que de nous avoir fait oublier la couturière.

ÉMILIE.

C'est qu'elle n'a pas apporté ma robe neuve, et elle l'avait promise pour aujourd'hui.

LA MÈRE.

Apparemment qu'elle n'est pas finie; ce sera pour un autre jour.

EMILIE.

C'est que je serai bien heureuse, maman, quand j'aurai ma robe neuve.

LA MÈRE.

Et qu'est-ce qu'une robe neuve peut faire au bonheur?

ÉMILIE.

C'est qu'on n'est pas fâchée d'être parée.

LA MÈRE.

On n'a donc jamais de chagrin quand on est parée? N'avez-vous jamais pleuré avec une robe neuve?

ÉMILIE.

Pardonnez-moi; je sais bien qu'elle ne fait rien aux chagrins.

LA MÈRE.

Apparemment qu'on obtient tout ce qu'on veut les jours de parure?

ÉMILIE.

Non pas toujours.

LA MÈRE.

Du moins mes amis et moi-même, nous faisons beaucoup plus de cas de vous, quand vous avez une belle robe?

ÉMILIE.

Mais non, maman.

LA MÈRE.

Ainsi donc, cette satisfaction intérieure qui fait qu'on est si content de soi, n'a rien de commun avec la parure?

ÉMILIE.

Je crois qu'elle arrive quand on a bien rempli ses devoirs.

Un peu d'ironie, des raisonnements simples, des exemples palpables, une conclusion naturelle, voilà une bonne et sage leçon dont l'esprit de coquetterie doit profiter.

§ IV. *Vanité.* — Au premier abord, on se demande comment une petite fille de cinq ou six ans peut avoir de la vanité; de quoi elle peut être vaine; si elle songe à l'être; enfin, si ce n'est pas là un défaut de l'adolescence tout au moins, sinon de la jeunesse, avec lequel l'enfant proprement dite n'a rien absolument à démêler.

A cela nous n'avons qu'une réponse. Nos lectrices peuvent la deviner aisément. La vanité n'est pas dans les enfants ce qu'elle sera dans les jeunes filles; elle n'a pas les mêmes traits, les mêmes nuances; mais elle serait impossible même chez les jeunes filles, si le germe n'existait pas chez les enfants.

La vanité donc, avant l'adolescence, est spécialement instinctive et involontaire. La réflexion s'y mêle un peu, et de plus en plus, comme il arrive à tous les défauts; mais c'est encore une réflexion fugitive, inconstante, qui ne saurait pas soumettre les satisfactions de l'amour-propre à l'adresse des calculs. Le danger, quand l'âge avance, c'est que la petite fille est plus flattée de ce qui caresse sa vanité, qu'elle l'oublie moins, et le plaisir qu'elle en éprouve la fait obéir sans défiance à cet instinct presque universel. Mais il résulte souvent de cet abandon de cruels déboires, et la mère-institutrice fait sagement de donner sans bruit une direction toute différente aux idées de son élève, quand elle la voit enivrée de son petit mérite et de ce qu'elle prend pour des succès. Ecoutons l'auteur du livre sur l'*Éducation des Filles :*

« Pendant cet âge où l'on est applaudi, et

(1) Madame d'Épinay, amie et bienfaitrice de J.-J. Rousseau. L'Académie Française, en 1783, décerna à son livre le prix Monthyon, qu'elle adjugeait pour la première fois, et que briguait aussi madame de Genlis, auteur d'*Adèle et Théodore.*

où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent. Ils s'imaginaient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants sans leur laisser voir qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu, selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit [1]. »

On voit que Fénelon se défie surtout des méthodes d'éducation qui promettent de promptes merveilles, et qu'il les regarde comme de stériles occasions d'inspirer aux enfants de la vanité. Il y a là un double motif de courage pour la mère de famille ; car, outre qu'elle trouvera dans les méthodes simples dont se compose notre cours tout ce qu'il lui faut pour donner à sa fille une éducation complète, elle n'aura pas à craindre de lui souffler ces bouffées de présomption que les méthodes extraordinaires ne manquent jamais de produire.

§ V. *Curiosité.* — Comme instinct puissant et utile, la curiosité a déjà été l'objet de quelques réflexions. Considérons-la un moment comme défaut, car elle se présente tour à tour sous ces deux faces ; tantôt profitable, tantôt nuisible ; bonne en elle-même, dangereuse dans son abus.

Lorsque l'instinct qui porte l'enfant à s'enquérir de tout ce qu'elle ignore commence à s'exercer d'une manière volontairement indiscrète, il cesse d'être un simple instinct, et devient un défaut qui peut avoir de très fâcheuses conséquences. Un aiguillon irrésistible pique et stimule la petite curieuse. Elle néglige les défenses, oublie les humiliations ; rien ne lui coûte, pourvu qu'elle découvre ce qu'elle veut savoir ; grand secret qui se réduit souvent à quelque chose d'inintelligible pour elle, mais qui au contraire est quelquefois trop facile à comprendre pour une intelligence plus prompte et plus subtile que celle du petit garçon.

Vous ne la corrigerez qu'avec de la persévérance ; car la sienne ne tient pas à des idées suivies, mais à un renouvellement continuel des mêmes tentations. Elle n'est pas encore capable de dresser un plan avec art, de le suivre en calculatrice ; mais l'esprit de curiosité vit et agit toujours en elle. Un moyen, une fois employé, quelque efficace qu'il soit, ne peut donc vous suffire ; la distraction, la légèreté en emporteront le souvenir ; à chaque méfait de curiosité, opposez un reproche court et ferme, un petit raisonnement à la portée de la coupable ; profitez de son mécompte si elle en a éprouvé un, pour lui dire qu'une si mauvaise pensée ne méritait pas de réussir. Vous devez voir, au bout de quelque temps de ce régime, les accès du mal devenir plus rares, du moins jusqu'à ce que des intérêts nouveaux réveillent l'instinct assoupi et réclament de nouveaux efforts pour comprimer sa violence.

§ VI. *Babil.* — Voici, on ne peut en disconvenir, un des instincts les plus tenaces de notre jeune élève. Déjà, au ramage indistinct et continu des premières années, a succédé une suite de petits propos, les uns gracieux, les autres insignifiants, quelques-uns judicieux, qui indiquent un progrès de réflexion, mais avec la même intempérance de parole. L'imagination de l'enfant voltige sur tous les objets, et elle éprouve le besoin de peindre tout ce que son imagination effleure. Les facultés, qui se dégagent du chaos, semblent impatientes d'éclater au dehors, à la lumière. Elle ne semble pas trouver assez de paroles pour dire tout ce qu'elle sent. Cette extrême activité, tout à la fois physique et morale, nerveuse et cérébrale pour ainsi dire, est propre à la petite fille. Douée de sensations très vives et peu profondes, elle se hâte de faire succéder les paroles aux paroles, comme si elle avait peur que le temps ne lui manquât pour tout exprimer.

Sans espérer de pouvoir retrancher par un signe tant de bavardage inutile, nous devons tâcher de restreindre de bonne heure le babil de notre élève. Ne l'attristons pas par trop d'exigence, et comprenons qu'il lui serait aussi difficile d'imiter la sobriété de notre langage que la gravité de nos mouvements. Ne lui laissons pourtant pas dépasser une certaine limite. Qu'elle se taise, si elle devient importune ; qu'elle se taise, si son babil fatigue une personne âgée ou malade, si des étrangers sont présents, si l'on tient devant elle une conversation qui exige du silence. Suivons d'ailleurs la marche des années. Ne réduisons que graduellement le contingent de paroles superflues. A chaque pas que fait la réflexion, que le bavardage recule. A chaque progrès de la force de volonté, qu'elle s'exerce à imposer un langage plus discret. Ne prétendons pas faire tout à coup d'une babillarde une muette, et, si nous le pouvions, ne l'essayons pas.

§ VII. *Colère.* — Moins général et moins opiniâtre que le babil, le défaut de la colère est plus redoutable, à l'époque de l'éducation élémentaire. Tenant de près encore à l'ins-

(1) *De l'Éducation des Filles*, ch. III.

tinct aveugle qui en est le principe, et aggravé déjà par une certaine habitude de réflexion qui en prolonge les accès, il peut donner beaucoup d'embarras à la mère-institutrice. Rarement ce défaut dirigera ses attaques contre la mère elle-même, à moins que l'enfant ne soit en même temps indocile, ce qui composerait un caractère fort peu aimable. Mais elle se mettra plus à l'aise à l'égard de personnes qui lui imposeront moins, comme ses frères et sœurs, ou les domestiques.

La colère doit être sans doute corrigée avec prudence, mais au besoin avec une sévérité salutaire. Elle peut compromettre la santé comme le moral de notre élève. Lors donc que nous ne pourrons faire autrement, il faudra qu'une scène de violence soit suivie de privations sérieuses ou d'humiliations auxquelles la petite fille colère puisse être sensible. Nous avouons cependant que les moyens de persuasion sans faiblesse nous semblent préférables, toutes les fois qu'un bon naturel permet de les employer avec succès.

Dans un ouvrage justement goûté de nos mères, parce qu'il renferme les leçons d'une morale claire et sensée, sous la forme de contes souvent remplis d'intérêt, madame Leprince de Beaumont nous montre un prince, nommé *Violent*, à qui une fée fait présent d'un gobelet précieux, en accompagnant son cadeau de ces paroles : « Toutes les fois que vous serez tenté de vous mettre en colère, emplissez ce verre d'eau, et le buvez en trois fois, et vous sentirez la passion se calmer pour faire place à la raison. » Le prince Violent ne tarde pas à éprouver la tentation si bien prévue ; il recourt aussitôt au procédé que lui a indiqué sa protectrice. Ayant achevé de vider son verre, il dit à la fée : « En vérité, madame, je vous ai beaucoup d'obligation ; vous venez de me corriger.... de l'habitude de me mettre en colère. J'admire la vertu du gobelet dont vous m'avez fait présent ; à mesure que je buvais, j'ai senti ma colère se calmer, et les réflexions que j'ai faites, dans l'intervalle des trois coups que j'ai bus, ont achevé de me rendre raisonnable. — Je ne veux pas vous tromper, lui dit la fée, il n'y a aucune vertu dans le gobelet dont je vous ai fait présent ; et je veux apprendre à toute la compagnie en quoi consiste le sortilége de cette eau, bue en trois coups. Un homme raisonnable ne se mettrait jamais en colère, si cette passion ne le surprenait pas, et lui laissait le temps de réfléchir : or, en se donnant la peine de faire remplir ce gobelet d'eau, en le buvant en trois fois, on prend du temps : les sens se calment, les réflexions viennent ; et lorsque cette cérémonie est achevée, la raison a eu le temps de prendre le dessus sur la passion [1]. »

Quelle leçon résulte-t-il de cette ingénieuse allégorie ? c'est qu'il faut fortifier la réflexion pour empêcher les éclats de l'emportement. Notre élève réfléchit un peu, mais ce peu envenime, plutôt qu'il ne calme, l'instinct de la colère. Obtenez qu'elle réfléchisse davantage, et le voile qui offusquait sa vue tombera.

§ VIII. *Indocilité.* — Dans les premières années, une grande obscurité règne souvent sur les causes de l'indocilité de la petite fille. On voit bien qu'elle n'obéit pas ; mais y a-t-il une intention quelconque dans ce fait de désobéissance ? est-ce pur caprice ? est-ce un acte tout machinal qui n'a pas même le caprice pour raison ? nous n'en savons rien ; et la question fréquemment adressée par la mère, cette question sur laquelle elle insiste sans fruit : *Pourquoi n'obéis-tu pas ?* dénote cette incertitude que l'observation résout difficilement jusque vers la quatrième année.

Alors, la lumière se fait dans les actions comme dans l'esprit de notre élève ; lumière vacillante et qu'un souffle semble devoir éteindre, mais qui, au sortir des ténèbres, réjouit la mère avide d'étudier son enfant pour la conduire. Alors la petite fille, si elle désobéit, commence à savoir pourquoi, dans quel but elle se montre indocile ; moment dangereux, ainsi que nous le disions à propos de la colère, transition pénible de l'instinct qui ne calcule rien à la réflexion qui corrige. Voici encore cette influence d'un jugement qui tâtonne, force destinée à conduire l'intelligence et qui ne sait pas jusqu'alors se régler elle-même ; excellente au fond, périlleuse dans ses premières tentatives, parce qu'à l'impulsion aveugle de l'instinct elle joint une garantie menteuse de réflexion.

D'un autre côté, cependant, c'est quelque chose, c'est beaucoup pour la mère-institutrice, que de voir plus clair dans le cœur de son enfant. Si notre élève est égarée par les efforts mêmes de sa raison naissante, du moins sa mère peut s'attaquer à des motifs erronés, à des intentions mal inspirées, pour redresser les écarts. Elle échappe à ce supplice de surprendre un effet sans sa cause, un mal sans son principe, qu'elle avait enduré jusqu'à ce temps, et ses ressources croissent en proportion des chances d'erreur.

Nous pensons du reste que, pour un grand nombre de mères de famille, cet examen sera presque indifférent ; nous avons tout à prévoir, les exceptions comme la règle. Mais, surtout à l'âge que nous étudions, il est rare que les filles, naturellement douces et soumises, encourent le reproche, au moins le reproche habituel, d'indocilité.

§ IX. *Impolitesse.* — Parmi les défauts qui se trahissent volontiers et que n'effraient ni le bruit ni le grand jour, il faut compter l'impolitesse. Elle peut tenir en général à deux causes, soit à l'ignorance de ce qui convient, soit à une intention désobligeante. De ces causes, la première, exige qu'on instruise, et non pas

(1) *Magasin des Enfants*, XII^e Dialogue.

que l'on corrige ; la seconde, seule, provoque la sévérité. Dans l'enfance, il est rare que toutes deux ne soient pas mêlées. L'enfant sait à moitié et veut à moitié ; plus douce, plus insinuante que le petit garçon, la petite fille est moins portée à l'impolitesse. Cependant on aura bien quelquefois à lui reprocher des réponses sèches, aigres, que sa vivacité naturelle lui inspirera.

Ce sont particulièrement les mauvais exemples des domestiques ou des personnes mal élevées qu'elle aurait le malheur de rencontrer, qui peuvent donner à notre élève les allures de l'impolitesse. L'imitation amènera la ressemblance. L'enfant éprouvera d'ailleurs ce malin plaisir que fait goûter à cet âge une réplique désobligeante, et l'éprouvera avec une sorte de sécurité, parce qu'elle ne se rendra pas compte de toute la portée de ses paroles. Si l'impolitesse est en action, on peut raisonner de même. Il y a toujours de la part de la petite fille une imitation à demi comprise, mais dans laquelle elle trouve cependant un sel assez piquant pour stimuler sa malice.

Entourer notre élève, autant que possible, de personnes qui parlent et agissent poliment, la traiter toujours nous-mêmes avec cette réserve affectueuse qui est celle des bons parents, refuser ce qui est demandé impoliment, accorder au contraire avec empressement toute demande raisonnable exprimée en termes polis, voilà les principaux moyens à employer pour garantir notre élève de ce défaut qui, s'il paraissait d'abord de peu de conséquence, finirait par produire, aux époques de l'adolescence et de la jeunesse, les plus désastreux effets.

§ X. *Friandise.* — La gourmandise pure et simple, c'est-à-dire l'amour de la quantité dans les aliments, sans que l'on s'occupe beaucoup du choix, n'est pas impossible dans l'enfance. Néanmoins, un enfant de cinq ou six ans, une petite fille surtout, élevée au milieu des habitudes domestiques, sera plus sensible aux pâtisseries, aux sucreries de tout genre, qu'aux mets solides et copieux ; elle désirera le choix avec l'abondance et réunira ainsi un des plaisirs de la gourmandise à ce goût plus délicat dont la friandise est douée.

Au premier abord, on ne voit rien de si terrible dans un pareil défaut. Il a sans doute quelque chose qui n'est pas noble ; mais faut-il être bien exigeant sur la gravité des goûts de cet âge ? On fera bien de le corriger tout doucement, mais sans y attacher trop d'importance.

Pour notre compte, nous ne voudrions rien exagérer. Nous sommes bien convaincus que beaucoup de petites filles friandes peuvent être corrigées de ce défaut humiliant, et du défaut bien plus honteux encore de la gourmandise, par quelques avis et quelques leçons. Cependant, pour que la mère-institutrice, séduite par la futilité apparente du défaut, ne s'endorme pas dans une sécurité trop profonde, rappelons-lui que de graves défauts, des vices d'une autre espèce, peuvent avoir et ont quelquefois celui-là pour unique origine. Citons-en deux sans hésiter : le mensonge et le vol.

Le mensonge, cela est évident. La petite friande dont les appétits ne seront pas satisfaits s'efforcera de les satisfaire en cachette ; mais sa bourse n'est pas garnie ; mais elle n'est pas maîtresse du buffet, ni du garde-manger, ni des arbres du jardin. Elle dérobe ce qu'elle n'espère pas obtenir, et soutient ensuite qu'elle n'a rien dérobé. Plus les tentations sont fortes et fréquentes, plus s'invétère l'habitude du mensonge impudent et obstiné.

Et ici, le remarquez-vous ? le mensonge implique le vol. Plût à Dieu que nos craintes fussent chimériques, et qu'aucun exemple ne vînt à l'appui de nos frayeurs ! Non pas toujours, sans doute, mais quelquefois (et combien ce mot ici est redoutable !) quelquefois, le vol d'un fruit, accoutumant la pensée à l'action de dérober le bien d'autrui, laissera des traces funestes. Ma fille, dites-vous avec une indignation qui se comprend, ne sera jamais une voleuse ! Ecoutez une sage institutrice, portée aux moyens indulgents, et qui n'a écrit sur l'éducation de l'enfance qu'après avoir beaucoup vu et réfléchi : « Ne souffrez jamais, dit mademoiselle Sauvan, dans le *Cours normal des institutrices primaires*, qu'on parle légèrement du vol devant vos enfants ; les tours d'adresse, d'escroquerie, d'effronterie, les amuseraient peut-être, et le piquant, le merveilleux du récit leur déroberait la bassesse de l'action. L'enfance a plus d'esprit que de réflexion ; elle saisit les choses mieux qu'elle ne les apprécie, et se laisse prendre aux apparences. Il faut donc bien se garder de lui montrer le vice sous un côté plaisant, ni la vertu sous un côté ridicule.

» Il ne faut pas non plus entrer en composition avec le mal ; vous devez au contraire le montrer dans toute sa laideur, et persuader à vos enfants que la culpabilité est dans l'action de dérober, et non dans la valeur de l'objet que l'on dérobe. Tout doit être respecté : un ruban, un livre, une boîte, un fruit, une fleur, une aiguille, tout doit être sacré comme l'argent, car tout coûte et représente de l'argent. N'établissez donc pas de degrés dans le crime, et pour en éloigner les enfants, servez-vous de tous les moyens : la crainte de la colère céleste, la honte qui suit la découverte d'une si mauvaise action, le châtiment que les lois infligent à qui dérobe, le tort qu'une enfant convaincue de vol fait à toute sa famille, le déshonneur qui rejaillit sur tous les siens, la misère qui en est la suite, la prison où on enferme une jeune fille qui a manqué de probité, les mauvais traitements qu'elle y subira, enfin la mort, et la mort sans pardon. Sur ce terrible sujet vous n'irez jamais trop loin, et vous ne vous y prendrez jamais trop tôt [1]. »

(1) 2e partie, ch. XI.

C'est pour vous seule, mère prudente, que nous avons cité ce passage, dont nous n'adoptons pas d'ailleurs toutes les idées. Ainsi, nous croyons que les derniers conseils sont trop énergiques, parce qu'à côté de l'avantage d'avertir le jugement, est le danger d'effrayer l'imagination de notre élève. Mais les premières réflexions nous paraissent fort justes, et une louable appréhension a inspiré même celles que nous croyons moins applicables à notre sujet. Elles prouvent surtout quel intérêt mérite une matière qui peut donner ainsi même à l'expérience et à l'esprit pratique l'accent de l'épouvante et de la passion.

SECTION III.

Défauts couverts.

§ I. *Mensonge.* — A la rigueur, nos dernières observations auraient pu ouvrir cette section aussi bien que fermer la précédente. Pourtant le mensonge n'a été cité que comme conséquence; nous devons le mentionner à son tour comme défaut principal.

Quoiqu'il y ait des mensonges effrontés, et que l'habitude de ce travers lui ôte ce qu'il pouvait d'abord avoir de vergogne, il est en lui-même timide et honteux, il fuit le grand jour et mérite d'être compté parmi ces défauts qui se couvrent à dessein d'ombres épaisses.

L'amour de la vérité est si naturel, la loi de la vérité est si fortement gravée dans le cœur même des jeunes enfants, que le mensonge ne semblerait pas devoir naître avant les mauvais conseils de l'intérêt ou de l'ambition, auxquels l'enfance est étrangère. Malheureusement l'expérience dément cet espoir; il y a beaucoup de petits menteurs et de petites menteuses. Deux choses contribuent surtout à les jeter dans cette mauvaise voie ; le sentiment de leur faiblesse, et la crainte qu'ils éprouvent d'être grondés et punis.

La faiblesse de notre élève la porte à désirer sans cesse ce qu'elle n'ose pas toujours demander, ce qu'elle ne peut se procurer par elle-même, et ce qu'il serait souvent déraisonnable de lui accorder. Pour arriver à ses fins, à défaut de force, elle emploie la ruse, et la ruse conduit au mensonge qui lui prête un secours efficace. Surprise dans une de ses petites manœuvres, qui ont pour but d'avoir ou de faire ce qui est défendu, elle ne trouve de recours que dans la dissimulation, dans le déguisement de la vérité.

La tentation deviendra bien plus forte si nous avons commencé par nous faire craindre outre mesure. Certes, il faut bien que l'autorité appuie l'affection, même lorsqu'il s'agit de diriger le cœur, de former le caractère d'un enfant, si tendre et si facile à émouvoir. Mais l'affection doit prévaloir de beaucoup dans l'accomplissement de cette tâche, et, sauf certaines occasions décisives où l'intérêt même de l'enfant commande un coup d'autorité, la bonté et l'indulgence, jointes à une fermeté tempérée, suffisent aux besoins de cette période et de ce genre d'éducation. La crainte rend lâche, et la lâcheté rend menteur; il vaut mieux risquer cette extrémité que d'encourager le mal par la faiblesse; mais, toutes les fois qu'on peut se passer de la crainte sans rien compromettre, on a beaucoup gagné; et une mère intelligente reconnaîtra que son influence sur sa fille peut avoir un plus solide fondement.

§ II. *Entêtement.* — Aucun défaut ne semble moins actif que l'entêtement; mais son action, ou plutôt ses ravages se concentrent à l'intérieur. Avec toutes les apparences de l'immobilité, il suit sa pointe et gagne de proche en proche par une sorte de marche souterraine. Tant de persévérance ne paraît pas caractériser une petite fille de l'âge de notre élève ; et cependant qui oserait nier qu'il y ait des petites filles obstinées, et que même quelques-unes obtiennent à force d'entêtement des concessions qu'on eût refusées à leur simple demande? Nous dirons plus ; l'entêtement est plus commun à l'époque de l'enfance que dans les âges suivants, parce qu'il tient beaucoup à la faiblesse du jugement, faculté peu développée ou fort incertaine dans son action au temps de l'éducation élémentaire.

L'enfant n'ose pas résister ouvertement; sa faiblesse et l'autorité maternelle retiennent l'essor de la désobéissance déclarée. Mais la résistance passive est toujours facile, même à la faiblesse ; elle a les mêmes effets que l'indocilité ouverte et coûte moins d'efforts. Il faut convenir que la mobilité naturelle de la petite fille la rend peu propre en général à ce système de défense. Elle est moins forte aussi que le petit garçon contre les moyens qui s'adressent à la sensibilité. C'est donc à la mère-institutrice à profiter de ses avantages. Qu'elle s'adresse au cœur de son enfant, lorsque la raison n'est pas encore assez mûre pour comprendre des avertissements plus graves. Qu'elle fixe sur quelque point nouveau cette imagination mobile qu'il faut détourner d'une autre pensée. Nous ne dissuadons pas d'employer d'autres moyens; par exemple, de faire sentir en peu de mots combien l'entêtement est un défaut odieux à tout le monde; mais le premier est le plus spécialement approprié à l'âge et au sexe de l'enfant.

§ III. *Egoïsme.* — Comme l'instinct du *moi* est inné dans chaque créature humaine, il est impossible que ce qu'il a d'exclusif ne produise pas d'assez bonne heure des résultats fâcheux, combattus, mais non entièrement domptés par des instincts meilleurs.

Ces résultats fâcheux de l'instinct du *moi* participent déjà, chez le jeune enfant, du caractère de l'égoïsme, qui, dans son triste perfectionnement, appartient à un âge plus avancé. Les progrès de la réflexion, si favorables à

toutes les qualités, paraissent l'être d'abord à certains défauts, entre lesquels l'égoïsme tient un des premiers rangs. C'est là le péril de l'enfance. Le jugement s'essaie et s'égare; l'instinct ne perd rien de sa puissance, et il la met au service d'une faculté de réflexion qui ne se possède pas encore assez. Un peu plus tard, dans l'adolescence, l'égoïsme est devenu plus dangereux, parce que la réflexion est plus forte sans être assez mûre pour préserver de l'erreur. Lorsque l'égoïsme règne dans le cœur de la jeune fille adolescente, les forces mêmes de sa réflexion sont employées à le nourrir.

On est donc placé favorablement pour lutter contre la première invasion de ce grave défaut, quand l'éducation élémentaire commence. Alors, si la petite fille est trop préoccupée d'elle-même à l'exclusion des autres, cette disposition tient plus du simple instinct personnel que d'un défaut réfléchi. Il convient de diriger fréquemment son attention sur des actes de complaisance qu'on peut réclamer d'elle, sur l'amitié qu'éprouveront pour elle les personnes qu'elle obligera. Cent occasions se présenteront chaque jour de lui donner des leçons de désintéressement en action. Veillez à ce qu'elle ne reçoive jamais en présent un objet susceptible de partage sans en offrir aussitôt à ceux qui l'entourent. Habituez-la à présenter à ses petites amies, à ses frères et sœurs, la chaise où l'on est le mieux assis, la meilleure moitié d'un fruit, le joujou le plus amusant. Grondez-la sévèrement d'abord lorsqu'elle accapare à son profit, ou même qu'elle néglige à dessein d'offrir ce qui peut être agréable aux autres ; puis remontrez-lui plus doucement qu'elle serait bien embarrassée si ses parents ne songeaient qu'à eux et ne s'occupaient pas d'elle, et que, si elle veut qu'on ne la laisse pas manquer, elle fera bien de songer un peu plus à ce que les autres attendent d'elle. Peut-être échouerez-vous d'abord. Persévérez; votre constance sera la plus forte.

§ IV. *Jalousie.*—La jalousie est instinctive. Qui ne sait qu'elle peut se manifester avant toute réflexion, avant tout acte de volonté, dans la vie toute spontanée du berceau? C'est là malheureusement une des premières dispositions possibles du cœur humain. Quand la réflexion commence à éclairer l'intelligence, il semblerait que son jour dût dissiper ces tristes ténèbres. Au contraire, la petite fille de sept ou huit ans, si elle a le malheur d'être jalouse, envenime chaque jour par de fausses conjectures, des soupçons bizarres, des raisonnements à peine ébauchés, cette plaie intérieure qui la fait souffrir. Elle ne sait pas encore se convaincre de la futilité de ses déplaisirs; et l'instinct, qui conserve toute sa force, l'accroît de toute celle d'une réflexion mal dirigée.

Or, le grand remède à ce mal, ce sont les démonstrations par les faits, les preuves palpables et sensibles de l'impartialité maternelle, d'une tendresse qui sait se partager avec une égale abondance entre plusieurs enfants. Traitons bien doucement ce défaut déjà si redoutable. Que nulle préférence imprudente, accordée à la sœur ou au frère de notre élève, ne réveille un penchant funeste au repos de la famille. Accommodons-nous fidèlement au naturel de cette enfant. Que remarquons-nous en elle, à propos du défaut même que nous cherchons à guérir? la puissance de l'instinct à un très haut degré, mais avec son caractère aveugle; celle de la réflexion, encore flottante et vacillante, mais cependant avec la lumière qui lui est propre. Adressons-nous surtout à l'instinct, en multipliant les signes palpables, visibles, qui peuvent rassurer et calmer ; profitons avec prudence des premières lueurs de jugement pour montrer en peu de paroles, souvent répétées, combien nous avons à cœur d'augmenter le bien-être de tous ceux qui nous sont chers, et combien nous sommes empressés de les faire participer aux mêmes avantages. Une mère peut dire ces choses sans vanterie, les redire sans affectation, et agir à la longue sur le cœur de sa fille par la douce autorité de sa parole.

§ V. *Rancune.* — La rancune est peu naturelle dans un enfant de cet âge. Ce défaut suppose plus de suite dans les idées que notre élève ne peut se flatter d'en avoir. Néanmoins si la rancune, dans toute la force du mot, est étrangère à l'enfance, celle-ci n'est pas exempte de souvenirs amers, de certains retours de défiance ou d'antipathie qui sont au moins des germes de la rancune, et qu'il faut détruire, pour empêcher le défaut lui-même de naître et de se développer.

L'extrême futilité de la plupart des motifs qui peuvent susciter un sentiment de rancune chez notre élève est déjà un moyen de décourager ce sentiment. Elle réfléchit assez pour que nous lui fassions comprendre en riant combien il est ridicule d'en vouloir à une personne qui aura marché sur un de ses joujoux par mégarde, ou qui l'aura même quelque peu taquinée à dessein. Il se rencontrera peut-être quelque imprudent qui se moquera d'elle jusqu'à la fatiguer de ses sottes railleries, et contre qui elle sera portée à conserver une répugnance involontaire. Tout en blâmant dans notre for intérieur l'imprudence commise, obtenons par la persuasion que la petite fille tâche d'oublier ce qui l'a blessée. Montrons-lui cet oubli généreux comme un acte de complaisance et d'amitié pour nous. L'affection qu'elle nous porte amortira ce commencement de rancune. Quelquefois la rancune se confond avec la jalousie, et n'est pour ainsi dire qu'une conséquence de ce malheureux défaut. Les soins à prendre vont alors se confondre également parmi ceux que la guérison de la jalousie exige, et nous renvoyons à nos observations sur ce sujet.

§ VI. *Dureté.*—Y a-t-il une différence bien

tranchée entre la dureté et la méchanceté ? nous le pensons. La méchanceté constituerait un caractère désespérant pour l'institutrice ; la dureté peut se corriger. Une petite fille vraiment méchante serait un monstre, et ce ne sont pas les exceptions qui doivent nous occuper ; mais il se peut que notre élève ait de la sécheresse de cœur, de la dureté dans le caractère, dans les manières, dans le langage. Nous devons tous nos soins à l'amendement d'un pareil défaut.

C'est avec cette restriction importante que nous admettrions le passage suivant de Fénelon, où la mère-institutrice trouvera une direction sage, dans le cas que nous avons supposé :

« Les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal fait ; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les en convaincre, et le mal augmente toujours ; le principal remède serait de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connaître à fond avant que de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais si peu qu'on les gêne ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté du cœur : on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque ; rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auraient d'autres défauts, et qui fussent exempts de ceux-là. [1] »

Comme Fénelon, nous pensons que la dureté peut se corriger par l'observation franche, par l'effusion des sentiments et par les bons exemples. Ajoutons qu'à l'âge de l'éducation élémentaire, l'emploi de ces trois moyens est bien facile. En effet, l'enfant ne sait ni ne peut cacher à sa mère aucune de ses dispositions naturelles ; elle est portée à la tendresse, et sa sensibilité est continuellement entretenue par la douce intimité de la famille ; enfin, pourvu qu'elle soit bien entourée, la force de l'esprit d'imitation est si grande en elle, que chaque bon exemple deviendra sans peine une fructueuse leçon.

Une des choses que la mère devra remarquer avec le plus de soin parmi les habitudes de sa fille, c'est la manière dont elle traite les animaux qui sont confiés à sa vigilance, ou qu'elle tient par occasion en son pouvoir. On peut souvent surprendre dans le traitement fait à un oiseau la bonté ou la dureté de celle qui en a la charge ; et il ne faudrait pas croire que le peu de conséquence que pourraient avoir les souffrances ou la mort d'un petit animal fût une raison de négliger cette intéressante circonstance.

Les animaux inoffensifs qu'on permet d'avoir ou qu'on a soi-même pour son plaisir, doivent être doucement traités par les enfants, de peur qu'après s'être mis à l'aise de ce côté, ils n'en viennent facilement à maltraiter les personnes. L'extrême importance qu'il y a à conserver dans la petite fille les mœurs douces qu'elle tient de la nature, justifie notre sollicitude pour tout ce qui touche à ce trait essentiel de son caractère.

« Je ne puis m'empêcher, dit Locke, de louer la prudence et la douceur d'une femme de ma connaissance ; elle avait accoutumé de satisfaire toutes les petites envies de ses filles, de leur donner des chiens, des écureuils, des oiseaux, et autres petites bêtes qui servent d'amusement aux jeunes filles ; mais lorsqu'elles avaient une fois ces animaux en leur puissance, elle les obligeait à les bien entretenir, et à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne fussent point maltraités ; et, si elles négligeaient d'en prendre soin, cela leur était compté pour une grosse faute. Bien souvent on leur ôtait ces petites bêtes, ou du moins on les censurait pour leur négligence ; par ce moyen, ces jeunes filles apprenaient de bonne heure à être exactes et à avoir l'humeur douce et bienfaisante [1]. »

Pour ne rien omettre, ajoutons une remarque qui nous semble vraie ; c'est que, s'il est des animaux nuisibles que nous pouvons légitimement permettre à l'enfant de détruire, il n'est jamais à propos de l'autoriser à les faire souffrir, parce que ce raffinement inutile n'a d'autre effet que d'accoutumer à la dureté, à l'insensibilité.

« Si l'on peut tuer une mouche sans conséquence, dit l'auteur des *Conversations d'Émilie* [2], si nous sommes forcés de disposer à tout moment de la vie des autres animaux, soit pour notre subsistance, soit pour notre sûreté, nous n'avons certainement aucun droit de les faire souffrir, parce que leurs souffrances ne peuvent jamais nous être ni nécessaires ni utiles. Ainsi, si vous aviez tué votre prisonnière, vous n'auriez pas mérité un grand reproche ; mais si vous lui aviez arraché les ailes ou les pieds, vous auriez commis une action cruelle. »

§ VII. *Indolence.* — A l'âge de l'activité, et d'une activité qui va quelquefois jusqu'à la pétulance, notre élève peut-elle être exposée

(1) Fénelon, *Éducation des Filles*, ch. v.

(1) *De l'Éducation des Enfants*, section XV, § CXIX.
(2) 3e Conversation.

à un défaut qui paralyse toute activité? L'indolence n'appartiendrait-elle pas à une autre période de la jeunesse, à une époque où le travail du développement physique cause une sorte de fatigue générale, de langueur involontaire et momentanée?

Nous croyons qu'il y a plus de jeunes filles indolentes dans l'adolescence qu'il n'y a de petites filles de cinq ou six ans à qui le même reproche puisse être adressé. Néanmoins, comme le tempérament a une grande part à ce défaut, il est par cela même de tout âge. D'ailleurs à six ans on ne connaît guère le prix du travail, même dans la prudente mesure où il convient alors de le restreindre. On ne quitte pas sans regret un jeu divertissant pour une occupation sérieuse, quelque voilée qu'elle puisse être par un semblant de récréation. Il y a donc à craindre, et l'indolence naturelle qui résulte du tempérament même, et l'indolence qui semble s'emparer tout à coup d'une petite fille vive et agissante lorsque le jeu est remplacé par le travail.

L'indolence aime à user d'un prétexte commode dont l'auteur déjà cité des *Conversations d'Émilie* a fait sentir avec justesse la futilité. Ce prétexte, c'est qu'on n'est pas *en train* de travailler. Il n'y a pas de mère de famille qui n'ait entendu donner souvent cette raison, quelquefois sérieuse, plus souvent imaginaire, et qui ne reconnaisse elle-même et sa fille dans le petit dialogue suivant :

LA MÈRE.

Tout a donc été assez de travers ces deux jours passés ?

ÉMILIE.

J'avais pourtant grande envie de bien faire; mais je n'ai jamais pu.

LA MÈRE.

Et pourquoi n'avez-vous pas pu ?

ÉMILIE.

Je l'ignore, maman ; je n'étais pas en train de rien faire : quand je voulais mettre les yeux sur mon livre, mon esprit galopait et s'en allait je ne sais où.

LA MÈRE.

Mais, mon enfant, s'il n'y avait qu'à dire: *Je ne suis pas en train*, on ne ferait presque jamais rien. Quand on se sent moins de disposition, on a une raison de plus pour s'appliquer davantage, pour se donner plus de peine, pour redoubler d'efforts et d'attention.

ÉMILIE.

Mais, maman, on n'est pas toujours disposé également ; papa vous l'a dit.

LA MÈRE.

Cela excuse, mais ne justifie pas. Croyez-vous que je sois toujours disposée à causer ou à jouer avec vous? Vous m'avez souvent vue malade et souffrante; j'ai souvent la tête remplie d'affaires; eh bien! j'oublie et mes maux et mes affaires, pour m'occuper même de vos amusements. Si j'écoutais alors mes dispositions, je me débarrasserais bien vite de vous, de votre poupée et de votre petit ménage.

ÉMILIE.

C'est que vous avez trop de bonté pour votre petite Émilie.

LA MÈRE.

C'est qu'on ne mérite point d'estime, si l'on ne sait pas se vaincre.

Que diriez-vous du cuisinier, si, lorsque vous attendez votre dîner, il vous faisait dire qu'il n'a pas été en train, et que ce sera pour une autre fois[1] ?.

Voilà un dernier exemple fort bien choisi, et très propre à faire comprendre à notre élève qu'il ne faut pas croire trop aisément les conseils secrets de l'indolence. Sans avoir encore la froide résolution d'un sage, elle peut trouver déjà assez de force en elle-même pour lutter contre un défaut mortel à tout progrès.

Et nous, réveillons l'indolence par la variété des occupations, par l'intérêt des modestes objets d'étude, par l'exemple de notre propre activité, enfin, par la mesure de raisonnement que peut supporter graduellement une intelligence de petite fille.

§ VIII. *Maussaderie.* — C'est un bien triste caractère que celui d'un enfant boudeur. Un tel défaut, tant que durent ses effets, suspend pour ainsi dire les grâces de l'enfance. Il est donc déplaisant, surtout chez la petite fille, douée tout à la fois des grâces naturelles de son sexe et de son âge. Une partie des gentillesses qui frappent en elle tient à la finesse et à la promptitude de l'esprit. Or, la petite fille maussade ne montre aucune de ces qualités. Occupée sérieusement de déplaire, elle ne montre qu'un visage triste, et ne fait entendre que des accents grondeurs ou plaintifs.

Il y a souvent des mères qui reprochent à leurs enfants de *crier pour rien*. C'est une des habitudes de la petite fille maussade. On ne sait ni comment lui parler, ni comment agir avec elle. On craint toujours de mettre en évidence ce fâcheux travers.

Il est clair que, dans l'enfance, la réflexion a peu de part à la maussaderie. C'est, avant tout, un malheureux instinct, qui, cependant, se complique obscurément de quelques mauvais calculs. Mais, toute faible qu'est l'intervention du jugement, elle nous autorise à emprunter aussi à cette grande faculté les moyens de combattre ses propres erreurs.

Faisons donc sentir à notre chère enfant quelle différence il y a entre les moments où elle est aimable et ceux où elle se montre maussade; combien, dans le premier cas, on

(1) 6e Conversation.

la recherche, on l'aime ; combien, dans le cas contraire, on la fuit, on se refroidit à son égard. Ce contraste produira de l'effet sur elle ; car nous ne lui attribuons pas une nature assez disgracieuse pour qu'elle n'ait jamais que des accès de mauvaise humeur.

Nous pouvons rattacher à la maussaderie une habitude qui, plus tard, changerait de nom, celle de *rapporter* à sa mère les sujets de plainte qu'on croit avoir à former. Il y a bien aussi dans cette habitude le sentiment de la faiblesse, qui rend toujours nécessaire à la petite fille la protection maternelle. L'enfant va se plaindre à sa mère, parce que là est sa force et son refuge. Mais, d'un autre côté, la routine s'en mêle ; et, quand le pli est pris, cette plainte perpétuelle n'est plus qu'une manie désagréable, odieuse même, qui éloigne successivement les petites amies, et jusqu'aux jeunes frères et sœurs.

Nous nous garderons bien d'accueillir avec faveur les *rapports* de notre élève, à moins que ces rapports ne roulent sur des choses trop graves pour être négligées, ou que des marques visibles ne témoignent qu'on a maltraité l'enfant. Disons-lui de ne jamais faire de mal à personne, mais d'apprendre à supporter quelque chose sans se plaindre, si elle veut qu'on ait de l'amitié pour elle ; de ne jamais dire d'injures, et, si on lui en adresse, de répondre seulement : Votre maman serait bien fâchée d'entendre ce que vous dites là, ce n'est pas bien ; je ne veux pas vous faire gronder en le *rapportant ;* mais, si vous recommencez, je n'irai plus avec vous. Ce langage simple et intelligible sera retenu et répété au besoin par notre élève. Il nous sera utile, à coup sûr, de démêler dans les entretiens intimes ce que nous ne voudrions pas écouter à titre de délation ; mais le caractère de délateur est si odieux que nous ne saurions trop tôt en préserver ce jeune cœur. Il nous arrivera naturellement par la conversation des lumières dont nous serons empressés de profiter. Elles devront nous suffire, sauf deux exceptions signalées plus haut.

§ IX. *Peur.*— La première question à examiner semble être celle-ci : la peur est-elle un défaut, dans le sens attaché à ce mot ; ou, n'est-ce qu'une malheureuse habitude, contre laquelle il n'y a point de blâme à diriger, et qui échappe à la puissance réformatrice de l'éducation ?

Cette question serait peut-être résolue par un synonyme, et, si le terme de poltronnerie ne paraissait pas réservé pour qualifier l'absence de courage chez un homme, il rendrait plus exactement le sens d'une habitude que nous n'hésiterons pas à nommer défaut.

A la vérité, ce défaut ne procède pas d'un mauvais instinct, on ne peut le rapporter qu'à ceux de l'ignorance et de la faiblesse, qui sont moins des penchants bons ou mauvais que l'état même de l'âme avant le développement de ses facultés. Notre élève s'effraiera si le hasard veut qu'un bruit subit et inconnu frappe son oreille, qu'un spectacle inusité s'offre tout à coup à ses regards. Elle s'effraiera surtout si des personnes imprudentes se font un jeu de son ignorance et de sa faiblesse, pour lui faire concevoir de ridicules appréhensions. C'est ici que la pernicieuse influence des domestiques se fait surtout sentir. Crédules eux-mêmes, ou prétendus esprits-forts, ils semblent se complaire à brouiller l'imagination des jeunes enfants avec mille contes absurdes. La sotte histoire de Croque-Mitaine mérite sa popularité ; elle a fait assez de mal pour rester célèbre.

Moins grave dans une petite fille que dans un petit garçon, le défaut de la peur doit pourtant être combattu par tous nos moyens. Les plus judicieux écrivains se sont occupés de chercher un remède à cette faiblesse, et ils se sont flattés de le trouver dans une sage et douce gradation.

« Les enfants ne connaissent pas le danger, dit madame Campan ; comment connaîtraient-ils la peur ? un bruit subit saisit, il est vrai, leurs nerfs délicats ; mais, dans tout autre cas, loin que le bruit les effraie, ils l'aiment ; leur premier plaisir est d'en faire, et le son d'un instrument harmonieux flatte moins leurs sens que le roulement d'un tambour. Ils aiment tous les chevaux : pourquoi craindraient-ils une souris ? observez encore qu'une souris blanche enchante ceux mêmes qu'effraie une souris grise ; c'est que l'imitation est presque toujours pour eux le principe de la peur. Eloignez l'exemple, bannissez le mot, et ils seront préservés d'une faiblesse importune dans une femme, et avilissante dans un homme. L'obscurité inspire aux enfants une sorte de crainte naturelle : il faut les y accoutumer fort jeunes ; les conduire sans affectation dans des lieux sombres, les y envoyer chercher quelques jouets qu'ils désirent avoir, les mener jouer dehors pendant des nuits de clair de lune ; il faut surtout se garder de les punir en les enfermant entre deux portes, ou dans un cabinet noir [1]. »

Ces conseils sont bons, quoique tous ne soient pas également applicables à notre élève mais nous trouvons le principe utile de la gradation plus nettement énoncé dans les lignes suivantes, où Locke étudie surtout le moyen de guérir des frayeurs irréfléchies que peuvent inspirer aux enfants quelques animaux :

« Votre enfant frémit et prend la fuite à la vue d'une grenouille ; faites prendre une grenouille à une autre personne, et lui ordonnez de la mettre à une bonne distance de votre enfant. Accoutumez-le premièrement à jeter les yeux dessus, et, quand il peut la regarder sans peine, à la souffrir plus près de lui, et à la voir sauter sans émotion ; après cela, faites-

(1) *De l'Éducation.* L. I ch. VI.

la-lui toucher légèrement, pendant qu'un autre la tient ferme entre ses mains, continuant ainsi par degrés à lui rendre cet animal familier, jusqu'à ce qu'il puisse le manier avec autant d'assurance qu'il manie un papillon ou un moineau. Par la même méthode, vous pourrez affranchir votre enfant de toute autre frayeur chimérique, si vous prenez bien garde de n'aller pas trop vite, et que vous n'exigiez point de lui un nouveau degré d'assurance avant qu'il soit entièrement confirmé dans le premier [1]. »

SECTION IV.

Qualités expansives.

§ I. *Zèle.* — Considéré comme une qualité de l'adolescence, le zèle sera une intention réfléchie et persévérante de s'acquitter de ses devoirs. Dans les dernières années de l'enfance proprement dite, c'est-à-dire à huit, neuf ou dix ans, on aperçoit déjà quelque chose de ce caractère. Mais, auparavant, de quatre ou cinq à sept ou huit ans, le zèle n'est qu'un plus grand besoin d'activité, ou un accident de bonne volonté sujet à de fréquentes vicissitudes.

On pourrait quelquefois se tromper à voir l'empressement de la petite fille à s'acquitter d'une tâche qui lui est confiée. Vous êtes tentée d'admirer son zèle, quand vous vous apercevez que ce n'est qu'un jeu, une impulsion purement instinctive, une satisfaction donnée au besoin de mouvement que l'enfant éprouve, et que, ce besoin cessant, la fougue que vous preniez pour du zèle va cesser aussi.

D'autres fois, un petit intérêt passager, la promesse d'une promenade, d'un plaisir de son âge, exciteront son activité naturelle. Son zèle se montera et se démontera, en quelque sorte, selon qu'elle aura ou n'aura pas en perspective un point très rapproché. La langueur reviendra aussitôt que l'attente sera remplie, et telle page d'écriture commencée chaudement dans l'espoir d'obtenir une image désirée, sera terminée à travers des bâillements d'ennui, si nous cédons à la tentation de décerner la récompense avant la fin de l'ouvrage.

S'ensuit-il que nous devions multiplier les moyens d'émulation, et substituer toujours ainsi un accès de zèle à un autre ? non, assurément. Le très grave inconvénient de ce système, surtout dans l'éducation élémentaire, serait de fatiguer tout à la fois les ressorts de la vie et ceux de l'intelligence. Que vous servira d'avoir une élève zélée, si le zèle la dévore et la fait dépérir, s'il use ses facultés dans leur premier usage ?

Mais il y a aussi des enfants qui portent dans le travail un zèle modéré et persévérant; qui ont à cœur de remplir leur tâche, et qui, loin des agitations qui se rattachent aux moyens de l'éducation publique, accomplissent naturellement leurs devoirs pour mériter un éloge ou un baiser de leur mère. Ce zèle, doux et constant, est celui que nous devons encourager dans notre élève. Tout autre serait peu durable, et nuirait au lieu de servir.

§ II. *Franchise.* — La petite fille bien élevée ignorera longtemps le mot *franchise* et la valeur de ce mot; car dire la vérité sera pour elle la chose la plus naturelle. Nous n'avons pas l'instinct du mensonge. C'est un défaut qui est, si nous l'osons dire, enté sur d'autres instincts. Quelque maladroit et incomplet que nous le supposions, il tient toujours à un petit calcul. Mais malheureusement la connaissance de l'opposition entre la vérité et le mensonge naîtra tôt ou tard en dépit de notre vigilance. Des exemples étrangers, l'inspiration de quelque intérêt personnel, éclaireront l'enfant. Hâtons-nous alors de rendre plus pure et plus complète la lumière qui lui est arrivée malgré nous.

Habituons-la d'abord à cette bonne pensée qu'elle ne doit jamais rien cacher à sa mère, et que sa mère, connaissant seule tout ce qui lui convient, est la confidente nécessaire de ses plus intimes pensées. Faisons-lui comprendre qu'il peut lui arriver mal toutes les fois qu'elle manquera à la vérité, parce que sa mère, ne connaissant pas bien ce qui l'intéresse, ne pourra lui donner ses bons conseils. Il ne sera pas difficile de lui faire voir que la franchise procure des amis sincères, et que le mensonge éloigne chacun de l'enfant qu'on sait être sujet à ce détestable défaut. Donnez-vous le droit d'ajouter que vous dites toujours la vérité, et que vous n'aurez plus autant d'amitié pour ceux ou celles qui ne la diraient pas. Si on prête une attention sérieuse à vos paroles, si les yeux se mouillent de quelques larmes quand vous touchez la corde sensible de l'affection, espérez que l'amour du vrai se fortifiera dans ce jeune cœur, et qu'il ne sera jamais souillé par la hideuse habitude du mensonge.

§ III. *Bienveillance.* — Vouloir du bien aux autres est une disposition éminemment morale, que la mère-institutrice doit nourrir de très bonne heure dans l'âme de son enfant. De là, en effet, à faire du bien aux autres, le passage est naturel et facile. Un écrivain anglais qui a bien connu les principes de l'éducation, miss Hamilton, insiste sur les heureux résultats de la bienveillance. Nous pouvons regretter que, dans notre langue, ce mot semble exprimer plutôt le sentiment de protection amicale d'un supérieur, que le mouvement sympathique d'un cœur de quatre ou cinq ans. Nous l'adoptons cependant comme une expression commode, dont le sens précis ressortira des lignes que nous allons citer.

(1) *De l'Éducation des Enfants*, L. XIV, § CXVII.

« Suivant les sages prévisions de la nature, dit miss Hamilton, les marques si tendres de l'amour maternel, non seulement accroissent les sentiments de bienveillance dans le cœur de la mère, mais y disposent le cœur de l'enfant, qui s'aperçoit bientôt de la source d'où son bonheur découle. Une mère judicieuse profitera de cette circonstance pour encourager le développement de la bienveillance dans l'âme de son enfant.

Les plaisirs qui sont procurés aux enfants les rendent naturellement plus sociables et plus bienveillants; et si, lorsqu'ils les reçoivent, ils étaient toujours avertis de leur propre insuffisance, ils éprouveraient en même temps des impressions de générosité et de gratitude. Mais la tendresse des parents est si rarement raisonnable, que le sage calcul fait par la nature pour inspirer de la bienveillance aux enfants est ordinairement rendu inutile; et, au lieu des aimables dispositions que produisent l'amour et la reconnaissance, les semences de la maussaderie, de la mauvaise humeur, de la rancune, de la jalousie, de la dureté, de la malignité, sont souvent jetées dès les premières années dans ce jeune cœur [1]. »

§ IV. *Prévenance.* — Ce que nous avons à dire de la prévenance se lie aux observations précédentes, et doit les compléter.

La petite fille a besoin de plaire à ceux qui l'entourent, parce qu'elle dépend d'eux, et que leurs bontés lui sont nécessaires. Ce besoin de plaire est conforme à sa nature, et, renfermé dans de justes bornes, il se lie à sa destinée. Il ne suffit pas qu'elle réponde complaisamment aux avances polies et bienveillantes. Nous l'accoutumerons à rechercher les occasions d'être polie et obligeante la première. Son amour-propre recevra une satisfaction innocente, et son activité un utile emploi. Ecoutons sur ce point les judicieux conseils d'une mère qui peint ce qu'elle a observé.

« Le malheur est, dit madame de Saussure, que, dans l'état de faiblesse et de dépendance où sont les enfants, ils se sentent peu de moyens de se rendre agréables aux grandes personnes. Les occasions de les obliger ne consistent que dans des petits services tout matériels; mais, telles qu'elles sont, il importe de les faire naître. Rien de ce qui influe sur la direction des pensées n'est indifférent en éducation. Recommandez à votre enfant d'être à l'affût de tout ce que peut désirer une personne étrangère. La moindre attention, un écran offert, un tabouret avancé, un manteau dont on la débarrasse, établissent entre elle et lui des rapports faciles et doux. L'enfant s'imaginera avoir fait plaisir, ce qu'il ne peut guère supposer de la révérence obligée; dès lors, sa physionomie s'épanouira, et toute sa disposition sera bienveillante; peut-être aura-t-il fait plaisir. La séduction de cet âge est si grande que la moindre prévenance de sa part nous attendrit. La Providence a voulu qu'on sût gré d'un rien à ceux auxquels les bagatelles seules sont possibles [1]. »

Disons, en outre, que la douceur, la conciliation, le dévouement, devant animer dans tout le cours de la vie la femme qui veut accomplir sa mission touchante, il faut que, dès l'enfance, elle fasse une première étude des vertus qu'elle pratiquera un jour. La prévenance est une excellente préparation au dévouement.

SECTION V.

Qualités contenues.

§ I. *Modestie.* — Dans les premiers temps de l'éducation élémentaire, notre élève ne sait rien encore. A mesure qu'elle avance dans cette période, elle apprend, puis elle accroît la petite somme de ses connaissances. Mais, ni son ignorance première, ni l'instruction prudemment mesurée par nos soins, ne lui donneront le droit de se vanter.

Sera-t-elle modeste, dans le sens vulgaire de ce mot? non; car, pour avoir le mérite de la modestie, il faut que l'orgueil soit possible. Ce n'est donc qu'à l'approche de l'éducation moyenne, et lorsque la réflexion a déjà conquis un certain empire, que cette qualité se manifeste. Elle appartient plutôt à la période qui va naître qu'à celle qui est sur le point de finir.

Mais la modestie peut s'entendre dans un autre sens. C'est aussi le nom de cette qualité douce, aimable, qui comprend la réserve des manières, et tient de si près à la pudeur. Elle n'est d'abord que l'instinct de la femme, qui fait entendre sa voix secrète à la petite fille, et lui inspire de bonne heure des ménagements que dédaigne l'indépendance du petit garçon. Ensuite, l'instinct s'éclaircit, et se replie sur lui-même. Un premier acte du jugement en a fait une qualité.

Tout enfant a besoin de conserver des habitudes modestes pour mériter qu'on dise de lui : c'est un enfant bien élevé. La petite fille en a beaucoup plus besoin que personne, parce qu'on la jugera sévèrement, si elle manque de la réserve compatible avec son âge; et, pour ceux qui dans le présent voient l'avenir, on aura raison de la juger ainsi. Toute votre attention, mère de famille, est nécessaire pour la maintenir dans cette modestie désirable. D'autres qualités viendront, comme d'heureuses conséquences, se rattacher à ce principe, et la petite fille modeste fera pro-

(1) *Lettres sur les Principes élémentaires de l'éducation*, lettre V.

(1) *L'Éducation progressive*, L. V, ch. IV.

bablement la consolation de sa mère par sa docilité et sa douceur.

§ II. *Douceur.* — Rien n'est plus heureux pour la mère-institutrice que de rencontrer, dans une qualité naissante de son élève, un des instincts naturels de son sexe. Cet avantage simplifie les difficultés, et il n'y a plus qu'à employer pour la culture d'une vertu aisée les soins ordinaires de l'éducation. Il en est ainsi de la douceur, attribut tellement spécial de la femme, que l'absence de cet attribut nous paraît une bizarre et déplaisante exception. Lorsque le jour de la réflexion se lève, l'enfant se sent obligée d'être douce; elle commence à vouloir l'être. Point d'effort à faire, point de lutte à soutenir. Il ne faut que suivre avec calme ce courant limpide et facile.

Mais, si l'orage n'est pas à craindre, qu'avons-nous à faire, nous, pilotes qui voulions en conjurer les dangers? nous avons à régler la manœuvre du navire, à diriger sa marche au moyen du gouvernail, et à le pousser tranquillement vers le port. La douceur habituelle des petites filles deviendra, grâce à nos soins persévérants, une qualité solide, raisonnée, éminemment propre à les rendre agréables à tout le monde, chères à ceux qu'elles-mêmes doivent chérir.

N'hésitons pourtant pas à reconnaître que, chez quelques enfants de cet âge, il peut y avoir moins de propension à la douceur. D'autres instincts prendront peut-être une fâcheuse influence. La jalousie altérera la facilité de l'humeur. La vivacité même, si elle est trop active, produira l'impatience, la rudesse peut-être. Dans ces cas, heureusement rares, nous éviterons surtout les périls d'un mauvais entourage. Livré à lui-même, le caractère de notre élève reprendra sa douceur, comme l'eau d'un vase, agitée par une secousse, tend à reprendre son niveau. Ne l'oublions pas, la douceur est naturelle à la petite fille; les habitudes contraires sont factices, et résultent d'une impulsion étrangère. Nous n'avons donc presque jamais à lui inculquer cette qualité précieuse, mais à lui en rendre l'usage et le libre développement.

§ III. *Docilité.* — La docilité est moins spéciale; elle est plutôt un besoin et un sentiment naturels à l'enfance en général, qu'un instinct de la petite fille en particulier. Cependant, la douceur innée rend la docilité plus facile; et, si vous avez deux enfants à peu près du même âge, un garçon de cinq ans et une fille de six, il y a toute probabilité que votre fils sera moins prompt à obéir que votre fille.

Nous ne parlons que de probabilité. Qui oserait, en présence de la variété infinie des caractères, trancher plus nettement la question? il y a des petites filles indociles, soit; mais, d'abord, le sont-elles toujours par nature, ou parce qu'on emploie une mauvaise méthode pour les faire obéir? Si, pour éviter de paraître les gâter, nous les contrarions comme à plaisir; si nous leur ordonnons de préférence, et à contre-temps, ce qu'elles ont le plus de répugnance à exécuter; enfin, si les moyens tirés du principe de l'affection ne dominent pas dans notre discipline domestique, nous fortifierons le défaut que nous entendions décourager.

Ensuite, la réflexion, devenue mûre, est très favorable à la docilité. Plus le jugement de notre élève s'épure, mieux elle conçoit ses obligations envers ses parents, sa propre faiblesse, et tout ce qu'on a le droit d'attendre de son esprit d'obéissance. Mais, encore une fois, la demi-réflexion, les actes d'un jugement trouble et indécis, tels qu'ils se produisent dans une grande partie de la période élémentaire, sont propres au contraire à placer les choses sous un faux jour. Notre élève, égarée par de petits intérêts, par des mécontentements irréfléchis, par des raisonnements puérils, se montrera désobéissante. L'éducation la prend alors, la ramène, l'éclaire, la persuade; la raison de la mère redresse celle de l'enfant, admirablement disposée à suivre un tel guide. La gravité de l'écart accélère quelquefois le progrès vers le bien, tant l'action maternelle peut être juste et énergique tout ensemble. L'enfant redevient ce que la nature l'a faite, douce et docile, soumise à sa mère, comme à la loi vivante, dont Dieu lui-même a gravé le respect dans son cœur.

§ IV. *Discrétion.* — C'est beaucoup exiger peut-être que de demander à une petite fille la précieuse qualité de la discrétion. Celle-ci, par exemple, il faut en convenir, ne lui est pas très naturelle. Arrivée à l'adolescence, elle aura déjà fait des réflexions qui pourront contribuer à la rendre discrète; elle aura remarqué les inconvénients qui résultent d'une parole indiscrètement répétée, d'une question importune, d'une confidence échappée; mais aujourd'hui, avide de voir et d'entendre, prompte à raconter ce qu'elle a vu et entendu, de quel effort n'a-t-elle pas besoin pour se soustraire à des instincts puissants et acquérir une qualité dont elle ne distingue que bien obscurément le principe! En général, il n'y a pas trace de discrétion dans les premières années. Après quatre ou cinq ans, on commence à entrevoir quelques-unes de ces convenances dont l'observation nous rend sociables. La mère-institutrice saisit l'occasion de montrer comment on est discrète ou indiscrète; elle ne réussit pas toujours à se faire entendre, mais elle prépare l'intelligence pour une qualité à venir.

Voyez combien la difficulté est sérieuse. On a dit devant votre fille quelques mots qui ont rapport à une affaire de famille; elle les répète naïvement devant une personne étran-

gère. Vous la grondez un peu en particulier, vous lui recommandez de ne pas redire ainsi devant le premier venu ce que ses parents disent entre eux. Vous avez raison; vous faites là une chose utile, indispensable; cependant, qu'enseignez-vous à votre élève? Qu'il y a des choses qu'il faut taire; que ce qu'on peut dire devant telle personne ne peut se dire devant telle autre. Vous étonnez sa candeur; vous gênez l'expression de la vérité. Eh bien! oui; c'est un malheur inévitable. Nous ne sommes pas destinés à vivre seuls, et nous devons, sans trahir la vérité, la garder pour nous lorsqu'elle blesserait nos semblables. Nous ne devons jamais mentir, c'est-à-dire parler contre la vérité; mais nous devons être discrets, c'est-à-dire nous abstenir de proclamer ce qui peut nuire.

Il faut ici de l'adresse à la mère-institutrice pour faire passer sa fille entre ces questions ardues, sans altérer la simplicité de ses premiers instincts. Qu'elle délie l'enfant de toute obligation d'être discrète en paroles avec sa mère; cette seule porte ouverte au besoin de parler et de s'épancher pourra suffire, et s'ouvrira devant elle sans inconvénient. Quant à la discrétion dans les actes, une bonne règle à suivre, c'est que la petite fille s'abstienne, même de ce qui lui plaît, quand ce qui lui plaît aura été désapprouvé par sa mère. Par exemple, votre élève aura ouvert le buffet et pris elle-même un fruit, en votre présence, mais avant de vous en demander la permission. Vous lui dites qu'elle a fait une chose indiscrète et qui ne convient pas, parce qu'une petite fille doit toujours attendre que sa mère autorise ce qu'elle désire. Si l'enfant recommence, après avoir été ainsi avertie, elle saura qu'elle commet réellement une indiscrétion, et vous aurez une faute à punir.

§ V. *Sobriété.* — Avant l'âge du raisonnement, le prix de la sobriété se prouve surtout par les suites fâcheuses du défaut contraire. Un enfant qui ne connaît pas ces conséquences, et qui a sans doute peu réfléchi sur la distinction à faire entre nos instincts les plus nobles et nos appétits matériels, ne sent rien qui le retienne lorsque des mets à son goût sont à sa portée. S'il avait un estomac de fer, il suivrait résolument l'attrait gastronomique, sans savoir que la morale réprouve cet abus d'un grossier plaisir des sens. Mais qu'une petite gourmande ait une indigestion; qu'une petite friande ait le cœur malade à force de manger des sucreries; soyez sûre qu'elles sont bien préparées à entendre vos sages conseils sur la friandise et la gloutonnerie.

Les convenances ne s'apprennent qu'avec le temps et par l'éducation; elles ne se devinent pas; mais elles sont promptement comprises par l'esprit actif de la petite fille, dès qu'elle a aiguisé par un peu d'exercice sa puissance de réflexion. Aussi ne tardera-t-elle pas à sentir que sa mère a raison de lui faire honte d'un défaut tout matériel dans son objet, qui rend l'intelligence plus lourde, et qui ne se pratique guère qu'avec des circonstances rebutantes.

Tant que votre fille sera gourmande sans réflexion, il vous suffira de la retenir, de l'avertir au moment où vous la surprenez en faute, de réitérer vos observations sans impatience, mais avec force et chaleur. Quand elle a commencé à pécher en connaissance de cause, soyez plus sévère. C'est un défaut honteux, ignoble; frappez votre élève de quelque humiliation sérieuse, à laquelle vous n'admettrez cependant que des parents pour témoins.

§ VI. *Politesse.* — C'est encore ici une vertu qui est fondée sur les convenances, et dont le nom même appartient exclusivement aux habitudes de la civilisation. Mais notre élève est destinée à vivre dans le monde, et la famille est pour elle l'école du monde. Or, dans le monde, on pardonne bien des défauts graves, mais l'impolitesse ne se pardonne pas. C'est donc au sein de la famille, et de très bonne heure, qu'on doit accoutumer les enfants à être polis.

Les occasions se présentent à toute heure. La petite fille de quatre ans doit être habituée depuis longtemps déjà à remercier d'un ton gracieux lorsqu'on lui donne quelque objet, ou qu'on lui accorde quelque faveur. Elle sait, si elle a reçu une bonne impulsion première, demander avec une voix douce, et dans un langage conforme aux traditions de la bonne compagnie. *Voulez-vous bien, faites-moi le plaisir de, je vous prie, je vous remercie beaucoup,* sont des formules dont on peut se moquer aisément, lorsqu'on soumet le langage du monde à une rigoureuse analyse, mais qui, une fois convenues et généralement adoptées, ont le grand avantage d'attirer et de plaire, comme des signes de déférence et de bon vouloir.

Que votre élève ne se croie dispensée de politesse envers personne, pas plus envers les ouvriers, les gens de service, les étrangers, qu'envers ceux de sa famille. Ne tolérez pas qu'on l'instruise à être impolie, en dépréciant devant elle, en ravalant par des expressions moqueuses des personnes d'une autre classe que la sienne. Ne souffrez pas que ses réponses soient brèves, sèches, distraites, et faites-lui voir clairement qu'elle s'expose à être traitée sous ce rapport comme elle traitera les autres. Ici, comme pour tous les autres défauts, et davantage encore sans doute, le progrès de la réflexion amènera plus de chances d'erreur et aussi plus de moyens de faire goûter et préférer la vérité. En grandissant, notre élève reconnaîtra autour d'elle les habitudes du monde où elle se verra un jour appelée; les lois de convenance la frapperont, et, si elle y manque, ce sera sous l'inspiration fâcheuse de quelque défaut, comme la vanité ou la colère; nous saurons alors où est le mal, et nous

l'attaquerons dans sa source; la politesse renaîtra avec la modestie, la douceur; car, si les défauts naissent les uns des autres, les qualités à leur tour engendrent les qualités.

§ VI. *Sentiment religieux.* — « Il est si peu nécessaire, dit madame Necker de Saussure, dans son langage souvent élevé, d'attendre l'âge du raisonnement pour donner de la piété à votre élève, que, s'il avait atteint cet âge-là, ce ne serait pas, selon moi, par l'argumentation que vous devriez commencer. Présentées comme des faits et annoncées avec respect et simplicité, les vérités fondamentales de la religion peuvent être confiées à leur propre force, et produire d'elles-mêmes la conviction; introduire ces grands sujets par la discussion, par les preuves, supposer des objections pour les réfuter ensuite, c'est donner à la pensée une direction malheureuse qui nuit au développement du véritable sens religieux, direction difficile à changer, et qui tend à faire un exercice d'esprit de ce qui doit être un culte de l'âme[1]. »

Nous l'avons déjà remarqué, l'instinct religieux vit dans l'âme de l'enfant; et lui inspirer de la piété, ce n'est autre chose que solliciter et développer dans notre élève cet instinct primitif. Quant aux détails de l'enseignement religieux, ils n'appartiennent pas à la mère-institutrice. Tant que la prière et les premières notions peuvent suffire, elle prépare dignement la tâche du ministre de la religion; mais, vers le terme de l'éducation élémentaire, l'intervention de l'homme de Dieu est indispensable; la mère ne fera plus que le seconder.

Ce qui importe donc, avant sept ou huit ans, c'est de ne jamais laisser le sentiment religieux, si naturel aux enfants, si naturel surtout à l'âme tendre des petites filles, s'engourdir par l'indifférence ou se transformer par l'ennui. Les moyens de l'entretenir doivent être les plus simples possibles. Parlez beaucoup du *bon Dieu*, et ne cherchez pas trop à prouver que Dieu est bon, si ce n'est en montrant ses œuvres sensibles. Bien des questions vous seront faites sur le soleil, sur le ciel, sur le jour et la nuit. Vous voilà naturellement amenée à parler de Dieu. L'oiseau qui chante, l'épi qui jaunit dans le sillon, la grappe qui devient vermeille, sont des textes inépuisables pour la curiosité de l'enfant, et pour les réponses de la mère qui veut cultiver dans sa fille le sentiment religieux.

En même temps, appliquez-vous à préserver votre fille des terreurs superstitieuses, dont un autre instinct, celui du merveilleux, tend à pénétrer l'enfant abandonné à sa seule impulsion.

« Après que peu à peu et par degrés, dit Locke, et selon que vous l'en trouverez capable, vous aurez fixé dans son esprit l'idée de Dieu, et que vous lui aurez appris à le *prier* et à le *bénir* comme l'auteur de son être et de tout le bien qu'il fait, ou dont il peut jouir, évitez de lui parler de son *esprit*, jusqu'à ce qu'il soit engagé à s'en enquérir par ce qu'il entendra dire en d'autres occasions, et par ce qu'il en trouvera dans l'histoire de l'Écriture-Sainte!

« Mais, même alors, et durant tout le temps de sa jeunesse, ayez soin d'empêcher que son âme, si susceptible en ce temps-là de toutes sortes d'impressions, ne soit frappée par des idées d'esprits, de fantômes, ou de quelque autre chose de terrible paraissant dans l'obscurité; c'est à quoi il risquera d'être exposé par l'imprudence des domestiques qui, pour tenir les enfants en crainte et en sujétion, ont coutume de leur parler du lutin, du *moine bourru* et de tels autres noms qui emportent l'idée de certains êtres terribles et malfaisants, et de leur persuader qu'ils ont grande raison de les redouter lorsqu'ils sont seuls, et particulièrement dans les ténèbres. Il ne faut rien épargner pour prévenir ces inconvénients; car, quoique, par ce ridicule expédient, les domestiques puissent détourner les enfants de certaines petites fautes, le remède est dans le fond bien pire que le mal[1]. »

(1) *Éducation progressive*, L. III, ch. VII.

(1) *De l'Éducation des Enfants*, sect. XIV, § CXLI.

CHAPITRE XII.

PUNITIONS ET RÉCOMPENSES.

SECTION I.

Observations générales.

§ I. *Caractère de cette étude.* — Nous serons aussi brefs que possible sur ce qui regarde les punitions et les récompenses ; et notre principal motif, qui nous a déjà guidés en plusieurs circonstances, c'est que le cours d'éducation moyenne réclame les développements de ce fécond sujet. Nous tâcherons de ne dire ici que ce qui intéresse véritablement l'enfance, et l'enfance n'a pas besoin que nous nous étendions sur des moyens de discipline ou d'encouragement qui doivent se réduire pour elle à la plus simple expression.

On doit comprendre en effet que là où la réflexion est faible et s'éteint rapidement, là où la volonté manque de suite et de but, il n'y ait guère lieu d'infliger de vraies punitions, de décerner de sérieuses récompenses. L'aveugle instinct égare, et en même temps justifie ; il inspire, et cependant il ne donne pas le droit d'être honoré. Trop puissant encore chez la petite fille pour laisser se développer librement une force rivale, il veut être gouverné par des moyens plus en harmonie avec sa nature qu'avec celle de la réflexion.

L'état du cœur de notre élève est donc celui-ci : elle réfléchit peu, ce qui l'empêche de pécher gravement, comme de mériter beaucoup ; elle obéit surtout à l'instinct, qui, à cause du vague même dont il est entouré, ne s'accommode pas des moyens précis de discipline morale qui conviennent mieux à un autre âge. Cependant, tout confus qu'il est, il soupçonne la lumière aux premières lueurs du sens moral, de l'amour-propre légitime, et de cet honneur qui comprend le devoir. Il entrevoit le bien et le mal ; et c'est assez pour qu'il puisse être quelquefois puni ou récompensé.

Mais il résulte aussi de cette situation de l'âme que les peines et les récompenses doivent se ressentir du caractère instinctif imprimé aux fautes et aux bonnes actions de notre élève. Lors même que nous aurons recours à des moyens dont l'emploi sera conseillé pour l'âge suivant, ces moyens seront mis en œuvre dans une mesure différente, et changeront de forme au point de paraître changer de nature. Ce sont plutôt les lois spéciales de ces changements, que les récompenses ou les punitions en elles-mêmes, qui méritent d'être étudiées. Nous glisserons sur des détails d'une exécution à peu près impossible, et nous nous arrêterons surtout à l'esprit qui doit guider la mère-institutrice au moment de récompenser ou de punir.

§ II. *Principes.* — L'un des ressorts les plus puissants dans l'éducation des filles, c'est l'affection. Cela est vrai pour les divers âges, depuis la première enfance jusqu'au dernier terme de l'éducation, marqué par les plus florissantes années de la jeunesse. Mais combien cela est exact, particulièrement pour notre élève, qui, peu préparée encore aux sévères enseignements de la raison, ne comprend bien que les élans du cœur de sa mère !

Nous ne voulons pas supprimer l'autre grande puissance qui règle les difficultés de l'éducation, c'est-à-dire l'autorité. Mais nous affirmons seulement que son action doit être moins forte, moins continue qu'au temps de l'éducation moyenne, et que, si elle doit toujours, même alors, laisser la part principale à l'affection, aujourd'hui elle ne peut aspirer qu'à une influence plus modeste et plus dépendante encore.

Ayez donc grand égard, lorsqu'une faute est commise, à la faiblesse, à l'ignorance, aux oublis involontaires. Les enfants ne sont pas coupables toutes les fois qu'ils semblent l'être. Compatissez à leur nature encore si incomplète, et souvenez-vous de ces sages paroles de Locke : « Il faut leur tendre la main, et les ramener doucement, comme des personnes naturellement infirmes ; et, quoiqu'ils aient été avertis de se corriger de ces fautes, chaque rechute ne doit pourtant pas passer pour un mépris formel des avis qu'on leur a donnés, et être d'abord punie comme un effet d'obstination. Il est bien vrai qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser passer sans en prendre connaissance : mais à moins que la volonté n'y ait quelque part, il ne faudrait jamais les exagérer et les censurer fort rudement ; on devrait plutôt les redresser avec

une douceur proportionnée à la faiblesse de l'âge [1]. »

On peut dire sans doute que le cas prévu par cet auteur se présentera quelquefois, et plus fréquemment à mesure que notre élève grandira; que la volonté aura sa part, une part quelconque, dans bien des fautes commises. Mais cet aveu changera peu de chose à son raisonnement; car il ne s'ensuivra pas, de ce qu'un peu de volonté fortifiera l'impulsion instinctive qui aura porté la petite fille à mal faire, qu'il soit à propos d'exagérer sa faute ou de la censurer avec rudesse. La bonté, la douceur, la patience seront toujours nos ressources les plus efficaces. Avons-nous quelque intérêt à réussir plutôt par la sévérité que par l'affection? Il nous semble que la meilleure voie est celle qui se présente d'elle-même quand nous regardons à qui nous avons affaire. C'est un enfant, une petite fille dont la faiblesse ne s'appuie que sur nous, dont la sensibilité et l'imagination sont vives, dont le jugement ne brille que par des lueurs. Ce qui convient pour la corriger en la ménageant, c'est une attention douce et patiente, qui ne brusque pas les occasions de gronder et de punir, et qui au besoin sait attendre.

« Souvent, nous dit Fénelon, il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées, et attendre le moment où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais, ni dans son premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion, et pour sentir l'importance de vos avis; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez; rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction [2]. »

Ces conseils, si bien sentis, ont besoin de quelques explications. Fénelon, en nous défendant de reprendre notre élève dans le premier mouvement, veut nous obliger à remettre au moment le plus opportun, non pas ce blâme spontané, rapide, brièvement exprimé, qu'il serait nuisible de taire, mais ces reproches raisonnés qui ne sont pas indispensables de premier abord, et qui ne viennent utilement que lorsqu'ils peuvent être modérés de la part de ceux qui les font, et compris de ceux à qui ils s'adressent. C'est en ce sens que l'illustre écrivain recommande, ce qui paraît d'abord extraordinaire, d'attendre plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Il s'agit moins en effet de punir une faute, que de comprimer un défaut naissant, et cette œuvre demande du temps et de l'à-propos.

Quant aux punitions, il est donc désirable d'abord qu'on les évite, ensuite qu'on les restreigne, enfin qu'on les place convenablement, s'il faut y recourir. Cette sage tolérance n'aura rien de commun avec la faiblesse ou la gâterie, qui supposent qu'on s'aveugle sur les fautes commises par un enfant. Ici on voit, on reconnaît la faute; mais on voit aussi le sexe et l'âge; on compte, et souvent à bon droit, sur des moyens doux; on se dit qu'après tout, il s'agit de réussir à corriger l'enfant, et que la punition n'est pas l'instrument unique et inévitable du retour aux bonnes habitudes. On s'abstient volontairement, prudemment, d'un moyen qu'on saurait employer. On essaie de conquérir par l'affection ce que l'autorité emporterait de force, et le succès n'en est que plus assuré.

Nous avons recommandé, en traitant des premières années, d'user souvent d'une méthode facile, celle des distractions. La dose de réflexion n'est pas encore assez forte chez la petite fille de quatre à huit ou neuf ans pour que cette méthode ait perdu sa puissance. C'est une ruse très permise, et une manœuvre très morale, que de détourner subitement l'attention de votre élève, quand vous voyez qu'elle s'engage dans une voie qui ne peut aboutir qu'aux punitions. Trompez l'ennemi; c'est-à-dire, donnez le change au défaut; faites échouer la faute à moitié commise. Comptez sur la mobile nature de cette enfant, qu'un spectacle nouveau, inattendu, détournera facilement d'une mauvaise pensée. Cécile est portée à la colère, c'est un défaut qui n'est aimable à aucun âge; mais, chez une petite fille de six ans, il a quelque chose de plus triste peut-être, quoique de moins inquiétant, que chez la jeune fille adolescente. Sa mère guette les premiers symptômes d'impatience, qui, en s'accumulant, finiraient par produire un éclat. Par une invention soudaine, par un récit amusant, une proposition de nature à charmer son élève, ou du moins à l'intéresser, elle change le cours des idées, et la faute périt en naissant. Nous avons vu l'autre jour Cécile, impatientée par son petit frère, rougissant déjà d'irritation, prête à commettre quelque acte de violence, et tout à coup rendue au calme par cette simple exclamation de sa mère : *Qui veut voir le joli tapis que j'ai acheté?* l'appel fait à la curiosité comprima les bouillonnements de la colère, et la mauvaise humeur fut, non pas vaincue, mais oubliée aussitôt.

Qu'on ne s'y trompe pas; l'excellente méthode des distractions est sans effet quand l'accès a éclaté, ou du moins il est rare qu'elle soit efficace. C'est alors une trop faible attaque contre la passion déchaînée. Pour en tirer parti, la mère-institutrice doit veiller sur les premiers signes qui annoncent l'explosion d'un

(1) *De l'Éducation des Enfants*, § LXXXIII.
(2) *De l'Éducation des Filles*, ch. V.

défaut. Elle ne sera pas toujours en mesure de le faire ; nous le concédons. Mais, ce sera beaucoup qu'elle puisse le faire quelquefois. Les choses difficiles s'accomplissent par degrés ; la goutte d'eau creuse la pierre. Lorsque l'enfant se sera sentie un certain nombre de fois détournée de mal faire par des moyens dont elle n'a pas le secret, elle perdra peut-être quelque chose de cette disposition fâcheuse qui l'entraînait instinctivement. L'âge viendra ; la réflexion prendra de la force. Moins alimenté, moins stimulé par l'exercice, le défaut que nous aurons combattu ira s'effaçant chaque jour. La distraction n'est pas, certes, le moyen unique de corriger notre élève ; mais c'est une des armes contre lesquelles elle a le moins de défense. Voilà ce qui en fait le prix.

A la distraction, nous pouvons ajouter un autre moyen préventif, qui n'est pas la punition même, et qui peut avoir pour résultat de la rendre inutile : ce sont les avertissements et les menaces. Mais déjà nous avons besoin de prévoir une objection.

L'enfance est oublieuse et mobile, nous dira-t-on. Elle réfléchit peu, et ses réflexions incomplètes, mal liées entre elles, ne vont pas jusqu'à lui montrer les conséquences éloignées de l'oubli d'une recommandation. Croyez-vous que vos avertissements restent dans la mémoire de votre élève ; que l'impression faite par vos menaces dure beaucoup au-delà de l'heure où vous les prononcez ?

Si cette objection était tirée des nuances diverses que peuvent offrir les caractères des petites filles, nous conviendrions que, pour un certain nombre d'entre elles, l'observation est fondée. Il y en a réellement chez qui la mobilité est telle qu'on ne peut espérer se faire entendre d'elles que par des moyens positifs, c'est-à-dire, pour rester dans notre sujet, par des punitions, et non par de simples menaces.

Mais, il faut voir l'ensemble et non les détails, la règle et non les exceptions. Quand nous avons dit ce que nous croyons utile au plus grand nombre de mères de famille, celles qui, en dehors de nos conseils, observeraient des circonstances particulières, auraient bien le droit de modifier l'application. Or, ce qui est généralement vrai, c'est que l'enfance, toute mobile, toute oublieuse qu'elle est, garde pourtant quelque trace des impressions qu'on renouvelle. A la longue, ces impressions deviennent des habitudes de caractère, et c'est là ce que nous voulons obtenir. Et quel avantage, quel immense profit moral, que d'éviter la ressource fâcheuse des punitions par l'emploi d'un moyen qui corrige ! D'ailleurs, vous le savez, l'affection est le premier ressort de l'éducation des filles ; l'autorité n'est que le second. Il serait peu sage d'intervertir un ordre que vous n'avez pas fait, et qui vous est imposé par la nature.

Les avertissements, nous le savons bien, ne doivent pas paraître stériles. Il viendra peut-être un moment décisif où il vous sera prouvé que votre élève n'en tient pas compte. Autant nous recommandons de fuir les punitions, autant nous insisterons, maintenant et plus tard, pour qu'une fois infligées elles soient fermement et rapidement accomplies. Mais, ce moment, votre gloire sera de le reculer sans que votre élève s'en aperçoive, sans qu'elle puisse triompher de votre indulgence. C'est déjà une image sévère du châtiment que la menace prononcée avec gravité, et de ce ton résolu où l'enfant s'accoutume à reconnaître l'arrêt de la volonté maternelle. Si l'image peut suffire, qu'avez-vous besoin de la réalité ?

Encore quelques mots sur cette intéressante question.

Le milieu est difficile à garder entre les signes d'une indulgence qui ressemblerait à la faiblesse et ceux d'une bonté qui s'accommode à l'âge et au sexe d'un enfant chéri. Si nous ne nous trompons, le plus sûr moyen de conserver aux avertissements et aux menaces leur caractère préservatif, sans les dépouiller d'énergie, c'est le calme, le sang-froid. Avertir avec impatience, menacer avec irritation, c'est faire plus de mal que de bien, parce que l'impatience et l'irritation semblent annoncer comme conséquence naturelle une punition immédiate. La mère qui se fâche et qui se contente de paroles, paraît faible, et nous recommandons vivement de lutter contre ces premiers mouvements qui naissent des obsessions et des tours malicieux d'un enfant. Se fâcher en général est toujours nuisible ; mais on comprend l'irritation accompagnant l'emploi du châtiment. Au contraire, l'impatience qui s'exhale en menaces ressemble à un commencement de force qui se termine en faiblesse, et notre élève finirait par être peu émue de ces paroles si redoutables que ne suit aucun effet.

Tranquillement avertie quand elle commet une faute, sérieusement et froidement menacée quand elle la renouvelle, sachant bien qu'elle sera punie à coup sûr si ces préliminaires ne suffisent pas, la petite fille, souple et intelligente, ne s'exposera pas souvent à ce résultat. Ses instincts se modifieront comme d'eux-mêmes, sans que la réflexion ait pris une part, du moins apparente, à la métamorphose. Sa mère recueillera ainsi le fruit de sa patience et de ces prudents calculs si bien d'accord avec son cœur.

Nous ne voyons pas une nécessité aussi forte d'éviter les récompenses, quoiqu'il soit très utile aussi d'en restreindre le nombre. Marquons la différence des motifs.

Ce qui rend désirable la rareté, l'absence même, s'il se pouvait, des punitions proprement dites dans l'éducation de la petite fille, c'est que l'emploi de ce moyen est en désaccord avec le principe dominant qui nous dirige, l'affection. Nous ne disons pas que la mère-

institutrice aime moins sa fille lorsqu'elle la punit, mais qu'en la punissant, elle recourt à une ressource prise hors du domaine de l'affection. C'est un malheur quelquefois inévitable, mais c'est toujours un malheur. Le motif de restreindre l'emploi des récompenses est tout autre. Il tient aux inconvénients graves d'exciter une vanité déjà trop irritable, de donner une tournure toute intéressée aux bonnes intentions. Les supprimer, comme on a pu le tenter quelquefois, nous croyons cela impossible. Il faudrait commencer par changer, non pas les instincts mauvais, mais le cœur des enfants, pour les élever sans perspective de récompenses; seulement, celles qu'ils auront à recevoir devront remplir certaines conditions que nous allons bientôt examiner. En ce moment, nous n'en mentionnerons qu'une, parce que celle-là en réduit plutôt qu'elle n'en règle l'usage : c'est la rareté. Nous étendons ce conseil aux punitions. Après avoir admis qu'elles peuvent être jugées nécessaires, nous affirmerons hardiment qu'elles ne doivent jamais être fréquentes; car le remède ne peut raisonnablement être pire que le mal, et c'est ce qui arriverait, en cas de châtiments multipliés. L'enfant s'y accoutumerait comme à ses fautes, et, dès lors, ils ne seraient plus qu'un moyen aveugle de satisfaire l'impatience de l'institutrice; pour l'élève, ils seraient devenus presque un encouragement.

Les récompenses dont nous avons parlé sont spécialement celles qui ont un cachet positif, comme les cadeaux, ou les marques d'honneur. A celles-là s'adressent tout d'abord les deux sortes de crainte dont nous disions que les récompenses peuvent être la source. Les cadeaux éveillent l'instinct de cupidité et d'égoïsme dans ces petites personnes en qui le jugement ne corrige pas encore d'autres dispositions naturelles. Les marques d'honneur stimulent une ambition qu'on ne pourra pas satisfaire, une vanité qui, dans la vie d'une femme, ne trouvera pas son emploi. Et cependant, il y aurait imprudence à lancer contre les cadeaux et les marques d'honneur un anathème exclusif, et nous ne pouvons que dire à la mère qui nous écoute : Abstenez-vous autant que possible de ces moyens; mais, dans l'occasion, que votre sagesse en use à propos. A plus forte raison tolérerons-nous l'usage des récompenses toutes morales, des paroles encourageantes, des marques de tendresse après un devoir bien rempli. Ne blasons notre élève sur rien, mais n'espérons pas l'élever par la seule force d'une volonté froide et impassible. Pour les récompenses, comme pour les châtiments, tenons le milieu.

Eh! si l'on se faisait une idée bien exacte de ce qu'est l'esprit de la petite fille à l'époque de l'éducation élémentaire, combien ne trouverait-on pas facile d'agir sur elle, soit pour la récompenser, soit pour la punir, sans appeler à son secours des récompenses trop matérielles, des châtiments trop positifs! On ne peut vraiment observer sans sourire la promptitude avec laquelle un enfant de cet âge accepte un semblant de punition pour une punition réelle, un semblant de récompense pour une sérieuse rémunération. Le chapitre des peines et des jouissances imaginaires pourrait être fort long, dans l'histoire des émotions que la petite fille éprouve de sa quatrième à sa neuvième année. Un rien la punit, un rien la récompense. La mère de famille a, sous ce rapport, un empire illimité.

« De même qu'il faut savoir faire un châtiment de peu de chose, a dit madame Campan[1], il faut savoir récompenser avec peu. Si vous n'adulez pas vos enfants, si vous ne les accablez pas de caresses, une simple approbation, un baiser, seront pour eux une faveur; et le refus de cette approbation, de ce baiser, pourra, dans l'occasion, vous servir de pénitence. On peut trouver sans effort les récompenses qui plaisent aux enfants, car ils ne cessent de manifester des désirs. On les entend, on peut s'en souvenir; et, lorsqu'on veut les récompenser, on peut leur dire : Vous avez désiré telle chose, la voici; je cherche à vous faire plaisir, car votre conduite m'a satisfait. C'est leur enseigner que les bons procédés sont réciproques; c'est aussi leur faire connaître que la manière de donner ajoute à la valeur du présent. »

L'expérience de l'habile institutrice confirme donc ce que nous avons avancé, savoir, que, pour récompenser, aussi bien que pour punir, les moyens simples, les moyens moraux surtout, sont préférables à tous les autres. Ajoutons, maintenant, à notre pensée et à la sienne, que, même dans l'emploi des moyens matériels, la mère doit trouver sans effort des ressources inépuisables. Vraie encore dans l'éducation moyenne, cette pensée est vraie surtout à l'époque de l'éducation élémentaire. Vraie à l'égard de tous les enfants, elle l'est plus encore à l'égard de notre élève. Son esprit délié et son imagination vive la rendent plus propre à saisir et à embrasser des fictions. Sa confiance absolue dans sa mère ne lui permettra pas de juger futile ce que sa mère traitera comme chose d'importance. Dès les premières années, un morceau de papier blanc la récompense, un ruban mis de travers la punit. Chaque objet, à mesure qu'elle grandit, perd ou gagne un peu d'intérêt pour elle; mais, à six ans, elle est encore bien sensible aux choses qui l'avaient touchée à trois ans. Aussi la facilité de récompenser et de punir à peu de frais se prolonge-t-elle au moins pendant la première moitié de l'éducation élémentaire. La puissance de l'instinct dure et triomphe encore. La sensibilité et l'imagination, que le jugement gouvernera plus tard, en retardent

(1) *De l'Éducation*, L. II, ch. III.

maintenant les progrès. Un monde d'illusions tournoie devant les yeux de la petite fille, et lui cache le monde des réalités. Pour le moment, c'est une disposition utile, dont la mère-institutrice saura tirer parti. Elle change les circonstances indifférentes, les objets insignifiants, en circonstances qui intimident ou qui encouragent, en objets craints ou désirés. Aux mille caprices de l'enfance, elle oppose mille moyens de les réprimer. Aux maux imaginaires, elle crée des remèdes imaginaires; et, quelque artificiel que soit le moyen, le résultat est réel et sérieux.

Nous ne chercherons pas à prémunir la mère contre l'abus de la méthode simple et commode que nous lui conseillons. Elle reconnaîtra sans peine qu'elle ne doit pas pousser l'emploi des petits moyens jusqu'à l'affectation des minuties. Il est très bien d'accoutumer son élève à se trouver récompensée ou punie par un système qui ne peut manquer de matériaux; mais il serait moins à propos de fausser l'esprit de l'enfant par le jour mensonger sous lequel on lui présenterait les objets.

Il est plus important de faire remarquer que l'intérêt mis par la petite fille à jouir des récompenses et à fuir les punitions de ce genre, sera en raison directe de l'importance que nous paraîtrons y attacher nous-mêmes. Si elle nous voit rire en lui prescrivant de se tenir par punition dans tel ou tel coin de la chambre, elle en conclura que nous jouons avec elle. Elle désobéira, ou plaisantera sur le châtiment. Il en est de même pour les récompenses. Décernons-lui d'un air moqueur un colifichet, dont le seul mérite est d'être sous notre main; elle en fera aussi bon marché que nous-même. Elle a besoin de nous voir graves, et de nous croire convaincus, pour prendre au sérieux ce qu'on lui montre. A ces conditions, notre sévérité pourra se passer d'un appareil extraordinaire, et notre indulgence n'aura pour se faire sentir qu'à prodiguer les dons les plus familiers.

SECTION II.

Punitions.

§ I. *Modération.* — Sortons maintenant de ce pays des fictions, et occupons-nous des punitions et des récompenses proprement dites. Les observations précédentes ont plus de portée selon nous que celles qui nous restent à faire, parce que, pour diriger la petite fille, l'adresse et les moyens indirects sont plus efficaces que la discipline positive. Mais enfin, sa première éducation ne s'accomplira pas sans qu'elle ait à subir des punitions, à recevoir des récompenses; il ne nous est donc pas permis de taire ce qui nous paraît le meilleur mode à suivre, parce qu'il n'est pas possible à la mère-institutrice de l'ignorer.

Nous allons rechercher d'abord les principes qui doivent présider au châtiment; mais nous ne le ferons pas avant d'avoir répété que la mère attentive saura prévenir une grande partie des fautes que la mère négligente aurait à punir. Nous nous associerons de conviction à ces paroles sensées de miss Edgeworth[1] :

« On ne saurait trop le redire, prévenir vaut mieux que punir. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille céder au caprice, une irritation prolongée use la patience; elle provoque l'humeur, elle altère le caractère plus que ne le pourrait faire une douleur vive. Nous avons souvent observé que certains inconvénients qui paraissent légers, ont l'effet de donner aux enfants une sorte d'inquiétude, qui influe sourdement sur leur humeur : par exemple, les souliers étroits, les vêtements serrés, et certains petits tourments de toilette auxquels on assujettit l'enfance. Quelques personnes imaginent qu'il faut exercer les enfants à être contrariés dans leurs désirs et déçus dans leurs espérances. Sans doute, la douleur qui est inévitable rend les enfants plus courageux; les contrariétés naturelles les instruisent à la patience; mais les contradictions que nous faisons naître ont un tout autre effet. Les enfants, rendus clairvoyants par leur intérêt, distinguent bientôt deux classes de maux; ils se soumettent à la nécessité, mais ils se révoltent contre ce qu'ils appellent caprice. N'inventons pas pour nos enfants des épreuves de patience; soyons contents qu'ils apprennent à supporter celles qui s'offrent dans le cours ordinaire des événements. »

Si nous avions besoin d'une autorité pour confirmer notre opinion sur la convenance des punitions rares, nous la trouverions dans madame Guizot, qui nous dirait[2] : « Je ne crois pas que les punitions puissent devenir habituellement nécessaires. D'autant plus redoutées qu'elles auront été plus rares, elles ne seront appelées que dans ces grands désordres auxquels ne suffit pas le gouvernement ordinaire. Il me semblerait dangereux d'en user plus souvent. L'emploi fréquent des punitions rend à peu près nuls tous les autres moyens, et je n'en connais aucun d'aussi insuffisant au développement de la morale. »

Il ne suffit pourtant pas de proclamer que les punitions doivent être rares; il faut aussi, pour ne pas en affaiblir l'effet, convenir qu'elles sont inévitables en certains cas, où aucun autre moyen ne pourrait en tenir la place. C'est en ce sens qu'il convient de dire avec madame Necker de Saussure[3] : « Ne nous faisons pas d'illusions; la culture des

(1) *Éducation pratique*, ch. VI.
(2) *Lettres de famille sur l'éducation*, L. XIII.
(3) *Éducation progressive*, L. VI, ch. IV.

bons sentiments la mieux entendue est presque toujours insuffisante en éducation. Il y a de fâcheux intervalles où les meilleurs mobiles n'agissent pas, et où une sorte d'endurcissement semble fermer l'accès à toute influence heureuse. Alors l'enfant paraît indifférent à l'idée du mal ; des fautes commises sans regret ne lui laissent pas de remords; ensuite, et comme les torts n'amènent pas leur conséquence naturelle, la douleur, il faut avoir recours à des moyens extérieurs pour produire la repentance. »

On le voit, deux écrivains spéciaux, partis de deux points de vue opposés, se rencontrent dans la même pensée. L'un, prévenu contre les punitions, avoue qu'en certaines occasions sérieuses, elles deviennent nécessaires ; l'autre, qui paraît moins contraire à la méthode du châtiment, en restreint néanmoins l'usage à ce qu'il appelle *de fâcheux intervalles*. Cet accord de témoignages annonce la vérité.

Voilà donc deux points que nous pouvons regarder comme établis ; il y a des circonstances où les punitions seules peuvent corriger un enfant ; mais ces circonstances sont rares ; lorsqu'elles se présentent, il faut encore que les punitions soient modérées, et qu'elles puissent s'accomplir brièvement.

Si les punitions étaient excessives, elles perdraient tout d'abord l'avantage qu'elles tiennent de leur rareté même, celui d'une plus grande efficacité ; le ressort trop tendu se briserait, et, au lieu de l'effet extraordinaire qu'on se promettait peut-être, on ne trouverait plus qu'un enfant aigri ou hébété par l'excès de la répression.

Si la durée des punitions était trop longue, elles engendreraient ou le découragement ou l'indifférence : le découragement dans les esprits vifs et sensibles, l'indifférence dans les esprits fermes et résolus. Elles dureront assez pour se faire sentir et laisser une trace dans la mémoire ; assez peu pour ne pas faire naître une sorte de satiété et de dégoût.

§ II. *Gradation.* — Néanmoins, grâce à un autre principe, tout-puissant dans l'éducation morale, la force et la durée des punitions peuvent s'accroître jusqu'à un certain point, lorsqu'un intérêt sérieux l'exige. Ce principe est celui de la gradation. Telle mesure prise une première fois avec des ménagements extrêmes, sera un peu plus sévère en cas de récidive ; une troisième épreuve ajoutera quelque chose à la sévérité du châtiment, et, si une malheureuse nécessité amène une quatrième expérience, vous serez naturellement libre de faire ce que vous n'auriez pas osé tenter la première fois.

Ainsi, outre l'avantage de ménager la faiblesse de notre élève, la gradation a celui de rendre possible, sans secousse, une plus énergique répression.

Il y a des défauts contre lesquels on ne pourrait rien par une attaque vive et soudaine, et qui doivent être comme assiégés selon toutes les règles, réduits par degrés, soumis par des assauts successifs. Tels sont surtout les défauts froids et calmes : l'égoïsme, l'esprit de rancune, l'entêtement. En graduant les punitions, on donne à la réflexion le temps de naître, et la réflexion montre les torts et en fait rougir.

D'ailleurs, ce qui se fait peu à peu est ce qui laisse les traces les plus durables : et combien n'est-il pas difficile d'en imprimer sur l'esprit de la petite fille, ce sol mouvant, balayé sans cesse par le souffle de l'aveugle instinct ! Une punition brusque et forte causera un ébranlement ; mais des punitions graduées feront naître une habitude ; il n'y a aucune comparaison à faire, quant au profit moral.

§ III. *Convenance.* — Ces punitions rares, courtes, sagement graduées, pourraient être cependant fort inopportunes, si la mère de famille ne s'assurait qu'elles cadrent avec les besoins et les facultés de son enfant.

La première considération est celle de l'âge. Telle privation serait sentie à douze ans, qui, à six, ne produirait aucun effet sensible ; telle pénitence, excellente à employer dans l'éducation moyenne, serait un contre-sens dans l'éducation élémentaire. Supposez par exemple que, pour punir un acte de désobéissance chez la petite fille de six ans, vous lui annonciez la privation d'une partie de campagne qui devait avoir lieu le lendemain. Qu'aurez-vous fait ? rien de bien utile. Il y aura d'abord quelques pleurs, peut-être, parce que votre voix aura été menaçante, et qu'on a compris qu'il s'agissait de punir ; mais, d'une part, le châtiment, n'étant pas immédiat, ressemblera le lendemain à une injustice, ou tout au moins à un acte de dureté. La mémoire est fugitive à cet âge ; ensuite, l'imagination est très vive, mais non très féconde, et l'enfant ne se figurera pas les plaisirs qu'elle va perdre avec assez de détails pour les regretter beaucoup. C'est donc bien plutôt de l'irritation qu'elle éprouvera que de la douleur et du repentir, et le but de la correction sera manqué.

Il faudra aussi avoir grand égard au sexe, et ne pas infliger de ces punitions sans inconvénients pour un petit garçon, mal choisies pour une petite fille, comme le seraient par exemple celles qui stimulent vivement l'imagination ou la sensibilité.

Les caractères, sans être aussi prononcés qu'ils le seront quelques années plus tard, se trahissent pourtant dès lors par la liberté même d'un instinct que n'a pas modifié la volonté. Observé par la mère-institutrice, cet instinct dominant lui indiquera le choix le plus heureux des punitions, si les punitions sont quelquefois nécessaires. A l'instinct d'égoïsme, il faudra des privations ; à l'instinct d'orgueil, des humiliations, prudentes sans doute et modérées. C'est le côté sensible que la discipline

maternelle doit atteindre dans ces cas de malheureuses exceptions.

§ IV. *Efficacité.* — Ce que nous venons de dire montre déjà comment les punitions, justement appropriées à l'état moral de l'enfant qui doit les subir, deviennent efficaces ; il est nécessaire d'ajouter ici quelques observations sur un sujet rempli de difficultés en apparence, si simple en réalité.

Les punitions les plus efficaces au début de l'éducation élémentaire, à cause du voisinage des premières années et de la puissante influence des sens, sont les punitions qui procèdent par des moyens sensibles. Avec le progrès des années, s'accroît aussi l'opportunité des moyens purement moraux, et, sous ce rapport, la fin de l'éducation élémentaire prend de plus en plus la teinte de l'éducation moyenne, où la domination va se partager entre les sens et le jugement.

Mais, tirerons-nous toutes les conséquences de ce principe? et ainsi, pour choisir un exemple saillant, admettrons-nous que la mère punisse sa petite fille d'avoir frappé quelqu'un en la frappant à son tour ?

Des auteurs graves le pensent, et nous avons entendu des mères de famille pleines de douceur et d'expérience affirmer que, dans ce cas, elles n'avaient pas hésité.

Dussions-nous paraître moins compétent et trop présomptueux, nous serons d'un avis tout à fait contraire. Observateur et père de famille, nous avons vu et senti autrement. A tout âge, dans toute occasion, sans exception aucune, nous croyons qu'il est mal que la mère punisse son enfant par des coups. Il ne faut pas trop se féliciter de l'effet momentané que produit un coup rendu; il comprime, mais il paralyse ; au lieu d'inspirer le regret d'un tort, il cause le ressentiment d'une douleur physique. Une fois en passant, il se peut qu'aucune autre conséquence ne résulte de cette peine infligée; mais, si nous sommes obligés d'y revenir, l'extérieur se réglera, le caractère s'altérera profondément. Votre enfant ne sera pas plus douce, mais plus lâche. Convenez que ce système est plus naturel à l'institutrice qu'efficace envers son élève. Rien ne paraît plus simple. Tu frappes, tu seras frappée! Mais ne songez-vous pas que cette loi du talion s'applique à une petite fille qui n'en comprend pas la valeur morale? Tout ce qu'elle sent, c'est le coup qu'elle reçoit. Nous voulons qu'elle sache en conclure que le coup donné par elle n'a pas fait de bien; mais nous ne concevons nullement qu'elle puisse en déduire la conviction qu'elle a manqué à un de ses devoirs. Vous serez obligé d'ajouter à l'acte en lui-même des commentaires sous forme de reproches. Que n'avez-vous essayé de ce seul moyen? Que n'avez-vous fait entendre à la petite fille qu'elle eût mérité d'être frappée à son tour, et que, si vous ne lui donnez pas de coups, c'est que vous seriez bien fâchée d'être aussi méchante qu'elle? Ou nous sommes bien dans l'erreur, ou la petite fille à qui vous tiendrez ce langage ne restera pas les yeux secs; un bon et moral sentiment de honte s'emparera d'elle, et le pardon qu'elle obtiendra de vous ne sera pas oublié.

Heureusement, en fait de punitions sensibles, palpables, l'éducation morale n'en est pas réduite à l'emploi des coups. Nous n'avons pas besoin de dire comment les jeux, quelquefois la toilette, plus rarement encore la nourriture, peuvent offrir à la mère bonne et prudente des moyens de privation, comment elle peut trouver dans la manière de placer une ceinture, dans le stationnement derrière une chaise, dans les objets les plus familiers, des ressources de pénitence. Nous en avons dit assez au commencement de ce chapitre pour nous permettre d'abréger.

Maintenant, soyons bien convaincus que l'efficacité des punitions n'est pas toujours proportionnée à leur énergie, ni même à leur application immédiate. Nous avons déjà fait l'éloge de quelques moyens dilatoires. Il en est un que nous devons encore recommander; mais nos lectrices n'oublieront pas qu'en parlant ainsi, nous avons surtout en vue la moitié de l'éducation élémentaire qui succède aux premières années. Si nous voyons notre élève peu disposée à l'obéissance, malgré plusieurs avertissements, et s'il s'agit d'ailleurs d'une chose qu'il ne soit pas dangereux de laisser accomplir, n'insistons pas; mettons-nous à l'écart, et disons à la petite mutine : « Tu te souviendras que tu ne m'as pas obéi, et la première fois que tu me demanderas un plaisir, je te le refuserai à mon tour.» Il ne se passera pas un long temps avant que la petite fille vous adresse quelque demande. Lorsqu'il s'agira d'une concession utile, vous la ferez; mais, est-il question d'un objet de pur agrément, refusez net. La petite oublieuse se récrie ; elle ne songe plus guère à sa faute ; elle ne vous comprend pas. Comme l'affaire ne peut être ancienne, vous la rappelez en quelques mots, et, avec calme, vous persistez dans votre refus. Ce sera une petite scène pénible à risquer; mais, si vous êtes ferme, si vous l'êtes plusieurs fois, l'enfant, au moment de désobéir, se sentira arrêtée par cette question intérieure : *Qu'y gagnerai-je?* N'est-ce pas là tout ce qu'il vous faut ?

L'à-propos est tellement important pour rendre une punition efficace, qu'il ne faudrait pas craindre au besoin, et puisque nous parlons d'un enfant si jeune, de laisser passer quelques fautes impunies et d'attendre une circonstance plus favorable pour punir avec fruit. Nos yeux, fermés volontairement, ne le seront jamais si bien que nous n'apercevions des traits dont nous profiterons le lendemain, le soir même peut-être. Ce n'est pas de châtier toujours qu'il est question, mais de châtier à point.

§ V. *Variété.* — N'y aurait-il pas quelque chose de contradictoire à conseiller la variété dans les moyens de correction, lorsque nous avons invité la mère-institutrice à saisir l'instinct dominant chez sa fille pour combattre cet instinct nuisible par un remède tout spécial? Ce n'est pas en effet dans ce sens que nous recommandons de varier les ressources de la discipline domestique. Nous avouons toujours que le mode de punition doit avoir telle couleur s'il s'agit d'une égoïste, telle autre pour une indocile, telle autre pour une gourmande, et ainsi de suite pour tous les défauts. Mais la variété, qui ne peut être dans la couleur générale, peut et doit être dans les nuances. Il y a beaucoup de manières diverses d'atteindre un même but. Il importe d'éviter que l'enfant ne se blase sur la répétition d'un moyen uniforme. Montez une de ces montres sonores qu'on appelle un *réveil;* elle vous réveillera en effet à l'heure prescrite pendant huit jours; mais le neuvième, vous vous réveillerez deux heures plus tard; et cependant la montre aura sonné à son heure. Seulement votre oreille était faite au son, et la sensation monotone que vous éprouviez ne vous causait plus un utile ébranlement.

Le caractère de votre fille vous engage à user du moyen des *privations* pour la corriger. Eh bien! que d'objets dont la privation peut lui être sensible! que d'occasions où elle peut être sevrée de ce qui lui plaît! Nous ne craignons pas que ces ressources manquent, et nous pensons bien plutôt que vous serez toujours fort loin de les épuiser.

§ IV. *Observations diverses.* — Il y a certaines précautions à prendre dans l'usage le plus sobre et le plus légitime des punitions; nous en avons déjà signalé plusieurs; et c'est afin de compléter autant que possible nos conseils de prudence que nous allons consigner ici quelques dernières observations dans le même sens.

D'abord, vous devez bien prendre garde de ne retrancher à votre fille, en la punissant, aucune partie de ce qui peut être considéré comme nécessaire. Nous prendrons pour exemple la nourriture. Autant il est convenable de couper court aux fantaisies de la gourmandise, autant il serait imprudent, et même odieux, de supprimer une portion d'aliments réclamée par le besoin de la santé. Mais, une fois que nous avons écarté de la question le nécessaire, ne soyons pas trop faciles sur l'utilité du superflu. Ce sont choses que l'indulgence est portée à confondre, et que la sage institutrice aura soin de distinguer. Elle se rappellera ce passage de Locke, applicable surtout à la première période de l'enfance, mais dont l'âge suivant peut profiter:

« Quand *les enfants* pleurent pour avoir ce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils aient, ou pour faire ce qu'il ne faut pas qu'ils fassent, on ne devrait pas leur accorder ce qu'ils demandent, sous prétexte qu'ils le désirent; mais, au contraire, s'ils redoublaient leurs importunités pour l'obtenir, il faudrait leur faire comprendre qu'on le leur refuse précisément à cause de cela. J'ai vu à une table des enfants qui ne demandaient jamais rien, quelques mets qu'il y eût devant eux, mais recevaient avec plaisir ce qu'on leur donnait; et ailleurs j'en ai vu qui demandaient de tout ce qu'ils voyaient, et à qui il fallait servir de chaque plat, et même avant tout le monde. D'où pouvait venir cette grande différence, si ce n'est de ce que les uns étaient accoutumés à avoir tout ce qu'ils demandaient en criaillant ou en pleurant, et que les autres étaient accoutumés à s'en passer? Plus les enfants sont jeunes, moins on doit, à ce que je crois, satisfaire leurs désirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance et à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent [1]. »

Le défaut des mères, en général, ce n'est pas la sévérité, mais l'extrême indulgence. Cela veut-il dire que les mères trop indulgentes ne *punissent* pas assez leurs enfants? S'il en était ainsi, il faudrait donc recommander l'abondance des châtiments, et penser qu'une petite fille sera gâtée si elle n'est mise régulièrement en pénitence? Loin de nous un tel commentaire. Rien de pire que les enfants gâtés; rien de plus imprudent que la mère trop faible qui les gâte. Mais nous connaissons des mères de famille, pleines de tact et d'une suffisante fermeté, qui n'emploient presque jamais les punitions, et n'en sont pas moins obéies. Quel est leur secret? C'est le regard, le son de voix, l'à-propos des avertissements, la vigilance qui prévient les fautes. Ajoutons-y la bonté éclairée qui se hâte d'accueillir les excuses lorsqu'elles partent sincèrement d'un cœur touché de repentir. C'est un grand mal, excepté lorsqu'on ne croit pas l'enfant sincère, de lui faire attendre trop longtemps un généreux pardon. Soyons moins faciles en cas de récidive, mais ne nous interdisons pas, même alors, une ressource à laquelle des habitudes de fermeté bien connues ôteraient son danger. Quand nous avons prononcé la punition, qu'elle s'exécute; avant de la prononcer assurons-nous qu'il n'y a pas d'autre voie de salut.

SECTION III.

Récompenses.

§ I. *Simplicité.* — Pour dire des récompenses ce que notre sujet actuel comporte, nous avons à parcourir à peu près les mêmes phases que dans l'étude des punitions.

La pompe des récompenses est un moyen

(1) *De l'Éducation des Enfants*, § XL.

de les décréditer promptement. D'abord, l'enfant qui reçoit des joujoux magnifiques est flatté ; mais, comme on ne lui en donnera pas toujours d'égale valeur, il ne saura plus s'accommoder de cadeaux plus vulgaires. Son petit orgueil souffrira d'une réduction dans le nombre, dans l'éclat des objets qu'on lui présente à titre de satisfaction. Comment voulez-vous récompenser plus tard la petite fille à qui vous aurez donné une poupée brillante, une *mariée* avec son trousseau, pour une semaine de bonne lecture? Si nous savons bien profiter de cette facilité qu'a l'enfance de s'amuser de tout, nous ménagerons nos moyens de récompense, et ce sera dans les grandes occasions seulement, après un long temps d'application et de bonne conduite, ou à propos de quelque beau trait sortant de la ligne commune, que nous forcerons un peu la simplicité ordinaire de notre système. Puis cette simplicité si convenable, si féconde en ressources présentes, est en même temps une excellente leçon pour l'avenir. Rien ne se perd, quoique tout ne se montre pas à la surface de l'éducation. La petite fille habituée à des encouragements sans faste sera dans la suite moins accessible aux éloges outrés, aux colifichets qui brillent sans consistance. En France, nous ne savons pas assez récompenser simplement. Plus un jouet est surchargé d'enluminures, couvert de paillettes, enrichi d'oripeaux, plus nous le jugeons digne d'être offert, et propre à combler de joie l'heureux enfant à qui nous l'avons destiné. Voyez au contraire les joujoux que l'Allemagne nous envoie ; c'est du bois blanc, bien net, bien proprement taillé, assez solide et sans ornement étranger. Croyez-vous qu'ils n'aient pas de quoi divertir votre petite fille? ils l'exciteront un peu moins, d'accord ; mais ils l'occuperont plus longtemps, ne se briseront pas si vite entre ses mains, et ne risqueront pas de nuire à sa santé, comme les joujoux dont la peinture se détache sur les doigts de l'enfant qui les manie.

§ II. *Gradation.* — En traitant de la simplicité, nous avons dû parler incidemment de la gradation. En effet, tout degré est supprimé, si nous débutons par ce qu'il y a de plus complet en fait de récompense. Pourtant, la loi de la gradation n'est-elle pas aux yeux de tous un moyen puissant de progrès? Quand, au-delà d'une récompense accordée, vous en faites entrevoir une autre plus flatteuse encore, vous excitez une attente qui tient le zèle et les bonnes intentions en éveil. Il faut un but à notre activité, et, quoique nous soyons bien persuadés que les récompenses proprement dites doivent être rares dans l'éducation des filles, nous demandons que celles dont on ne pourra se passer portent du moins tous leurs fruits. Ce but, la gradation seule peut le présenter aux yeux de notre élève ; ou plutôt, c'est d'abord un but que nous lui proposons, puis un second, puis un troisième ; et son intérêt se trouve ainsi excité sans cesse par la perspective d'un point de vue nouveau.

Nous dirons plus tard, dans nos Conseils relatifs à l'éducation moyenne, les inconvénients graves que nous semble avoir pour les jeunes filles le stimulant énergique de l'émulation ; mais nous disons aujourd'hui qu'il est un genre d'émulation facile et salutaire à employer dans l'éducation domestique, et qui consiste à procurer à l'enfant le moyen de se comparer à elle-même après un certain temps écoulé. Nous croyons ce système applicable aussi, dans des proportions simples et modestes, à l'éducation élémentaire. Voici, par exemple, ce que nous avons vu faire avec succès pour encourager au travail une petite fille de cinq ans.

Elle recevait chaque jour une leçon de lecture, une leçon d'écriture; apprenait quelques vers par cœur, et retenait quelques-unes de ces notions usuelles qu'il importe de fixer de bonne heure dans la mémoire. C'était une enfant qui n'avait pas beaucoup de zèle, mais qui était douée de généreuses inclinations. Sa mère lui servait d'institutrice, et son père, une fois par semaine, lui faisait subir un petit examen d'un quart d'heure. Quand il était content (et il s'arrangeait pour ne pas se montrer trop difficile), il faisait passer *un sou* de sa bourse dans celle de la petite fille. Au bout d'un mois, les *quatre sous* étaient tirés de leur obscurité, et servaient soit à l'acquisition de quelques bagatelles utiles, soit au soulagement des pauvres, à qui l'enfant les distribuait dans une promenade. Ce moyen produisait un excellent effet. La perspective du sou au bout de la semaine, et de l'emploi de la petite somme à la fin du mois, avait singulièrement réchauffé le zèle. On ne craignait pas de favoriser l'instinct de la cupidité ; car il n'y avait pas trace de cet instinct dans le caractère de la petite fille. D'ailleurs, il ne s'agissait ni de garder de l'argent comme un trésor, ni de le dépenser en achats nuisibles. C'était une heureuse gradation d'encouragement. A d'autres habitudes de caractère il eût fallu appliquer peut-être un système différent. C'est assez d'avoir montré ce qu'on a pu faire dans une situation donnée ; les circonstances dicteront les changements.

§ III. *Appropriation.* — L'âge de notre élève exige un choix de récompenses qui soient surtout des moyens d'amusement. Si nous lui donnons un livre, que ce ne soit pas un grave traité de morale, ou un sévère ouvrage de piété. Les sentiments religieux et moraux pourront animer le volume, mais qu'ils s'y produisent sous la forme de l'historiette ou de l'apologue. La leçon n'en sera pas moins sentie, et les bons principes s'introduiront plus facilement dans un cœur doucement préparé à les recevoir.

Les récompenses positives, palpables, ne sont pas les seules à coup sûr qu'il convienne d'accorder à l'enfance. Une mère a bien d'autres moyens. La douceur d'un sourire, la tendresse d'un baiser, la distinction d'un éloge, sont à sa disposition, et ces récompenses, dont le caractère est surtout moral, ont une grande valeur dans l'éducation. Mais il faut reconnaître que l'âge distrait et mobile de notre élève, cet âge sur lequel plane le principe des sens, a besoin de recueillir de temps en temps des encouragements que les sens puissent apprécier. Que la mère-institutrice se dirige en cela d'après ses observations particulières, et qu'en laissant le plus de place possible aux récompenses morales, elle ne s'abstienne pas complétement des récompenses sensibles, de peur de juger l'enfance au point de vue des âges suivants.

La petite fille, de nature susceptible et d'imagination vive, ne doit pas être stimulée par des essais qui donnent une trop forte secousse à ses facultés. Nous avons vu une mère désolée d'avoir commis une imprudence de ce genre. Très satisfaite de la bonne volonté de sa petite Joséphine, qui avait huit ans, et qui joignait à une sensibilité irritable un instinct tout spécial de crédulité, elle crut faire merveille en lui procurant le plaisir de la lanterne magique. Le plaisir fut vif d'abord; il avait l'assaisonnement de la nouveauté; mais bientôt l'illusion devint trop forte; le mouvement des personnages inquiéta; les ombres firent peur; la pauvre enfant, qui devait tant se divertir, eut une violente attaque de nerfs, suivie d'un sommeil pénible, et longtemps encore ses rêves furent troublés par de fantastiques apparitions.

La connaissance, non seulement des facultés, mais des défauts et des qualités de notre élève, doit modifier largement le choix des récompenses qu'il peut y avoir à lui décerner.

Que proposerez-vous à la petite coquette pour l'engager à bien apprendre sa leçon? un bonnet? un tablier à la mode? qu'allez-vous faire? c'est jeter l'huile sur le feu. Et la petite gourmande? est-ce qu'une boîte de dragées, ou le choix d'un plat favori, seront un encouragement bien entendu pour la porter à bien faire, ou la payer d'avoir bien fait?

Alice est espiègle et mignonne. Elle séduit chacun par ses grâces enfantines, et rien n'est plus amusant que de l'entendre dire avec une petite moue grave, et non pas maussade: *J'ai sept ans, l'âge de raison!* Mais Alice est jalouse, jalouse de sa sœur qui a cinq ans. Comme elle travaille bien, et ne manque jamais à ses devoirs de bonne fille, on a souvent à la louer; quelquefois on la récompense par quelques cadeaux ou largesses. Sa petite sœur, étrangère au vilain sentiment de la jalousie, bat des mains quand l'aînée obtient quelque faveur; mais, lorsqu'elle-même a mérité une récompense, Alice souffre de la lui voir accorder. Ici, ce n'est pas la nature, mais la distribution des récompenses qui doit éveiller l'attention de la mère de famille. Jusqu'à ce que l'âge, la réflexion, les doux conseils aient changé le cœur d'Alice, ayez soin qu'elle ne voie pas sa sœur récompensée toute seule, et ménagez les heures, les travaux, les règlements de comptes, de telle sorte qu'elle se reconnaisse toujours la plus forte part. Vous empêcherez ainsi la jalousie de s'aigrir; la plus jeune, grâce à son heureux caractère, sera toujours contente; l'aînée ne pourra se plaindre d'aucune préférence, même imaginaire. Ce seront deux bons résultats obtenus du même coup.

§ IV. *Opportunité.* — Une récompense simple, et bien appropriée à sa destination, peut avoir un tort, celui de ne pas arriver en temps opportun. Vous ne pouvez pas récompenser la petite fille malade comme la petite fille en santé. Beau cadeau qu'un livre amusant pour l'enfant à qui le médecin défendrait de lire! n'est-ce pas comme si vous récompensiez d'une offre de promenade celle qu'une entorse clouerait dans son lit?

Autre exemple d'un genre différent. Votre élève a très bien récité une longue fable; vous lui avez promis pour récompense un joli dé à coudre. Avant que vous n'ayez le temps de le lui donner, elle se rend coupable d'une désobéissance formelle. Qu'allez-vous faire? donner la récompense pour rester fidèle à votre promesse, et punir ensuite la faute commise? Non, le cadeau ferait peut-être oublier la pénitence, et pourtant il importe encore plus de punir l'indocilité que de récompenser un effort de mémoire. Vous agirez plus raisonnablement en déclarant à la petite fille que sa désobéissance lui a fait perdre son droit d'être récompensée actuellement, et que le dé restera sous clef jusqu'à ce qu'elle ait mérité de nouveau de l'obtenir.

Lorsque vous faites cadeau de quelques objets, tâchez qu'ils soient en même temps agréables et utiles. On ne peut toujours réunir ces deux avantages, et il suffit quelquefois qu'un objet ne soit pas nuisible, et qu'il plaise, pour que nous le fassions servir de récompense. Mais souvent aussi, la petite fille peut trouver dans la marque de satisfaction qu'elle reçoit une leçon de morale ou d'études, un moyen d'économie domestique. Vous lui donnez une gravure; cette gravure sera une récompense doublement opportune, si elle est jolie, et si elle représente Joseph pardonnant à ses frères, la sainte Vierge montrant à lire à l'enfant Jésus. Un dé, une petite paire de ciseaux pourront avoir, outre leur utilité pratique, le mérite de l'élégance. N'affectez pas cette combinaison; mais, quand elle est possible et naturelle, empressez-vous de la saisir.

§ V. *Variété.* — Il peut y avoir un certain intérêt à varier les récompenses; cependant nous ne voudrions pas qu'on se mît en trop grands frais d'imagination pour cela. L'impor-

tant, c'est de faire en sorte qu'une récompense ne soit pas invariablement prévue. Il n'est pas bon que l'enfant sache à coup sûr le prix d'une leçon bien sue, le tarif d'une semaine de douceur et de docilité. Nous rappellerons ici ce que nous avons dit précédemment de la facilité que les circonstances les plus usuelles offrent à la mère-institutrice pour récompenser son élève, et de cette valeur de convention attachée par la petite fille passionnée et crédule à une foule de détails qui lui feraient hausser les épaules quelques années plus tard. Mine riche, inépuisable, pour qui sait en tirer parti.

Mais l'inconvénient de l'uniformité dans les récompenses est beaucoup moindre que l'abus de la variété, abus qui entraîne la prodigalité avec lui. Ce soin qui nous agite et nous fait chercher sans cesse quelques moyens nouveaux de stimuler notre élève, lui cause à elle-même de la fatigue et bientôt du découragement. Les enfants gâtés ont ce caractère, et ce sont eux qu'a vivement peints miss Edgeworth, dans le passage suivant :

« L'abus et le mauvais choix des récompenses tiennent un enfant dans une continuelle agitation qui ressemble à l'inquiétude, et l'empêchent d'apprécier le présent. La première pensée qui s'offre à l'esprit d'un enfant gâté, à son réveil, est celle d'une récompense promise. Ce jouet tant désiré et si mal gagné, est obtenu, et ne rend point heureux. L'imagination de l'enfant se porte alors immédiatement sur autre chose. — Après ceci, que ferons-nous ? — Après cela, que me donnera-t-on ? — Voilà les questions continuelles d'un enfant gâté. Il a la mobilité de la faiblesse, au lieu de l'animation du courage ; et cette curiosité inquiète, qui naît de l'espoir des récompenses prodiguées, le rend incapable d'application soutenue et d'efforts fructueux [1]. »

§ VI. *Jeux ; récréations.* — Il est assez naturel de rattacher les récréations et les jeux à l'étude des récompenses. Nous n'avons pas besoin d'expliquer ici la nécessité de ménager des intervalles pour le délassement, entre les heures destinées au travail. Il est trop évident qu'à l'époque de l'éducation élémentaire, un peu d'étude est indispensable, et beaucoup de recréation ne l'est pas moins. C'est une première habitude de travail qu'il s'agit de prendre ; mais tout le travail sérieux se concentre dans l'éducation moyenne. A l'enfance, il faut surtout de l'air, du mouvement, une juste et modeste liberté.

Entendons-nous bien cependant sur ce que peuvent être les récréations de notre élève.

Il faut d'abord les distinguer complétement de celles des petits garçons de son âge. Ceux-ci ont le droit d'aimer le bruit et de le pratiquer. Pour elle, il est convenable qu'elle s'accoutume à des plaisirs plus tranquilles. Sachons voir d'avance la jeune femme dans la jeune enfant.

Nous opposera-t-on un cas assez fréquent peut-être, celui d'une petite fille aussi turbulente, aussi avide de bruit qu'un petit garçon? Nous dira-t-on que les instincts réservés et paisibles ne se manifestent que plus tard, et que nous aurions mauvaise grâce à comprimer trop l'activité inquiète de l'enfance, pour un intérêt éloigné d'avenir? Nous croirions pouvoir répondre qu'il y a loin d'une certaine modération des jeux à la compression de l'activité naturelle ; que, sans faire obstacle même à la vivacité folâtre, nous croyons nuisible de donner carrière à un aveugle amour du bruit pour le bruit ; et qu'enfin, après tout, en faisant la part aussi large que possible aux analogies des deux sexes à un âge si tendre, nous devons toujours songer que l'éducation est une, que ses diverses époques sont liées entre elles, et que nous ne pourrons recueillir dans les âges suivants que ce que nous aurons semé dans celui-ci.

Nous permettons aussi que les jeux de la petite fille soient plus insignifiants, plus incohérents que ceux de la jeune fille adolescente. C'est le privilége et la nécessité de son âge de parler souvent à vide et d'agir souvent à faux. Ne laissons pourtant pas dépasser certaines limites d'enfantillage. La petite fille babillarde et conteuse, qui s'amusera à fabriquer des histoires, fort divertissantes pour elle, ira, si nous ne l'arrêtons, jusqu'aux bêtises les plus inintelligibles. Emportée par la parole, et plus riche de sons que d'idées, elle s'exercera ainsi à fausser son jugement encore engourdi. Mettons une digue à ce déluge de mots inutiles et de détails absurdes ; disons-lui que nous n'y trouvons pas de plaisir ; persuadons-lui même que ce n'est pas amusant, parce que cela ne veut rien dire ; faisons mine de nous en aller, si elle continue ; enfin, décourageons sa faconde sans nous fâcher, sans paraître attacher à ce travers autant d'importance que nous en attachons réellement.

Il serait plus difficile d'intéresser par des jeux les petites filles que les petits garçons, à cause des convenances particulières à leur sexe, qui ne permettent pas de les autoriser à courir de côté et d'autre à la recherche d'un amusement, s'il n'y avait pour elles un moyen de recréation, qui est en même temps un travail, et auquel nulle petite fille n'est indifférente. Ce talisman, c'est la poupée. Si nous ne redoutions la parodie dans un sujet sérieux, nous serions tentés de dire à ce propos, comme Montesquieu le disait d'Alexandre : *Parlons-en tout à notre aise!* Consacrons un chapitre court, mais spécial, à ce grand ressort de l'éducation des filles, qui conservera sa force jusqu'aux dernières limites de l'époque intermédiaire, et que les premiers temps de l'éducation supérieure ne dédaigneront pas toujours.

(1) *Éducation pratique*, ch. IX.

CHAPITRE XIII.

LA POUPÉE.

SECTION I.

Habitudes qui résultent de cet amusement.

§ I. *Habitudes économiques.* — Aucune leçon ne vaut l'enseignement de la pratique. Tout ce que nous répéterons à notre élève sur l'agrément et l'utilité qu'elle trouverait dans les travaux d'aiguille, la persuadera moins qu'une aiguille placée par nous entre ses mains, et une poupée nue sur ses genoux. C'est ainsi que nous pouvons commencer entre les deux personnages, nous voulons dire la petite fille et la poupée, ces relations de tendresse et de bons soins qui seront dès lors le reflet fidèle et divertissant des relations de l'enfant avec sa mère.

En présence de sa poupée, notre élève prend les sentiments d'un autre âge, sans rien perdre de la candeur du sien. La poupée est docile et se prête à toutes les combinaisons; sa mère adoptive examine, invente, exécute ce qu'elle croit lui être nécessaire; la poupée semble un être faible et dénué de tout; l'enfant la protège, et se charge de la couvrir et de la parer.

Cette situation factice, mais attachante, pousse la petite fille à chercher ce qu'il convient de savoir quand on a un ménage à conduire et des enfants à élever; elle découvre qu'on doit apprendre la couture, étudier la disposition des vêtements, elle acquiert en même temps des connaissances et du goût.

Les petites proportions dans lesquelles se renferment les ouvrages destinés à la toilette de la poupée sont une facilité aussi bien qu'un attrait pour l'enfant. Elle a du plaisir à réaliser en peu de temps la miniature de ce qui coûte un travail assez long à des ouvrières; mais elle commence aussi à faire des essais pour son propre compte. C'est elle qui coud les parties les moins difficiles de son linge, et plus tard, l'habitude acquise par degrés lui donnera le goût et le talent de faire elle-même toutes les pièces de sa garderobe. Seul, ce dernier travail lui eût paru fade; amené par l'agréable soin d'habiller sa poupée, il devient naturel et piquant; l'un explique et entraîne l'autre. Votre fille fait ainsi de bonne heure un petit noviciat d'ordre et de science du ménage, qui ne souffre pas d'interruption. Ce qu'elle exécute peut être gauche d'abord, mais il n'importe; l'habitude se prend, c'est là le grand point; laissons-lui le temps de se perfectionner, et comptons sur un progrès qui aura sa source dans l'instinct puissant de l'imitation.

Aucun des auteurs qui ont écrit sur l'éducation des filles n'a parlé de l'usage de la poupée avec autant de force que Rousseau. On peut dire que c'est lui qui l'a rendu populaire dans les familles. Voici comment s'exprime à cet égard le grand écrivain :

« Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornements, bien ou mal assortis; il n'importe. Les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre; dans cette éternelle occupation, le temps coule sans qu'elle y songe; les heures passent, elle n'en sait rien; elle oublie les repas même; elle a plus faim de parure que d'aliments. Mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas; elle ne peut rien faire pour elle-même; elle n'est pas formée; elle n'a ni talent, ni force; elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée; elle y met toute sa coquetterie; elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

« Voilà donc un premier goût bien décidé; vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela, on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et, en effet, presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais, quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec

plaisir que ces talents pourront un jour leur servir à se parer [1]. »

Ce que Rousseau semble dire surtout des premières années de l'enfance, nous pouvons l'appliquer hardiment à cette période tout entière. Goût pour un amusement qui est aussi un travail, ardeur à remplir une tâche qui dispense de recourir au caprice des autres, sentiment confus d'un avenir où le talent de se parer fortifiera le don de plaire, toutes ces dispositions naissent vers quatre ou cinq ans, et vont s'accroissant chaque année jusqu'à l'adolescence qu'elles animent encore de leur impulsion.

§ II. *Habitudes morales.* — Quoique les observations précédentes contiennent déjà, outre les détails relatifs à la science du ménage, des allusions aux avantages moraux que produit le jeu de la poupée, nous devons insister sur ce point.

Il est impossible à notre élève de se livrer aux soins que *sa fille* reclame d'elle, sans devenir attentive aux choses utiles. En ne cherchant que son plaisir, elle développe et perfectionne sa faculté d'attention. Ce qu'elle eût négligé comme précepte, elle le fait comme œuvre d'application au profit de la poupée. Or, le travail répété de l'attention hâte en elle la maturité d'une réflexion précoce; obligée, ou plutôt désireuse de suffire à sa tâche, elle se trouve insensiblement conduite à juger, à comparer, à conclure. Ses raisonnements ne sont pas forts, mais ils deviennent assez justes; ils ne se lient pas avec une grande rigueur, mais ils ne sont pas en contradiction flagrante. La petite fille empressée et diligente autour de sa poupée, simplifie beaucoup, sans le savoir, la mission de l'institutrice qui s'est dévouée à son éducation.

Le jeu de la poupée n'est pas seulement utile pour développer l'intelligence; il est encore excellent pour fortifier dans la petite fille le sentiment filial. Ce qu'elle appréciait confusément des bons soins de sa mère, elle le comprend bien mieux, lorsqu'elle tente elle-même de le mettre en action. Tous ses souvenirs, toutes ses impressions de reconnaissance et de tendresse lui reviennent alors, et lui donnent jusqu'à un certain point le mot de l'amour maternel.

La vérité de cette observation devient surtout sensible, lorsqu'on prête l'oreille aux petites conversations que l'enfant établit avec sa poupée. Madame Campan a raison de dire : « Que l'oreille d'une mère soit bien attentive aux discours adressés à la poupée. Ce qui lui a fait le plus d'impression, sa fille le répétera à sa muette enfant; peut-être même placera-t-elle dans sa bouche quelque critique sévère sur ce qui lui aura semblé injuste de la part de sa mère; c'est dans les jeux que les enfants jouissent de toute leur liberté, et offrent le plus d'occasion de les juger.

« Toutes les mères savent quelle utilité on peut tirer du jeu de la poupée : l'habitude de ployer des vêtements, le premier emploi de l'aiguille, le goût, toutes ces qualités si précieuses dans notre sexe, ce jeu les développe. La disposition des enfants à imiter les habitudes de leurs parents peut encore s'observer dans ce genre d'amusement. Si la petite fille a une mère trop occupée du soin de sa toilette, si elle la voit employer une partie de ses matinées à calculer le goût et l'effet de ses parures, elle tourmentera tout ce qui l'environne pour avoir des rubans, des plumes, des fleurs nouvelles, et changer continuellement les ornements de sa poupée [1]. »

Et voyez combien de motifs se réunissent pour que la poupée instruise la petite fille. D'abord, l'esprit d'imitation, si puissant, si fécond, porte notre élève à transporter dans ses rapports avec la poupée tout ce qu'elle a vu faire à sa mère, et, en l'exécutant à son tour, elle s'en rend compte, et en comprend mieux le sens. Ensuite, le défaut même, ou, si l'on veut, l'instinct du babil, général parmi les petites filles, l'engage à entretenir sa poupée de mille bagatelles entre lesquelles on découvrirait peut être cent choses utiles, et ce sera encore là un très grand profit. Puis, quelle admirable condition d'étude pour la mère-institutrice que cette perpétuelle confidence, que son élève ne s'imagine pas lui faire ! Combien de traits de lumière ne jaillissent-ils pas de ce besoin de parler et de cette inexpérience d'agir ! miroir précieux pour la mère, la conversation de l'enfant avec sa poupée la trahit dans son propre intérêt, et donne sur elle, sans la blesser, des prises qui facilitent l'amendement de ses défauts et la culture de ses bonnes qualités.

Examinons enfin comment la mère-institutrice doit s'y prendre pour tirer tout le parti possible du jeu de la poupée, en recueillir les avantages et en prévenir les abus.

SECTION II.

Direction de la mère.

§ I. *Encouragements.* — La mère sait combien a de pouvoir la muette exhortation de l'exemple. Sans inviter sa fille par beaucoup de paroles à s'occuper de la toilette de la poupée, elle lui inspirera la tentation de s'en occuper, en lui laissant voir qu'elle-même travaille pour préparer des chemises ou des robes à son enfant. Assise à côté d'elle pendant une soirée laborieuse, la petite fille regarde d'abord le mouvement de l'aiguille, le jeu des ciseaux; elle s'intéresse aux coutures qui s'a-

(1) *Émile*, L. V.

(1) *De l'Éducation*, L. III, ch. III.

chèvent, aux parties de vêtement qui prennent une forme; bientôt, la contagion la gagne; elle voudrait à son tour faire ce séduisant métier. Le matin même, sa mère a fait l'acquisition d'une poupée qui n'attend que son trousseau; elle la demande, elle prie sa mère de lui indiquer ce qu'il faut faire pour travailler à son tour. Quand l'élève va ainsi au-devant des leçons de l'institutrice, il est probable qu'elle saura bientôt marcher toute seule, et qu'elle n'aura plus besoin que d'être mise sur la voie, à mesure que se présentera un détail difficile ou inconnu. Vous vous empressez donc de céder à son désir, et, quand elle a commencé ses premiers essais, vous les rectifiez sans être trop sévère, afin de ne pas décourager tant de zèle.

Dès lors, toute expérience vous devient facile. Vous faites naître aisément des occasions de former le goût de votre enfant. Il est à propos qu'elle mette beaucoup du sien dans ses petits ouvrages; mais vous lui indiquerez sans affectation ce qui est bien en soi, ce qui est admis par le goût général. La délicatesse de tact, propre à son sexe, cultivée ainsi par une mère intelligente, se perfectionnera de jour en jour, et on la reconnaîtra à ce mélange de propreté, de simplicité, de grâce décente, qu'elle saura donner à la tenue de sa poupée. De la manière dont elle disposera la toilette du petit mannequin, vous pourrez conclure comment elle entend régler un jour la sienne.

§ II. *Précautions.* — Nous venons de dire que les encouragements au jeu de la poupée devaient être offerts en action, et d'une manière indirecte. On perdra tout si l'on présente ce jeu sous la forme d'un travail. L'erreur est assez naturelle. Il y a des petites filles indolentes et indifférentes; la mère de famille, persuadée des bons résultats que la poupée procure, peut ne pas rencontrer d'abord dans sa fille toute l'ardeur qu'elle souhaiterait lui voir. Elle cédera peut-être à la malheureuse pensée de gronder l'enfant qui ne s'éprend pas assez vite de cet amusement. Elle insistera pour qu'elle s'en occupe, et la condamnera à se divertir. Oui; mais savez-vous ce qu'elle recueillera de cette maladresse? La petite fille qui, sous quelques jours sans doute, se fût portée d'elle-même vers le jeu de la poupée, va le prendre en aversion. Vous aurez beau lui répéter avec humeur: « Je t'achète des poupées, et tu ne t'en sers pas! Elles traînent sans être habillées; tu n'as pas le courage de leur faire des robes ou de petits fichus. » Vous parleriez longtemps sur ce ton, sans dérider le front de l'enfant, où se peint l'ennui, car vous avez détruit dans son germe la valeur d'une chose bien précieuse. En faisant d'un divertissement si utile une triste corvée, vous avez tué votre *poule aux œufs d'or*.

Supposons maintenant au contraire que la mère-institutrice ait évité soigneusement de dégoûter sa fille de la poupée, en la lui imposant comme une tâche à subir, et qu'elle ait favorisé adroitement sa disposition naturelle. On peut craindre un autre abus. Il ne faut pas que le jeu de la poupée absorbe tous les travaux, ni même tous les autres jeux. Les idées fixes dans l'enfance sont toujours nuisibles; nous redouterions jusqu'à l'idée fixe de ce qui serait excellent en soi. Ces petits cerveaux ont besoin de se délasser par la variété des occupations, par la succession mobile des idées. La petite fille à qui on ne pourrait arracher sa poupée, et qui négligerait tout le reste, serait, en définitive, un enfant fort mal élevé.

Préservons-la donc de ce travers, que la vivacité de l'imagination rend possible; et sachons la distraire en temps utile des soins même que nous lui recommandons. Autrement nous serions responsables des défauts que ferait éclore dans notre élève la culture trop exclusive de ce goût. La coquetterie, par exemple, un des dangers du jeu de la poupée, même dans son usage le plus raisonnable, grandira sans obstacle, si d'autres pensées n'interrompent pas le cours de celles-là. C'est un point de vue qui n'a pas échappé à un écrivain judicieux, miss Edgeworth, qui professe des opinions toutes différentes des nôtres sur ce chapitre. Elle s'exprime ainsi:

« On n'ose presque pas attaquer les poupées; car elles ont pour elles la prescription de l'usage, et l'éloquence de Rousseau. Il est certain qu'elles ont l'avantage de faire prendre aux petites filles l'habitude de faire elles-mêmes certaines parties de leur habillement, et de leur donner une sorte d'arrangement et de goût dans la manière de se vêtir. Mais il importe de surveiller avec attention les premiers symptômes de l'amour de la parure. L'esprit suit la main qui travaille. La tête ne s'occupe bientôt que des colifichets qui se façonnent sous les doigts; et la vanité devient alors le stimulant de l'industrie [1]. »

A travers des préventions que nous ne partageons pas, et que ni Rousseau, ni madame Campan, n'ont exprimées, nous devons reconnaître un juste scrupule; et il est certain que si la coquetterie peut se glisser parmi tous ces arrangements de parure que le jeu de la poupée comporte, elle doit croître librement lorsque l'usage est remplacé par l'abus.

§ III. *Dernières observations.* — Si le jeu de la poupée est utile dans l'éducation de notre élève, c'est évidemment lorsque la poupée est nue ou facile à déshabiller. L'usage des poupées toutes vêtues, et dont les vêtements sont inséparables de la personne, peut bien fournir un hochet à la première enfance, mais n'a rien de commun avec ce qui peut contribuer à l'éducation de la petite fille, à partir de quatre ou cinq ans.

Si nous avions à parler ici des petits gar-

(1) *Éducation pratique*, ch. I.

çons, nous nous déclarerions contre l'usage introduit dans quelques familles de les laisser se divertir avec des poupées. Nous savons bien qu'on dit : A un certain âge, il n'y a pas de sexes. — On ajoute encore : Les garçons demeureront toujours assez bruyants, assez rudes de manières; quel inconvénient y a-t-il à les polir un peu en leur permettant quelques amusements analogues à ceux des petites filles? leurs mœurs en seront plus douces; les enfants sont comme les hommes, à qui la société des femmes ôte ce qu'il y a d'âpre dans leur caractère. L'éducation d'un sexe est plus complète quand l'influence de l'autre s'y fait sentir.

Ces raisonnements ne nous persuadent pas. Que la société d'une petite sœur contribue à polir les manières du petit garçon, cela est possible. Naturellement plus douce que lui, elle corrigera quelque peu sa turbulence. Les preuves de complaisance qu'elle lui donnera seront une bonne école de politesse et de générosité. Mais s'ensuit-il que des jeux sans aucun rapport avec les idées et les besoins du petit garçon doivent lui être permis, et n'est-il pas à craindre, puisque nous reconnaissons une grande puissance aux impressions premières, que la poupée et ses parures n'altèrent la trempe de son caractère, et ne l'efféminent peu à peu? La poupée est un jeu de petite fille, un travail de petite fille; elle le recherche naturellement; elle s'en sert, quoiqu'à son insu, pour préparer son avenir. Livrons donc le jeu de la poupée à notre élève, et renvoyons le petit garçon à ses quilles et à ses tambours.

CHAPITRE XIV.

CONDITIONS DU TRAVAIL.

SECTION I.

Esprit de la méthode.

§ 1. *En quoi elle consiste.* — Puisque l'importance de la poupée, dans l'éducation élémentaire des filles, tient en grande partie à ce qu'elle est tout à la fois un jeu attrayant et un travail sérieux, il est aisé d'en conclure que la meilleure méthode de travail pour notre élève est celle qui réunira le plus heureusement ces deux caractères. L'adolescence, nous le verrons plus tard, est capable de supporter l'étude plus dégagée des séductions du jeu; l'enfance ne peut étudier avec goût, avec amour, que ce qui ne s'appelle pas un objet d'étude. Ce qui convient pour la jeune fille de douze ans, ce qui l'intéresse, cause à la petite fille de six ans un ennui invincible. Epargnons-la; nous avons le temps pour elle et pour nous.

Les auteurs les plus estimés qui ont abordé cette question n'ont pas été unanimes. Nous citerons trois opinions différentes : une mixte, qui est celle de miss Edgeworth; une défavorable à la méthode qui associe l'étude au plaisir; c'est celle de mademoiselle Sauvan; une favorable enfin, qui est celle de Fénelon, et la nôtre.

« Lorsque nous parlons de rendre l'étude agréable aux enfants, dit miss Edgeworth, et que nous faisons remarquer le danger d'associer une idée triste à celle d'un livre ou d'une tâche, ce n'est pas que nous approuvions la marche de ceux qui mêlent tellement les jeux aux premières leçons, que leurs élèves trouvent ensuite l'application insupportable. C'est aujourd'hui une affaire de mode que de tout enseigner en jouant; mais, au-delà d'une certaine borne, ce système est rempli d'inconvénients. L'habitude de s'amuser en augmente le besoin, et en diminue la faculté. Lorsque l'esprit d'un enfant est une fois dans un certain cours de dissipation, il perd la force de se captiver, et l'exercice volontaire de l'attention se trouve remplacé par une légèreté qui n'a que des lueurs inutiles, ou qui n'est capable de réussir que par accès [1]. »

Si l'auteur anglais faisait une distinction entre les différents âges, s'il appliquait à l'adolescence seulement les réflexions qu'on vient de lire, nous nous rangerions à son avis.

L'opinion de mademoiselle Sauvan est plus formelle; elle ne se borne pas à exclure de l'étude l'attrait du plaisir, elle veut y introduire la loi de la contrainte.

« Quelques philosophes, dit-elle, ont cru qu'on pouvait instruire sans contraindre; ils recommandent de n'imposer aucune gêne à l'enfant; ils veulent que les leçons soient interrompues à sa demande, et reprises seulement

(1) *Éducation pratique*, ch. II.

à sa prière. Qui de nous n'a pas essayé de mettre en pratique ces séduisantes théories? Qui de nous n'a pas eu le chagrin de les voir échouer? Quelle est la mère, quelle est l'institutrice qui, après avoir attendu vainement, ne s'est pas vue obligée d'imposer comme un devoir la leçon qu'on ne réclamait pas comme un plaisir? Autant vaut commencer par où il faudrait finir[1]. »

Il faut remarquer que mademoiselle Sauvan raisonne au point de vue de l'éducation publique, et en vertu des règles immuables de travail qui sont nécessairement établies dans une école ou une pension. Quelque avantage que la régularité puisse offrir, nous sommes plus à l'aise dans l'éducation privée, et il nous est loisible d'avoir égard aux moments favorables pour l'instruction. D'ailleurs, c'est ici une question de méthode, et, si nous savons rendre l'étude agréable, pourquoi ne réussirions-nous pas à inspirer en même temps l'habitude d'un plaisir régulier?

Fénelon a raison de dire en parlant des éducations ordinaires : « On met tout le plaisir d'un côté, et tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle, et courir ardemment après les jeux?

« Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable; cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissements; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vue se promener un peu; permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup. Souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments[2]. »

Ne reconnaît-on pas, dans ces simples et admirables paroles, l'accent de la vérité et de la raison?

§ II. *Application de la méthode.*—Appuyés sur les principes que nous venons d'exposer, nous pouvons conseiller à la mère-institutrice de se résigner à de fréquentes lacunes dans l'instruction de son enfant. Et nous ne supposons pas que ces lacunes proviennent du caprice de la petite fille; le caprice sera d'autant plus rare que nous aurons mieux ménagé les plaisirs de l'étude. Mais, par exemple, la crainte fondée de fatiguer notre élève, d'exciter trop vivement ce cerveau si tendre dont Fenelon a dit encore : « Le cerveau des enfants est comme une bougie allumée dans un lieu exposé au vent; sa lumière vacille toujours[1]; » n'y a-t-il pas là des motifs suffisants pour suspendre ou abréger de temps en temps la leçon? Que voulons-nous? empêcher que ses facultés ne se rouillent, pour ainsi dire, faute d'exercice; et non pas obtenir d'elles, par des obsessions importunes, ce qu'elles ne peuvent encore donner. Ayons patience. Contentons-nous de veiller à ce que l'enfant ne recueille et ne retienne pas d'idées fausses. C'est la qualité de ses premières connaissances qui nous intéresse, et non la quantité. Qu'elle sache peu de chose, de bonnes choses, et qu'elle les sache bien; nous n'aurons pas à nous plaindre. Un peu plus tard, en marchant toujours, nous modifierons ce système, parce que les habitudes même de l'enfance se modifient peu à peu lorsque l'adolescence approche; nous consacrerons un peu plus de temps à l'étude; ce temps sera plus régulièrement observé. A cela, nous n'avons rien à dire; mais ne devançons pas la nature, et ménageons nos ressources pour atteindre le but désiré.

(1) *Cours normal*, Ire partie.
(2) *De l'Éducation des Filles*, ch. V.

SECTION II.

Détails.

§ I. *Études.* — Il résulte de ce qui précède que la méthode d'instruction dans laquelle le plaisir se marie au travail, le pare et même le déguise, est une méthode tout à fait convenable dans l'éducation élémentaire. A ce titre, nous ne saurions trop recommander les procédés ingénieux de l'abbé Gaultier, qui a cherché à rendre sensibles toutes les abstractions de l'étude. M. L.-P. de Jussieu, dans l'analyse qu'il a faite du système de son maître, cite pour exemple quelques moyens à employer dans l'enseignement : « Avez-vous commencé, dit-il, à entretenir (votre enfant) d'histoire naturelle? fournissez-lui les moyens de former un commencement de collection; quelques tiroirs pour les minéraux, des feuilles de papier gris pour dessécher les plantes de son herbier, une boîte pour les recueillir; il n'en faudra pas davantage[2]. » Etendez maintenant l'application de cette idée; disposez tout pour faire arriver l'instruction à l'intelligence par les sens; que les images, les objets eux-mêmes, substitués quand vous le pouvez à une description aride, éloignent l'ennui, avivent l'intérêt. Croyant l'émulation dangereuse dans l'éducation des filles, nous n'acceptons pas de l'abbé Gaultier les jetons de supériorité qu'il distribue, et la *présidence* d'une petite fille sur ses compagnes nous a toujours paru un mauvais ressort. Mais, tout ce qui peut tendre à diriger l'esprit de notre élève suivant les princi-

(1) *De l'Éducation des Filles*, ch. V.
(2) *Exposé analytique*, ch. V.

pes au pouvoir desquels elle se trouve encore, les sens, l'imagination, l'imitation des choses sensibles, nous l'approuvons de toutes nos forces, et nous le signalons comme un bienfait.

§ II. *Travaux d'aiguille.* — Nous laisserons parler sur cet important sujet la célèbre institutrice qui nous a déjà prêté quelquefois ses paroles. Les nôtres n'ajouteraient rien à ce que son expérience lui a dicté sur un genre d'occupations où notre élève ne trouvera pas moins d'agrément que d'utilité.

« On doit très promptement occuper les jeunes filles d'ouvrages d'aiguille; mais, jusqu'à l'âge de douze ans, et même plus tard, quelle que soit la fortune de leurs parents, il ne faut leur permettre aucun de ces ouvrages de fantaisie qui occupent les femmes riches; le goût seul suffit pour y rendre très habile, tandis qu'il est essentiel d'être fort jeune exercée aux ouvrages qui ne peuvent s'apprendre plus tard. Les filles ont besoin d'être formées, dès leur plus jeune âge, à ce maintien calme et posé qui sert à la fois la modestie et les grâces. Il faut très promptement leur donner des habitudes qui rendent sédentaire. Je crois donc que dès l'âge de six ans, assise auprès de sa mère, une fille doit commencer à se servir de son aiguille, une heure par jour à deux reprises différentes; car, il faut bien se garder de faire naître en elle du dégoût pour la plus constante et la plus précieuse occupation des femmes. Des ourlets, des points à marquer faits sur de très gros canevas, un morceau de tapisserie, un gros point, doivent être les premiers ouvrages; il est aussi très essentiel de leur enseigner le tricot fort jeunes. Peut-être en occupe-t-on trop exclusivement les dames allemandes; mais on le néglige trop dans l'éducation des Françaises. On ne tricote jamais vite et bien si l'on n'a pas joué, pour ainsi dire, avec de longues aiguilles dès l'âge de sept ans. Pourquoi ne pas penser à l'avenir des enfants? Pourquoi ne pas songer qu'un jour la jolie petite fille de dix ans sera la grand'mère de soixante? Sa vue affaiblie ne pourra plus lui servir à compter les fils d'une mousseline ou ceux d'un canevas très fin; et le tricot, que l'on emploie à un grand nombre d'ouvrages utiles ou agréables, se fait avec la plus grande agilité et la plus grande perfection sans exiger l'usage des yeux. Il en est de même de l'art de filer. Ces deux ouvrages ne peuvent s'apprendre que fort jeune et préparent des consolations à la vieillesse. La couture du linge, la coupe des robes, tout ce qui en dépend, doit être enseigné de même avec beaucoup de soin; plus on rend la main habile à ces sortes d'ouvrages, plus on ajoute au plaisir que l'on trouve à les faire.

Il faut diriger l'emploi de l'aiguille vers les choses les plus simples; elles sont les plus utiles dans un ménage. Ce talent est celui qui caractérise la sagesse d'un plan d'éducation, et répond le plus directement aux attaques sans cesse dirigées contre l'instruction plus étendue que l'on donne actuellement aux jeunes personnes. Tant que leurs essais en couture ne permettent pas de leur confier des objets de prix, on peut les faire travailler pour les pauvres; on relève à leurs yeux le mérite des plus simples ouvrages en y intéressant leurs cœurs et leur charité[1]. »

(1) *De l'Éducation*, ch. III.

CHAPITRE XV.

DERNIER COUP-D'ŒIL.

Avant de quitter le sujet de l'éducation élémentaire, plus simple, mais plus difficile peut-être à étudier que l'éducation moyenne, jetons un coup d'œil sur l'œuvre de la mère-institutrice, et que la vue des résultats obtenus serve à la direction de l'âge suivant.

Quoique la petite fille et la jeune fille adolescente soient une même personne, les deux âges sont marqués de signes tellement distincts qu'il est nécessaire de leur imprimer des impulsions différentes. Un grand fait domine dans l'enfance, c'est le pouvoir de l'instinct. Cette divinité aveugle, tantôt généreuse, tantôt nuisible, gouverne l'intelligence et le cœur de l'enfant. C'est elle qui se manifeste dans l'influence presque absolue des sens, qui inspire le langage, qui précipite l'action des facultés, et qui donne aux penchants bons ou mauvais un caractère que modifiera plus tard la réflexion. On ne peut comprendre l'enfance sans une étude approfondie de l'instinct; nous avons essayé cette étude. L'esprit d'imita-

tion nous a laissé voir sa puissance et ses dangers. Ces graves objets de méditation, le langage, les sens, l'imitation, les instincts moraux, ont dû remplir la plus grande partie des pages que nous venons d'écrire. Ils ne seront qu'effleurés dans la seconde période; ils appartenaient surtout au cours élémentaire. En revanche, tout ce qui regarde les qualités et les défauts, les punitions et les récompenses, occupera une large place dans le cours intermédiaire; nous n'en avons dit ici que ce que réclament les besoins de l'époque qui se termine vers dix ans.

En face d'un âge si mobile et de facultés si peu développées, nous n'avons pas osé donner une couleur bien tranchante à nos conseils. Il nous a semblé que la douceur, la patience, de pieuses ruses maternelles dont la franchise n'a pas à souffrir, plus d'affection que d'autorité, plus de moyens indirects que d'attaques patentes et formelles, étaient la voie la plus sûre pour conduire l'entreprise à sa fin. Nous nous sommes dit que la méthode devait être analogue aux dispositions de l'enfant sur qui elle opère, et que vouloir régir par un système trop régulier une période d'éducation peu soucieuse de la règle, c'était compromettre le résultat.

Notre chère élève a donc été conduite doucement des premières années au début de l'adolescence. Peu à peu ses instincts utiles se sont changés en qualités, dont sa mère a cultivé l'espérance; et sa mère aussi, aidée de nos conseils, a tenté de comprimer sans secousse les instincts nuisibles qui tendaient à devenir de sérieux défauts. Les connaissances qu'elle possède n'ont rien d'ambitieux; elles sont telles que toutes les petites filles du même âge peuvent les acquérir sans effort.

Déjà, depuis quelques années, elle a senti en elle un premier travail secret de la réflexion, et la voici heureusement préparée à recevoir l'influence de la faculté qui compare et qui raisonne. Notre grande difficulté a été de diriger cette enfant à un âge où nous ne trouvions pas encore, généralement du moins, le jugement pour sérieux auxiliaire. Plus heureux dans l'étude de l'éducation moyenne, nous rencontrerons cette grande puissance, et nous nous appuierons sur elle comme sur une ancre de salut.

FIN DES PREMIERS CONSEILS AUX MÈRES.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

Années qui suivent la naissance, 1. — Portée du mot éducation, *ibid.* — Tâche de la mère, *ibid.* — Différence des sexes, 2. — Soins physiques, *ibid.* — Facultés, 3. — Caractère, 5. — Moyens d'action, *ibid.* — Premiers obstacles, 16.

Années qui précèdent l'éducation élémentaire, 8. — Développement physique. — Langage, *ibid.* — Caractère, 9. — Culture du jugement, 10. — Méthode d'études, 14. — Formation du caractère et de l'esprit, 16, 17.

Babil. Moyens de le tempérer chez la petite fille, 66.

Bienveillance. Moyens d'entretenir ce sentiment, 74.

Caprices. Moyens d'en corriger la petite fille, 64.

Caractère. Ses nuances dans les premières années, 5. — Moyens de le diriger, 6, 7.

Colère. Moyens d'en corriger la petite fille, 66, 67.

Coquetterie. Moyens d'en corriger la petite fille, 65.

Curiosité. Comment on peut la régler dans l'enfance, 66.

Défauts et qualités, 61 et suiv.

Désobéissance. Moyens d'action contre ce défaut, chez la petite fille. 5 et suiv.

Discrétion. Moyens d'inspirer cette qualité, 76.

Docilité. Moyens d'entretenir cette qualité, 76.

Douceur. Moyens d'entretenir cette qualité, 76.

Dureté. Moyens d'en corriger la petite fille, 70.

Éducation. Portée de ce mot. 1. — Début de l'éducation élémentaire, 16. — Terme de l'éducation élémentaire, 95, 96.

Égoïsme. Sa mesure chez la petite fille. Moyens de l'en corriger, 69.

Entêtement. Moyens d'en corriger la petite fille, 69.

Esprit. De sa culture et des moyens de le provoquer, 10.

Étourderie. Ses caractères dans l'enfance. Moyens d'en corriger, 64.

Facultés. Premiers développements, 3. — Mémoire, imagination, 38. — Moyens de diriger la mémoire, 39. — L'imagination, 41. — Sensibilité, 43. — Moyens de la diriger, 44, 45. — Volonté, 49. — Moyens de la diriger, *ibid.* — Jugement, 47. — Moyens de le diriger, *ibid.*

Franchise. Moyens de l'entretenir, 74.

Friandise. Moyens d'en corriger la petite fille, 68, 69.

Imitation (de l'Esprit d'), 49. — Combien il domine dans l'enfance, *ibid.* — Les principaux objets d'imitation se rangent en quatre classes, 50. — Avantages de l'esprit d'imitation, 52, 53 Inconvénients, 53. — Moyens de le régler, 54, 55, 56.

Impolitesse. Moyens d'en corriger la petite fille, 67.

Indocilité. Moyens d'en corriger la petite fille, 67.

Indolence. Moyens de la combattre chez la petite fille, 71, 72.

Instinct (de l'), 22. — Ses caractères, *ibid.* — Ses dangers. 23. — Ses avantages, 24.

Instincts moraux, 57. — Il y en a qui sont communs aux deux sexes, *ibid.* — Les uns sont nuisibles, *ibid.* — Les autres utiles, 58. — D'autres participent des deux caractères, *ibid.* — Il y en a qui se prononcent surtout chez les petites filles, 59, 60. — Transformation des instincts moraux, 61.

Jalousie. Moyens d'en corriger la petite fille, 70.

Jeux, récréations, 89.

Langage (du), 31. — Langage d'action, Parole, 32. — Nécessité de recourir d'abord au langage figuré. 33. — Inconvénients à éviter. 34, 35, 36. — Avantages, *ibid.* — Langues étrangères, 37.

Mensonge. Moyens d'en corriger la petite fille, 69.

Mère. Sa tâche dans les premières années qui suivent la naissance, 1. — Années qui précèdent l'éducation élémentaire, 12.

Modestie. Prix de cette qualité dans une fille, 75.

Moral. Son influence sur le physique, 21.

Peur. Moyens d'en préserver la petite fille, 73.

Politesse. Moyens d'entretenir cette qualité, 77.

Poupée (la), 90. — Habitudes économiques et morales qui résultent de cet amusement, *ibid.* et 91. — Comment la mère doit le diriger, *ibid.* — Précautions qu'elle doit prendre, 92.

Prévenance. Moyens d'entretenir cette qualité, 75.

Punitions, 79 et suiv. — Modération dans les punitions, 83. — Gradation, 84. — Convenance, *ibid.* — Efficacité, 85. — Variété, 86.

Qualités et défauts, 61 et suiv.

Rancune. Moyens d'en corriger la petite fille, 70.

Récompenses, 79 et suiv. — Simplicité dans les récompenses, 86. — Gradation, 87. — Appropriation, *ibid.* — Opportunité, 88. — Variété, *ibid.*

Sens (des), 25. — Leurs erreurs, 27. — Leur exercice raisonnable, 28. — Parti à tirer de cette étude, *ibid.*, 29, 30.

Sentiment religieux. Moyens de le cultiver, 78.

Sobriété. Moyens d'entretenir cette qualité, 77.

Soins physiques. Premières années, 1. — Années qui suivent les premières, 18. — Exercice, 19. — Propreté, toilette, 20, 21.

Travail (méthode de), 93. — Études, 94. — Travaux d'aiguille, 95.

Vanité. Moyens d'en corriger la petite fille, 65.

Zèle. Moyens de le stimuler. 74.

Biblioteka UJK Kielce
UJK
0424361